DE L'USAGE
DU QUINQUINA
DANS
LES FIÈVRES RÉMITTENTES:

MÉMOIRE qui a remporté, en 1785, au jugement de la Société Royale de Médecine de Paris, le premier prix sur la question proposée en ces termes :

Déterminer quels sont les avantages & les dangers du Quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.

PAR M. BAUMES,

Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, agrégé au Collége des Médecins de Nismes ; Médecin de l'Hospice de Charité de la même Ville ; associé Régnicole de la Société Royale de Médecine de Paris ; Associé National de la Société Royale des Sciences & Arts du Cap Français ; de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & arts de Dijon, de la Société Royale des Siences de Montpellier, &c., &c.



A PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS, Quai des Augustins,
MECQUIGNON, rue des Cordeliers,
CROULLEBOIS, rue des Mathurins, N°. 32, Lib.

M. DCC. XC.

Sous le privilége de la Société Royale de Médecine de Paris.

Inepti eſt artemque ignorantis, audito mox febris nomine, nullo prorsùs ad materiem febrilem reſpectu habito, largas corticis doſes ingerere.

STOLL, *ratio medendi*, *P.* 1, *pag.* 89.

A LA

SOCIÉTÉ ROYALE

DE

MÉDECINE

DE

PARIS,

Comme un hommage
qui lui eſt bien véritablement dû,
pour ſes utiles & honorables travaux;

&

qui lui eſt offert, avec reſpect,
par l'Auteur :

BAUMES,

Aſſocié Régnicole de la Société Royale
de Médecine.

1790.



MÉMOIRE

SUR L'USAGE

DU QUINQUINA

DANS LES FIÈVRES RÉMITTENTES.

§. I. A matière médicale offre peu de remèdes dont la réputation égale celle du quinquina : cette écorce exotique, une des principales richesses de l'autre hémisphère, qu'une divinité bienfaisante fait végéter au quatrième degré de latitude australe, ainsi que du côté boréal sous une parallèle correspondante. Il est, en effet, peu de maladies qu'on n'ait tenté de détruire avec cette substance, dont les succès ont été d'autant plus marqués, que son application a été plus judicieuse. Mais notre objet est-il de présenter le tableau des infirmités humaines, contre lesquelles le quinquina est un remède plus ou

moins assuré ? Devons-nous, par le rapprochement des faits, épurer l'histoire de ce médicament, confirmer ou détruire les propriétés qui lui sont attribuées, et de l'ensemble de nos recherches, produire un ouvrage lumineux et solide ? Ce travail, au-dessus peut-être de nos forces, n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracés. Qu'il nous suffise ici, pour chercher la solution d'un problème intéressant, donné par la Société Royale, *de déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.*

Quelque spécifique que soit le quinquina de la cause matérielle (§. XV.) des fièvres rémittentes, l'observation a démontré que ses bons ou ses mauvais effets dépendoient de la légitimité de l'indication. Pour la développer, il faut considérer les fièvres rémittentes sous leurs divers rapports. Il faut fixer leur caractère, et lier en un corps de doctrine les principaux détails qu'on a donnés sur ces maladies.

II. Si riche dans la partie dogmatique, la Médecine ancienne n'offre que des contradictions et des obscurités dans la nomenclature des fièvres rémittentes, ce genre de maladie si étendu (1),

---

(1) Suivant le Docteur *Millard*, toutes les fièvres,

si commun dans tous les pays, dans toutes les saisons, sous toutes sortes d'intempéries. Elle ne distingua d'abord les fièvres qu'en continues et en intermittentes, voulant qu'une marche intense et uniforme, une persévérance égale et vigoureuse, jusqu'à l'entière cessation du mal et la fixité des terminaisons dans une suite de paroxismes, marquassent leurs différences génériques. Mais tous les cas ne s'accordant point avec cet arrangement systématique, elle se contenta ensuite de restreindre ou d'étendre les significations d'intermittence et de continuité: voulant qu'une fièvre fut principalement et uniquement dans la classe des continues, lorsqu'elle ne changeoit point de nature jusqu'à son jugement critique, et qu'une fièvre ne sortît pas du genre intermittent, quand même elle ne cesseroit point à la terminaison de la fièvre, ou qu'elle souffriroit des changemens remarquables en chaque accès, soit dans le temps du commencement, soit dans celui de l'augmentation, de la vigueur ou du déclin.

---

excepté les éphemères & les fièvres inflammatoires, ſont du genre des rémittentes, & ne diffèrent entr'elles que par le degré d'intenſité. M. *Lieutaud* a de même avancé que la fièvre continente, qui, ſelon l'idée des Anciens, n'a ni rémiſſion, ni exacerbation, n'exiſte à la rigueur que dans les livres.

Ainsi les fièvres réellement rémittentes étoient assimilées à raison d'une analogie dans la marche, aux fièvres foncièrement intermittentes. Une nouvelle classification les rapporta au genre continu, et ce genre fut divisé en fièvres synoques et fièvres synèques : les synoques comprenant les maladies où l'ardeur de la fièvre n'a aucune intermission, et la dénomination de synèque étant affectée à toutes celles qui, n'ayant pas d'apyrexie réelle, ont cependant deux périodes très-manifestes, l'un de recrudescence ou de vigueur de la fièvre, l'autre de rémission ou de très-grande réduction respective de tous les mouvemens fébriles.

Cette division n'étoit point équivoque; mais les Latins qui crurent faire mieux en donnant aux noms grecs, ceux de leur idiome, rendirent synoque (1) par continente, et synèque par continue, et renversèrent ainsi la vraie étymologie du mot, ou du moins le sens qu'il falloit donner à la chose. Aussi, frappé par cette

(1) C'eſt par une ſuite de l'anarchie qui règne dans la diviſion des fièvres, que *Eller* a claſſé, parmi les ſynoques, les continues rémittentes; que *Waldschmitt* dit que les ſynoques de ſon climat ne ſont pas communément continentes, mais continues rémittentes, & que M. *Grant* appelle ſynoque non putride, la véritable fièvre rémittente du printemps.

contradiction, *Morton* voulut appeler continues, les fièvres qui le sont réellement, c'est-à-dire, celles qui n'éprouvent aucun changement considérable et dépendant de la nature de la fièvre, et assigna le terme de continentes, aux fièvres qui ne font pas paroître une exacte régularité jusqu'à leur terminaison, à celles dont l'ardeur de la fièvre a des exacerbations et des rémissions, c'est-à-dire, qu'elle est sujette à diminuer dans un temps et à redoubler dans un autre; en un mot, à celles dont les changemens périodiques sont de l'essence même de la maladie.

Qui croiroit que la vanité des Nomenclateurs eût eu quelque chose de plus à désirer? Ce fut elle qui fit appeler paroxismales, par *Avicenne*; continues périodiques, par *Sennert*; proportionnées, par *Torti*; rémittentes, par *Huxam* et *Pringle*; continuées par quelques-uns; exacerbantes ou fièvres avec redoublement, par les Pathologistes : les maladies aiguës, appelées génériquement continentes, par *Morton*; continues, par les Scholastiques; Synèques, par l'École d'*Hippocrate*. Est-ce à raison de cette discordance, que le plus grand nombre des Auteurs, faisant des genres particuliers de certains symptômes qui ne font qu'exprimer différens états de la fièvre (1),

---

(1) M. *Clarck* considérant la diversité qui règne dans les

ont préféré la dénomination de putride, de bilieuse, pour traiter véritablement des fièvres rémittentes ?

III. Heureusement que ces titres arbitraires ne changent rien au fond de l'objet, et qu'on est à peu près d'accord pour appeler rémittentes la fièvre, qui, sans cesser un moment depuis le commencement jusqu'à la fin, est divisée

---

fièvres, & blâmant la trop grande multitude des claſſes qu'on a établies nous dit que, malgré ſon application à étudier, pendant pluſieurs années, les ſymptômes & la nature des fièvres en divers climats, il n'a jamais pu reconnoître ce grand nombre de différentes fièvres que les Auteurs admettent ; & il eſt convaincu que quoiqu'il y ait des variétés qui tiennent à la conſtitution & au climat, il n'en eſt pas moins vrai que par-tout la fièvre eſt eſſentiellement la même ; qu'il n'y en a qu'un ſeul genre, qui ne comprend que trois eſpèces ; ſavoir, la fièvre intermittente, la rémittente & la continue. La diviſion qui établit des fièvres inflammatoires, des fièvres nerveuſes, des fièvres putrides, eſt vicieuſe, parce qu'en examinant de près ces genres ſuppoſés, on voit qu'ils ne ſont qu'exprimer différens états de la fièvre, & que les ſymptômes qui les caractériſent, accompagnent également les fièvres intermittentes, les rémittentes & les continues ; ainſi, quelqu'attention que ces états de fièvres méritent dans la pratique, comme ils ſe rencontrent également dans les fièvres intermittentes, rémittentes & continues, on ne doit pas les regarder comme des objets d'une différence générique.

par des périodes très-courts, et qui se succèdent régulièrement ; chaque période étant composé d'un temps d'orage, pendant lequel le malade agité, souffrant, est dans un état, dont les symptômes nouveaux qui se présentent, augmentent assez rapidement jusqu'à un certain point, et décroissent ensuite d'une manière presqu'aussi subite, pour disparoître en tout ou en partie : c'est ce qu'on appelle exacerbation, redoublement, paroxisme ou reprise ; et d'un temps de calme, pendant lequel le malade, beaucoup mieux, éprouve une diminution sensible dans les accidens, et reste ainsi dans un état fébrile jusqu'à l'invasion d'un autre paroxisme : c'est ce qu'on appelle rémission ; de sorte que pour avoir une définition exacte de la fièvre rémittente, il faut la tirer de sa marche aiguë et soutenue, que coupe une série plus ou moins périodique d'exacerbations ressemblantes, quoique distinctes et formées par des symptômes, qui, dans leur courte durée, émanent de la nature même de la maladie, et ne correspondent point à des causes manifestes.

La fièvre rémittente paroît donc être une fièvre d'une espèce particulière, faisant la nuance entre la fièvre continue et la fièvre intermittente. Comparée avec la fièvre continue, elle peut paroître intermittente, et comparée réciproque-

ment avec la fièvre intermittente, elle peut paroître continue. Aussi, n'est-il point étonnant que les anciens Médecins, qui souscrivoient pour appeler continues rémittentes, les maladies marquées par une régulière alternative de paroxismes et de rémissions, l'apyrexie n'étant jamais parfaite, les qualifiassent tantôt simplement de continues, et d'autres fois d'intermittentes, suivant que les fièvres qu'ils décrivoient, s'étoient plus rapprochées des unes que des autres; et que les modernes qui ont vu tant de rapports entre les fièvres intermittentes et les rémittentes, aient regardé ces deux fièvres comme formant deux ordres très-voisins l'un de l'autre, au point même que quelques-uns les ont confondues et n'en ont fait qu'une seule classe. Nous nous expliquerons ailleurs (§. XV.) sur cette analogie.

IV. Nous le ferons encore remarquer. Pour qu'une fièvre soit réellement de l'ordre rémittent, il ne suffit pas qu'elle ait des augmentations et des diminutions relatives des mouvemens fébriles; il faut encore que la succession des paroxismes et des rémissions soit à peu près (1)

(1) Nous disons *à peu près*, parce que, dans plusieurs cas de fièvres rémittentes, soit bénignes, soit malignes, les paroxismes dévancent d'environ deux heures; mais comme cet avancement est régulier, notre proposition n'est pas démentie.

périodique ; il faut que l'invasion du paroxisme arrive sans cause étrangère, et que la rémission soit spontanée (1). Sans ces conditions essentielles, toutes les fièvres seroient rémittentes, parce qu'il n'y en a presque point qui soient véritablement *homotones*. Il n'y a point de fièvre qui ne varie, quant à son intensité; il n'y en a point dans laquelle les médicamens un peu forts, même les boissons et les alimens qu'on donne aux malades, ne leur occasionnent des variations remarquables dans le mouvement fébrile. On sait d'ailleurs que, dans les fièvres du type le plus continu, les symptômes augmentent d'intensité tous les soirs, comme le pouls chez les personnes saines : phénomène constant qu'on doit moins attribuer à la nature de la fièvre, qu'à l'action de l'air, qui, pendant ce temps, accélère, dans tous les individus, le mouvement du pouls d'une manière plus ou moins sensible. Ces raisons et quelques autres

---

(1) Dans une fièvre continue, mille circonſtances, telles que le bouillon, le mouvement, &c., procurent des chaleurs paſſagères, connues ſous le nom de bouffées, comme d'autres circonſtances, telles que les évacuations procurées par les purgatifs, par les ſaignées, font des rémiſſions ; auſſi *Lautter* demande-t-il, pour ſoupçonner une fièvre rémittente, qu'il y ait une grande rémiſſion ſans cauſe aſſignable.

semblables, obligent en conséquence de circonscrire la dénomination de rémittentes, aux fièvres dont le caractère est bien marqué par une alternative de reprises et de rémissions, dépendante de la nature même de la fièvre. Et pour trouver une marque plus distinctive encore de ce genre rémittent, oubliant le rapport que les reprises ont entr'elles, eu égard à leur totalité, à leur durée, ou aux symptômes qui caractérisent leurs différens temps, parce que ces temps se confondent dans quelques circonstances, nous la prendrons cette marque plus distinctive dans l'observation de la rapidité de la marche du paroxisme. Ainsi, quelle que soit une fièvre rémittente, c'est toujours avec une espèce de mouvement accéléré, que la maladie s'avance vers son plus haut degré, et s'en éloigne ensuite. De sorte qu'une exacerbation de fièvre rémittente, sera toujours reconnoissable, en combinant le changement de l'état du malade de bien en mal, et de mal en bien, avec la briéveté du temps, dans lequel ce changement s'est opéré. C'est une idée que nous devons à MM. *Voullone* et *Senac*.

Tels sont les indices que nous croyons caractéristiques des fièvres rémittentes. Un paroxisme et une rémission en constituent le période, et ce période suit en général la marche que nous allons décrire.

V.

V. Le paroxisme se prépare, et la révolution qui doit le produire, s'annonce, du moins pour l'ordinaire, par des signes qui dénotent la dépravation des sucs, l'embarras des entrailles, tels qu'un sommeil lourd, fatigant ou interrompu, une bouche sale au réveil, une douleur ou simplement une pesanteur de tête, des yeux pesans et rouges ou abattus, de la tristesse, du dégoût, des nausées, une chaleur incommode qui se fait sentir principalement à la paume des mains, et à la plante des pieds, etc. L'orage est près du terme où il doit éclater, et les phénomènes qui l'indiquent sont ceux qui caractérisent la foiblesse, le spasme, la congestion du sang dans les parties internes, un refoulement général de la circonférence vers le centre. On se plaint de mal-aise et d'un sentiment de forte lassitude, qui est causé par la tension spasmodique de toute l'habitude du corps, et notamment du système musculaire: tension que le malade tâche de diminuer en se repliant en divers sens, et fléchissant toutes les articulations, pour relâcher, le plus qu'il est possible, les parties tendues. Dans ce même temps, il y a une envie de dormir presqu'insurmontable; les ongles sont pâles et livides, le bout du nez et l'extrémité des doigts sont froids; la respiration est gênée, et particulièrement l'inspiration est pénible: aussi les bâillemens

et les pandiculations (1) deviennent-ils fréquens. Le malade est encore pénétré par intervalles d'une sensation extérieure de froid, et ressent des douleurs obtuses, qui ne viennent que de la tension des muscles. Son pouls est d'abord lent, il devient ensuite fréquent, mais il reste encore quelque temps petit, et ne se développe que par la succession des révolutions organiques. Le pouls n'est d'abord lent qu'à cause de la surcharge du sang dans le cœur et les gros vaisseaux; mais le sang agit sur le cœur comme un *stimulus*, et y excite des contractions plus fréquentes et plus promptes.

Le spasme parvient au comble, et le tremblement universel en est le signal. Le frisson commence par les parties les plus éloignées du cœur. Il se propage peu à peu jusqu'à ce qu'il ait gagné les parties internes, et le malade éprouve alors pendant quelque temps des bouffées alternatives de froid aigu (2) et de chaud

(1) Tout le monde connoît la théorie du bâillement qui n'eſt qu'une double inſpiration. Quant à celle des pandiculations; en élevant le bras, on fixe l'attache des muſcles grand pectoral & grand dorſal; & par ce moyen, ils peuvent, dans leurs contractions, élever les côtes avec plus de facilité, et aider l'inſpiration.

(2) Sans doute que ce ſentiment de froid tient beaucoup à la force du ſpaſme, & d'autres cauſes, que ce

obscur ; pendant le froid, il tremble, et ses mâchoires se heurtent ; pendant le chaud obscur, il est assoupi et dans un sous-délire. D'ailleurs il est pâle et défiguré ; il a une petite toux sèche, une soif assez forte, accompagnée d'une bouche sèche, pâteuse ou amère, et des envies fréquentes d'uriner ; en outre, la respiration est plus ou moins gênée ; il y a des nausées, le pouls est petit, fréquent et serré, la tête fait mal ; les sujets très-irritables et très-nerveux, éprouvent des mouvemens convulsifs ; quelques-uns tombent dans le délire ; les urines tenues et pâles, sont quelquefois troubles ; et cette variété vient du plus ou du moins de spasme dont sont affectées les voies urinaires.

Tant que dure le premier temps du paroxisme ou celui du froid, les malades sont très-impatiens, parce qu'ils sont perpétuellement dans le spasme, et que la nature lutte péniblement contre des causes d'une destruction imminente ; et cet état dure plus ou moins, selon la violence de la maladie, la disposition du sujet et quelques autres circonstances particulières. Mais il diminue insensiblement ; les frissons, les tremblemens et les mouvemens convulsifs, deviennent

---

n'est pas ici le lieu d'expliquer ; mais pour en rendre raison, on n'a pas assez considéré jusqu'à quel point y coopéroit la faculté frigorifique du principe de la vie.

plus rares ; les secousses que produit le froid intérieur, s'éloignent de plus en plus. On remarque alors dans le pouls des alternatives de concentration et de développement ; de petites bouffées de chaleur coupent par intervalles le sentiment de froid ; les vomissemens surviennent ou sont plus abondans, s'ils ont déjà eu lieu ; quelques malades tombent en syncope. Le froid cesse, une chaleur douce et générale lui succède, et le pouls se relève. Plus de nausées, de vomissemens, d'ischurie, du moins c'est l'ordinaire ; car il n'est pas si rare qu'on le pense, que le frisson cesse, sans que les symptômes propres à cet état se dissipent aussitôt ; de sorte que les malades, quoique dans le chaud, ont des nausées, des vomissemens, la respiration courte et gênée, le pouls petit et serré pendant quelque temps.

Affaissé sous le poids des couvertures, le malade demande d'en être délivré ; il se découvre, cherche le froid. Son visage s'anime et rougit ; l'haleine est brûlante, les yeux sont étincelans ; la peau est très-sèche et chaude ; la soif devient plus urgente ; la respiration, quoique moins gênée, est plus fréquente ; le pouls est plein, fort, égal et précipité ; le battement des artères, mais surtout celui des temporales et des carotides, se fait sentir vivement ; la tête fait mal, et quelquefois

le délire et même le transport se mettent de la partie. Les douleurs du dos, des lombes, des articulations, les maux de tête, tous les symptômes, en un mot, vont, pendant un certain temps, en augmentant, et se soutiennent ensuite dans un état de balancement; les malades s'aperçoivent bientôt des alternatives de diminution et de retour à cet état d'équilibre. Mais les accidens déclinent, tombent; la peau est tour-à-tour chaude, sèche et brûlante, ou chaude, tempérée et humide; enfin, elle s'assouplit peu à peu et s'humecte; les urines qui avoient été difficiles ou même arrêtées, commencent à couler aisément et en abondance; de rouges et enflammées, elles deviennent épaisses et sédimenteuses; dans certains cas, le sédiment ressemble à de la brique pilée; la moiteur se déclare, et le paroxisme qui avoit d'abord présenté les indices d'une maladie grave, finit ou par la sueur, ou par des selles bilieuses, quelquefois par l'une et l'autre de ces évacuations.

Les malades se trouvent assez bien après ce paroxisme. Il y en a même qui, pendant la rémission, se trouvent assez dispos, pour croire qu'ils n'ont essuyé qu'un accès de fièvre intermittente; cependant le pouls reste sensiblement fébrile; la bouche est sale, ou l'haleine fétide; la peau n'est point douce, et sa chaleur n'est

point naturelle; le regard n'est pas net, et tous se plaignent de brisemens, d'anorexie; ils ont une disposition habituelle au frisson, etc. Le second paroxisme revient avec plus de violence; le premier temps étant en général moins marqué; et on en peut dire autant de toutes les autres exacerbations, dont l'intensité paroît augmenter d'une reprise à l'autre, jusqu'à ce que la fièvre soit parvenue à son état, pour décroître ensuite presque dans les mêmes proportions, que les paroxismes avoient augmentés, le premier temps devenant de nouveau plus lucide.

VI. Ce tableau du période d'une fièvre rémittente, ne diffère que par des nuances, par quelques épiphénomènes de plus ou de moins, lorsque la maladie est bénigne. Mais l'addition de la malignité, présente ce période sous une autre face. Car, une maladie n'est véritablement maligne, que lorsque le système général des forces du principe vital se trouve affoibli par une vraie résolution des forces de tous les organes, qu'ont produites les causes primitives de cette maladie en portant le plus grand désordre dans la succession des fonctions (1); aussi, dès le commencement de ces fièvres, les forces

---

(1) Voy. M. *Barthez*, nouv. élém. de la ſcience de l'homme, tom. 1, pag. 255.

animales sont ordinairement abattues, de même que les forces vitales; le pouls est habituellement mou et foible, presque toujours petit et enfoncé, souvent inégal; les accidens qui s'y développent, ne répondent pas toujours au degré de la fièvre. Les nausées, les vomissemens opiniâtres (1), avec cardialgie et anxiété, le cours de ventre séreux, bilieux très-liquide, le gonflement du visage, la surdité, l'assoupissement, les douleurs profondes et cruelles, le délire, plutôt sourd que furieux, l'affection léthargique, la difficulté de respirer, le météorisme

(1) On donneroit, selon nous, une idée fausse ou limitée de la malignité, si, pour désigner son caractère pathognomonique, on ne la faisoit résider dans les affections fortes & durables du principe vital : affections exprimées, ou par une foule d'épiphénomènes très-graves, qui dérangent prodigieusement, & d'une manière dangereuse, la marche de la maladie, ou par l'abattement des forces & la foiblesse du pouls, qui ne permettent pas de compter sur les ressources de la nature. Nous disons *durables*, c'est-à-dire, qu'il faut une persévérance marquée dans l'un de ces deux états, parce qu'il y a dans les fièvres une infinité d'affections passagères très-alarmantes, qui se dissipant aisément, ne doivent pas être mises au rang des accidens qui constituent les fièvres malignes. (*C'est ce que j'ai établi dans un Mémoire sur les fièvres malignes, qui a remporté l'accessit au jugement de l'Académie de Dijon, & que je publierai bientôt*).

du bas ventre, l'incertitude des mouvemens, l'égarement des sensations, et en général, le trouble de toutes les fonctions dépendantes du système nerveux, surviennent très-ordinairement, quoique le pouls demeure petit, enfoncé, mou, foible; il est cependant quelques épidémies où le mouvement du pouls est assez violent.

A ces signes non équivoques, on ne méconnoît point la malignité d'une fièvre rémittente. La maladie n'est point déclarée, que les malades affaissés, tristes, mornes, se plaignent de vertiges, de menaces de défaillance et de tous les symptômes, portés à un plus haut degré, qui précèdent le paroxisme d'une fièvre bénigne. L'exacerbation commence, et les malades, qui sont pris tout à coup d'un froid considérable dans toute l'habitude du corps, avec des douleurs plus ou moins grandes, qui semblent partir de l'épine du dos, ont un pouls presqu'oblitéré, qui ne se fait remarquer que par des vibrations confuses, par un frémissement accéléré qui émeut à peine le tact: les sujets immobiles et gelés se plaignent de spasmes, de pesanteur, de tiraillement dans les premières voies; le vomissement qui s'annonce bientôt, est le plus souvent de la bile verte, etc. A l'intensité de ce froid, succède une vive chaleur, beaucoup d'agitation; le pouls s'élève lentement, et lors

même qu'il est le plus développé, il est plus ou moins foible, mou, petit, inégal, à moins que l'influence du tempérament ou de l'épidémie ne rende le pouls plein, haut, accéléré, inégal dans le rithme et dans la force des vibrations, ou dur et tendu. Tous ont des symptômes proportionnés à cet état d'accablement et de perversité : symptômes qui varient d'après le caractère épidémique ; leur peau dure et sèche, brûlée d'une ardeur âcre et mordicante beaucoup plus forte que dans les fièvres continues, n'entre en sueur que douze ou quinze heures après. Cette exacerbation terminée, les malades sont abattus, languissans, avec une impression de chaleur et de feu dans la bouche; leur pouls est concentré, petit, inégal, guère plus vîte que dans l'état de santé ; et quelquefois ce pouls ressemble parfaitement, ou même est plus rare que le pouls naturel; les malades rendent des matières séreuses, vertes, bilieuses, fétides, etc.

Le nouveau paroxisme se manifeste avec plus de violence; le froid en est plus profond, plus durable, et les autres symptômes sont à proportion. Les épiphénomènes s'accumulent, s'aggravent, et à la quatrième, cinquième ou sixième exacerbation, la rémittence est déjà obscure, ou le type continu : funeste dégéné-

ration annoncée sur-tout par la limpidité des urines, de troubles qu'elles étoient auparavant, et par la disparition de leur sédiment terreux qu'on avoit trouvé sur la fin des premières reprises.

VII. Comme on le pense bien, tous les symptômes énoncés dans le diagnostic général (§. V et VI.) d'un période de fièvre rémittente, ne sont ni constans, ni essentiels. Ceux qui le sont et qui appartiennent foncièrement au paroxisme, peuvent être réduits dans les trois temps qui le divisent; 1°. au froid, au frisson, ou à un état spasmodique violent, pendant lesquels le pouls est petit, concentré et fréquent, pour ce qui concerne le premier temps; 2°. à la chaleur, à l'agitation dont le développement du pouls est inséparable, pour ce qui regarde le second; 3°. au relâchement général qui amène la rémission de la fièvre et de ses accidens avec quelques excrétions critiques, pour ce qui est du dernier. Faut-il encore, pour que cette marche naturelle ait lieu, que la maladie ne soit point anomale, illégitime? Et combien de fièvres dont le type est obscur et la marche irrégulière, dans lesquelles le premier temps est très-court ou foiblement prononcé, ou même absolument insensible, tandis qu'on n'aperçoit qu'une diminution momentanée des

accidens du troisième, que le retour du premier absorbe en quelque sorte. Une pareille confusion, propre seulement aux fièvres très-graves et à exacerbations subintrantes, nous fait sentir plus que jamais, combien le diagnostic seroit difficile à saisir, si l'on oublioit les indices caractéristiques que nous avons assignés (§. III et IV.) aux fièvres rémittentes : caractères évidens, et qu'on trouve également dans les máladies équivoques comme dans les plus compliquées.

VIII. Quant à la rémission, quoiqu'elle se fasse reconnoître à la diminution et à la chûte des symptômes propres aux paroxismes, on pourroit quelquefois la confondre avec l'intermission, si, pour prononcer, on ne vouloit s'appuyer que sur le rithme du pouls. Mais, c'est moins quelquefois sa fréquence qui constitue l'état fébrile, que la collection de plusieurs symptômes qui indiquent la lésion des fonctions. En effet, il est de toute notoriété que ceux qui ne veulent juger de l'existence de la fièvre que par la fréquence du pouls, sont exposés à confondre, avec les intermittentes, plusieurs cas de fièvres rémittentes malignes, pendant la rémission desquelles le pouls est naturel, ou même plus rare que celui-ci : rithme, qui même quelquefois, au lieu de paroître pendant la rémission,

ne se fait apercevoir qu'au plus haut degré du paroxisme. Mais quels sont les praticiens qui s'en laissent imposer par ces indices de malignité? Ils savent que la gravité des simptômes ne s'estime pas en raison de l'appareil menaçant ou de la manière orageuse avec laquelle une maladie s'annonce; au contraire, que plus il y a d'abattement, de foiblesse du côté des forces vitales, comparées aux forces musculaires, plus les symptômes sont graves, dangereux et malins; et qu'au défaut des indices fournis par la fréquence du pouls, on a, pour juger de l'existence de la fièvre, la prostration des forces, les anxiétés, une lésion notable dans les organes de la tête et les précœurs, la gêne de la respiration, une diminution des sécrétions marquée par la soif, la sécheresse de toute l'habitude du corps, les urines rares et rouges, etc.

IX. Si ces assertions (§. VIII) sont fondées, on se voit obligé de restreindre considérablement la classe des fièvres intermittentes malignes, pour augmenter à leurs dépens celle des fièvres rémittentes. En observant avec attention ces sortes de fièvres intermittentes malignes, on trouve effectivement qu'elles n'ont aucun intervalle lucide, dans lequel la force du pouls, respectivement à la force des membres, soit la même que dans l'état de santé, ou, si le pouls est

le même, quant à la fréquence, que celui d'un sujet sain, la foiblesse des membres est plus grande que dans les intervalles des vraies fièvres intermittentes. Telle étoit l'opinion de *Sauvages* : aussi ce Professeur célèbre renvoyoit-il les fièvres malignes qui ont l'apparence des intermittentes, aux fièvres putrides, malignes, aux tierces, aux quartes continues, c'est-à-dire, aux vraies fièvres rémittentes. Mais *Hippocrate* est le père de cette doctrine. On sait que cet illustre Observateur a déclaré absolument exemptes de péril, toute espèce de fièvre intermittente.

X. Quoi qu'il en soit, nous n'irons pas plus loin sans remarquer que la lucidité du période, (§. V) formant une marque générique d'une fièvre rémittente; que la lucidité des trois temps (§. VII) qui constituent une exacerbation, exprimant la marche naturelle de la maladie; enfin, que la lucidité du premier de ces temps, annonçant la légitimité du type rémittent, c'est d'après ces principes qu'on peut établir trois ordres de fièvres rémittentes. Le premier comprend toutes les fièvres dont chaque paroxisme débute par le frisson; le second renferme toutes celles dont les reprises commencent ou par un refroidissement de tout le corps, ou par un simple refroidissement des extrémités et du nez, ou par une toux sèche et plus ou moins vive; le troi-

sième rassemble toutes celles dont les exacerbations n'ont, dans leurs premiers temps, ni frisson ni froid, ni refroidissement partiel, et ne sont remarquables que par la recrudescence de la fièvre, par une augmentation de chaleur âcre et des autres accidens fébriles qui décroissent, après être montés à leur plus haut période; observant toute fois que la première ou les deux premières exacerbations des fièvres comprises dans le second et le troisieme ordre, commencent par un frisson qui est ordinairement considérable; et que si le premier temps des autres redoublemens est en général insensible ou peu marqué, le dernier temps est bien lucide: car, tant que la fièvre n'est pas dénaturée, la sueur ou des urines très-chargées terminent toutes les reprises. Les fièvres du premier ordre sont les plus légitimes; et dans le fait, on pourroit, en quelque sorte, les considérer comme de véritables intermittentes, que leurs accès prolongés font paroître continues. Celles du second ordre le sont beaucoup moins, et semblent constituer les vraies rémittentes; mais celles du troisième sont obscures, illégitimes, et rentrent, pour ainsi dire, dans la classe des fièvres du type continu. Cependant, comme dans les fièvres de ces deux ordres, le premier ou les premiers paroxismes débutent par le frisson, et que la fin des reprises est forte-

ment prononcée, leur droit à la famille des vraies rémittentes doit être conservé, plus sans doute en vertu de leur périodicité, qu'à cause du précepte de *Galien*, qui dit que les fièvres qui s'annoncent par des frissons, doivent être comptées au nombre de celles qui sont sujettes à des retours réguliers.

XI. Tant que les symptômes qui se développent dans les exacerbations, se bornent à une augmentation de la fièvre et des incommodités qui ont coutume de l'accompagner, telles que le mal de tête, les inquiétudes, la chaleur, la soif, peu de sommeil, la fréquence de la respiration, et que le pouls se maintient développé, la fièvre rémittente est d'une nature simple et bénigne; elle l'est moins lorsque le paroxisme amène du délire, un peu d'oppression, une toux incommode, un météorisme modéré; mais sa nature est grave lorsqu'il survient dans les reprises, soit des foiblesses, des syncopes, soit un délire frénétique, ou une affection soporeuse, apoplectique, ou des mouvemens convulsifs, ou un météorisme excessif, ou les symptômes de la pleuresie, de la péripneumonie, de l'hépatite, de la dyssenterie, d'une inflammation de bas-ventre, etc., et que le pouls devient petit, mou, inégal: signe affecté au plus grand nombre des fièvres graves ou malignes.

XII. On ne peut se méprendre sur la valeur des symptômes de la pleurésie, de l'hépatite, etc. (§. XI.) Ils sont un produit de la fièvre rémittente, parce qu'ils lui sont évidemment subordonnés; la fièvre s'est d'abord manifestée sans eux; ils n'ont paru qu'au second, au troisième paroxisme, et même plus tard; ils ne laissent aucune trace ou du moins qu'une trace très-obscure, pendant la rémission, pour sévir avec autant de vigueur et même plus d'intensité dans l'exacerbation suivante: la fièvre est donc alors véritablement rémittente, et peut seulement recevoir l'épithète de pleurétique, d'hépatique, comme pour désigner ceux des accidens qui sont les plus remarquables. Au contraire, si les symptômes énoncés étoient prédominants dès le commencement de la maladie, c'est-à-dire, qu'ils parussent avant ou en même temps que la fièvre, et continuassent avec vigueur pendant la rémission, ils constitueroient une maladie compliquée, dans laquelle la fièvre rémittente seroit subordonnée, ou tout au plus marcheroit de pair avec la pleurésie, l'hépatite, etc. Dans le premier cas, la fièvre est l'accident principal, et tout au plus les épiphénomènes tendent à prendre le dessus; dans le second, c'est la maladie qui mérite la première considération, et la fièvre peut tendre à dominer sur elle: distinction importante et qu'il

ne

ne faut jamais perdre de vue. Malheur aux malades, si, par une funeste erreur, on prend les symptômes pour la maladie essentielle, et les reprises, pour les recrudescences d'une fièvre continue.

On ne s'attend pas sans doute que nous présentions ici le tableau des fièvres rémittentes péripneumoniques, hépatiques, soporeuses, etc. Ce travail seroit d'autant plus superflu, qu'en réunissant les signes (§. V et VII) de la fièvre rémittente, et ceux de la maladie qui en est un produit, on aura le diagnostic de la fièvre rémittente dont il s'agit. Consignons cependant ici les principaux traits d'une fièvre rémittente pleuro-péripneumonique, qui fut la fièvre épidémique de la constitution pendant l'automne de 1782, tant parce que ces fièvres étant plus communes, il convient de leur consacrer quelques détails, que pour donner un exemple qui nous dispense de produire des tableaux de fièvre hépatique, soporeuse, dyssentérique, etc.

XIII. Depuis plusieurs années, les fièvres intermittentes et rémittentes sont et plus communes dans ce pays, et beaucoup plus fâcheuses. Elles forment l'épidémie la plus générale et la plus longue qu'on ait observé depuis bien du temps. En 1780, cette constitution (§. XLI.)

s'étant renforcée, les malades furent très-nombreux; et ayant reçu quelques modifications en 1782, l'épidémie changea de face, et ne nous présenta plus qu'une fièvre rémittente pleuropéripneumonique.

Les malades offroient les avant-coureurs d'une fièvre putride et bilieuse; et après trois, quatre, six jours d'incubation, plus ou moins, ils étoient attaqués de la première exacerbation, semblable en tout à un paroxisme ordinaire (§. V.) de fièvre rémittente, qui ne se termineroit que par une crise très-incomplette. Ici les fébricitans ne suoient que de la poitrine, du cou, de la tête, le reste du corps étant sec et chaud. Pendant cette première rémission, la respiration étoit plus gênée et plus fréquente que de coutume; la langue se couvroit d'une crasse jaunâtre; les déjections étoient fétides, bilieuses; la peau conservoit une chaleur âcre, etc.; et le second jour étoit occupé par une autre reprise beaucoup plus foible que celle du jour précédent; son premier temps étoit obscur, et la respiration moins libre, après qu'elle étoit terminée. A l'exacerbation du troisième jour, aussi forte que celle du premier, le frisson très-bien marqué étoit court et suivi d'une toux sèche et urgente; la poitrine faisoit mal, et ordinairement il s'établissoit un point

douloureux ; l'oppression augmentoit, étoit considérable pendant la chaleur, et le malade crachoit une humeur séreuse et sanguinolente ; quelquefois le sang sortoit presque pur, d'autres fois il étoit confondu dans une espèce de gêlée d'un blanc jaunâtre. Il n'étoit plus question de ces accidens pendant la rémission, et les indices de cacochylie putride-bilieuse (§. XXXI. XXXII.) dominoient à leur tour. La quatrième reprise, correspondant à la seconde, étoit exempte des symptômes de la pleuropéripneumonie, à moins que la maladie ne fût d'une fâcheuse espèce. Dans ce cas, cette quatrième exacerbation devenoit aussi considérable que la troisième ; et si l'on ne s'y opposoit pas, ou si les remèdes étoient infructueux, le produit de la fièvre dominoit bientôt sur elle. Dans les cas ordinaires et les plus communs, les symptômes pleuropéripneumoniques qui se déclaroient à la troisième, à la cinquième ou à la septième exacerbation, c'est-à-dire, à peu près dans l'état de la fièvre, n'avoient lieu que dans les grands paroxismes des jours impairs. Mais si la maladie étoit mal traitée, elle suivoit la marche propre à celle qui, de sa nature, étoit très-grave ; et quoique les accidens de la pleuropéripneumonie devinssent dominans, il se faisoit à chaque reprise une nouvelle congestion d'humeurs dans le poumon, qui causoit bien-

tôt des lésions irremédiables et mortelles. La mort n'étoit retardée ou prévenue que par une abondante expectoration dans la rémission suivante. A mesure que la maladie prenoit une mauvaise tournure, la langue se séchoit et noircissoit; les exacerbations n'étoient remarquables que par la recrudescence des symptômes de la pleuropéripneumonie et de la fièvre; le ventre se météorisoit; il survenoit une diarrhée très-putride, et les malades mouroient avec cette multitude d'épiphénomènes qui accompagnent ordinairement une maladie mortelle.

Telle fut la marche de notre épidémie. *Sarcone* (1), qui a vu ce genre de maladie, rapporte l'histoire d'une fièvre presque semblable, dans laquelle le caractère rémittent étoit très-bien marqué, au commencement de la maladie, par un frissonnement qui annonçoit fort clairement les reprises; mais lorsque les paroxismes devenoient plus confus, relativement à leur invasion, on n'observoit plus ce frissonnement qui reparoissoit ensuite sur le déclin de la maladie, lorsque le type devenoit plus distinct. Un accident remarquable de cette épidémie, c'est qu'à chaque exacerbation, le poumon se chargeoit d'un amas d'humeurs qui devoient être expectorées dans la rémission suivante. Quelquefois, dans l'état de la

(1) *Istoria ragionata de mali osservati in Napoli*, &c.

maladie, les poumons étoient si affoiblis, si engorgés par la congestion réitérée de ce viscère, que le malade couroit les plus grands risques, si les remèdes n'agissoient très-vîte.

XIV. Jusqu'ici nous n'avons examiné notre sujet, que d'une manière plus ou moins générale. Un ouvrage tel que le nôtre admet-il d'autre plan? Cependant nous devons faire plus : nous devons, dans nos détails ultérieurs, considérer les fièvres rémittentes sous un aspect plus particulier; et pour tout embrasser, nous parlerons d'abord de leurs causes, du type qu'elles affectent, du génie qui les distingue, enfin des complications qui les dénaturent.

XV. Et d'abord, quant à leurs causes, avec le désir si naturel et peut-être bien pardonnable à l'homme, de deviner le secret de la nature dans la production des causes premières des maladies, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il existe deux espèces de miasmes (1), ayant chacun des qualités et des effets propres, différens les uns des autres; les premiers constituant une classe de miasmes éminemment contagieux, soit par leur nature extrêmement subtile, soit par la disposition qu'ils acquièrent dans le corps de l'animal,

(1) Voyez Mémoires sur les fièvres & sur la contagion, traduits du Docteur *Lind*, par M. *Fouquet*, pag. 252.

émanent du corps des hommes ou des animaux (principalement lorsqu'ils sont attaqués de maladies fiévreuses), ou de leurs cadavres. Leur nature nous est inconnue; et ce n'est que par conjecture qu'on pourroit la faire consister dans le gaz hydrogène (air inflammable) très-pur, combiné avec une portion d'ammoniaque (alkali volatil), et d'huile très-subtile et pénétrante: produits constans des substances animales, livrées au mouvement de putréfaction qui les décompose; et leurs résultats, lorsque ces miasmes affectent les corps vivans, sont d'occasionner des fièvres putrides malignes, d'un type foncièrement continu. Les histoires épidémiques donnent la solution et la preuve de cet énoncé; et il n'est pas de notre objet de nous y arrêter davantage.

Les miasmes de la seconde espèce sont ceux que la chaleur du soleil, dans les climats chauds, élève, en certaines saisons, des lacs ou étangs, des marais ou terrains marécageux, et autres (1)

(1) Par les expériences faites avec l'air nitreux, pour marquer les différens degrés de salubrité de l'air qu'on respire, il est démontré que le plus salubre n'est point altéré par un sol de rochers, de pierre, de sable, de craye, d'argille; & que sur un fleuve, sur une rivière & même sur la mer, loin du rivage, il est dans un haut degré de salubrité pendant les vents du nord-

dont la surface est comme dissoute et pétrie par des pluies ou des inondations. On peut ranger encore dans cette classe quelques exhalaisons nuisibles de la terre. Leur nature ne nous est pas

---

ouest & ouest, & pendant les pluies à grosses ondées. La terre grasse végétale l'altère très-foiblement. La fange des marais, quand elle est très-sèche, ou quand elle est couverte d'une eau abondante, quoique tranquille, ne l'altère pas du tout : ainsi, si l'air qui passe sur des marais couverts d'eau, est vicié, c'est moins par des exhalaisons délétères, que par l'humidité dont il se surcharge. Les excrémens des animaux, quand ils sont frais, ne l'altère pas; il est au contraire vicié sur un terrain gras, quand la sécheresse est trop forte & trop constante. La terre qui s'entr'ouvre, fournit alors des miasmes qui, venant de l'intérieur, sont plus grossiers, plus nuisibles que l'air de la campagne, même à une légère distance, dans la proportion de 62 à 57. Les immondices des rues l'altèrent comme 60 à 50, si elles sont humides, & plus légèrement quand elles sont sèches. Mais rien n'altère l'air d'une manière plus forte & plus sensible, que la fange des marais quand elle est légèrement humectée & que l'air est chaud : cette altération est comme 62 à 34, & rien n'est si pernicieux que l'air qui entoure ces marais, quand ils commencent à sécher, ou quand il pleut en petite quantité sur des terrains gras, quand ils sont légèrement humectés après une longue sécheresse. Les végétaux pourris, dégradent l'air autant que les animaux putréfiés : fatal effet des miasmes qui s'en élèvent, rendent l'air méphitique, & lui donnent une qualité pestilentielle. (Note de M. *Burel*

mieux dévoilée ; mais quelques aperçus chimiques nous permettent d'augurer que leurs élémens consistent dans une combinaison du gaz hydrogène, du gaz acide carbonique (air méphitique) , et du gaz azotique (air phlogistiqué) , joints peut-être avec une portion de gaz ammoniacal (air alkalin) (1) : débris abondans de la putréfaction végétale et marécageuse (2) ; et leurs produits constans se réduisent à la génération des fièvres

---

dans le 2 vol. du journ. de Méd. militaire pag. 131. Elle répond aux aſſertions du Doćteur *Alexander*, qui a diſculpé l'air des marais avec des fauſſes concluſions, tirées d'expériences vraies).

(1) Voyez notre Mémoire ſur les effets de l'air marécageux ſur l'économie vivante, pag. 14, 53 & ſuiv.

(2) M. de *Fourcroy* a fait des expériences très-lumineuſes ſur le gaz hydrogène des marais. Cet habile Chimiſte a vu que les fonds des eaux, où pourriſſent beaucoup de matières végétales, fourniſſent un gaz peu inflammable & mêlé de beaucoup de gaz acide carbonique, que les mares & toutes les eaux ſtagnantes qui nourriſſent beaucoup d'inſećtes, & au fond deſquelles leurs cadavres pourriſſent, donnent le gaz le plus inflammable, parce qu'il contient une moindre portion de gaz acide carbonique. M. de *Fourcroy* a recueilli de certaines eaux un gaz qui, au lieu de s'allumer, éteint au contraire la flamme, parce qu'une ſurabondance de gaz acide carbonique rendoit le gaz incombuſtible. Nous nous abſtenons d'offrir les conjectures qui pourroient émaner de ces faits appliqués à l'étiologie des fièvres intermittentes & rémittentes.

intermittentes et rémittentes, d'autant plus graves, putrides, malignes et compliquées, que les matières fermentescibles des marais sont plus abondantes, et tendent plus à la putréfaction végéto-animale, que le miasme aérien virulent; que ces matières constituent, est plus copieux et plus concentré; enfin, que les circonstances qui accompagnent son absorption, son développement dans les corps qui le reçoivent, sont plus aggravantes ou plus propices. On sait qu'en général un miasme est d'autant plus nuisible, qu'il trouve dans l'air et dans les animaux sur lesquels il se répand plus de chaleur et d'humidité pour sa germination.

Nous ne chercherons pas à prouver que l'effet du levain marécageux est de produire déterminément des fièvres de nature rémittente ou intermittente. Depuis long-temps les bons observateurs ont confirmé la vérité de cette proposition; qu'il nous suffise d'en tirer deux conséquences. La première c'est que la cause matérielle de ces fièvres étant identique, les fièvres rémittentes n'ont lieu que parce que le levain des intermittentes est doué d'une plus grande activité, soit par des circonstances inconnues et propres au levain, soit par des puissances occasionnelles qui influent autant sur la virulence du levain que sur les dispositions de ceux

qui le reçoivent. Et comment nous refuserions-nous à admettre cette identité de levain des fièvres intermittentes et rémittentes, ou du moins à voir dans cette assertion une certitude présomptive ; 1°. lorsque mille exemples nous démontrent que l'évaporation d'un marais produit dans les années et les saisons excessivement chaudes et humides, dans des sujets mal-sains, et très-disposés, des fièvres rémittentes, malignes, pétéchiales, pestilentielles, tandis que, dans la température moins corruptive d'une autre année, d'une autre saison, d'une autre contrée, dans des individus plus sains, moins disposés, elle ne produit que des fièvres intermittentes et rémittentes plus ou moins simples et facheuses ; 2°. lorsque nous savons que les épidémies de fièvres rémittentes sont précédées par des fièvres intermittentes, ou que celles-ci sont contemporaines des autres ; 3°. que dans les cas où ces circonstances n'ont pas lieu, on trouve, ou que la constitution n'est pas légitime et que l'intempérie est extrême, ou que la saison des fièvres printannières est trop avancée, ou que la saison des fièvres automnales ne l'est point assez : car suivant une expérience constante, le froid rend intermittentes les fièvres dont le type étoit rémittent, tandis que la chaleur rend rémittentes les fièvres dont le type étoit inter-

mittent, ou les fait bientôt aboutir à une crise complette; 4°. enfin, lorsque nous ne pouvons ignorer que, dans le cours d'une épidemie, les fièvres intermittentes simples et ordinaires prennent indistinctement le caractère des tierces, des doubles tierces, des quartes, enfin des continues rémittentes, non seulement dans les différens individus, mais successivement dans les mêmes; lorsque nous ne pouvons ignorer que les fièvres rémittentes commencent souvent par être intermittentes, et finissent plus souvent encore, lorsqu'elles ont paru sous la forme de rémittentes, par se décomposer et se résoudre en intermittentes; phénomène qui, ce semble, seroit constant, si, d'une part, le levain n'étoit pas trop actif pour laisser une apyrexie entre les exacerbations, et si, de l'autre, la crise de la fièvre rémittente étoit assez imparfaite pour laisser après elle de quoi fournir aux accès d'une fièvre intermittente.

Quant à notre seconde conséquence, si le levain des fièvres intermittentes et rémittentes est de même nature, et que les modifications et l'activité de ce levain fasse toute la différence dans la formation des fièvres rémittentes, il suit que ces maladies doivent en général être accompagnées d'accidens graves, parce qu'il est de l'essence d'une maladie dégé-

nérée, d'avoir une marche plus destructive, ou d'une cause morbifique renforcée, d'avoir des effets plus meurtriers. Aussi s'est-on convaincu que la marche continue rémittente est affectée au plus grand nombre des fièvres malignes (1); et a-t-on vérifié que, dès que les exacerbations d'une fièvre, qui, ayant débuté sous le type d'intermittente, tierce ou double tierce, s'est changée en rémittente, perdent l'indice assuré (le frisson au commencement des paroxismes) du type intermittent, de telles fièvres sont d'un mauvais présage et qu'elles développent très-communément les symptômes les plus dangereux (2).

Ainsi l'analogie qui se trouve entre l'ordre des fièvres intermittentes et celui des fièvres rémittentes, devient de plus en plus manifeste. *De Sauvages* fait remarquer, comme un trait saillant de cette analogie, que les fièvres continues du premier ordre n'ont qu'un seul redoublement, lequel arrive dans le second stade de la maladie, au lieu que dans les rémittentes, les paroxismes reviennent en tout temps; savoir : au commencement, dans l'accroissement, l'état et le déclin, ce qui leur est com-

(1) Voy. *de Haen*, ratio medendi, tom. IX, pag. 6.

(2) Voy. *le Roi*, du progn. pag. 69, aph. 317.

mun avec les accès des fièvres intermittentes. Mais le type des exacerbations donne encore plus de force à cette analogie ; il peut être rapporté à quelques accès des intermittentes, soit tierces, quartes ou quotidiennes, simples ou composées.

XVI. On appelle quotidienne, la fièvre dont les exacerbations régulières paroissent tous les jours. Elle a quelqu'analogie avec la double tierce (§. XXI.) et la triple quarte (§. XXIII.); mais toutes ces maladies ont des nuances remarquables qui expriment leurs caractères respectifs. Arrêtons nous à ceux de la fièvre quotidienne qu'on sait avoir été appelée par les auteurs grecs du nom d'amphimérine.

Cette maladie, dont il semble que les humeurs crues, muqueuses, la pituite en un mot, si l'on veut parler avec les anciens, soient la cause secondaire, puisqu'elle attaque de préférence les enfans, les tempéramens pituiteux, les complexions humorales, qu'elle règne surtout à la fin de l'hiver, dans les saisons froides et humides, dans les temps pluvieux, se distingue dans les premiers temps du paroxisme, par le froid qui n'est simplement que horrifique (1) et qui commence au bout de quelques

---

(1) L'*horror*, l'horreur, ou le friffon à la peau, dit

unes des extrémités, comme au bout du nez ou au bout des doigts, sans saisir à la fois toutes les parties du corps ; dans le second temps par la chaleur qui est halitueuse, et dont l'obscure âcreté n'est sensible qu'après une assez longue application de la main sur la peau ; dans le troisième temps, par l'absence des sueurs remplacées par des déjections muqueuses ou chargées de glaires. Ces signes sont essentiels a la fievre quotidienne, et ils répondent assez exactement aux épiphénomènes qui l'accompagnent. En effet, on voit que, dans le premier temps, les malades se plaignent d'un sentiment de froid gravatif; leur pouls, qui n'a ni ordre, ni régularité, est très-petit ; la langue n'est pas sèche; il n'y a point d'altération ; et les vomissemens qui surviennent, évacuent des matières pituiteuses. Lorsque la chaleur se développe, elle ne le fait que par gradation bien ménagée, ne

---

Galien, *de ſymptomatum cauſis*, eſt une maladie qui conſiſte dans un mouvement inégal, ou une concuſſion générale de la peau, ainſi que le *rigor*, la rigueur ou le friſſon proprement dit, dans une agitation inégale de tout le corps ; mais ces deux affections ſont diſtinguées en ce que l'*horror* eſt un mouvement léger, & le *rigor* un mouvement grand & violent ; d'où nous devons inférer que l'*horror* n'eſt autre choſe qu'un *rigor* léger, un état moyen entre le *rigor* & le refroidiſſement.

monte pas bien haut, n'oblige pas le malade à chercher le frais, à se découvrir, ne rend pas son haleine brûlante, sa respiration grande et fréquente; elle n'allume pas la soif; et le pouls qu'on observe est presque concentré, et semble ne s'élever qu'avec peine; dans ce même temps le corps est lourd, il y a beaucoup de propension au sommeil, la bouche est humide; à la suite du paroxisme, les urines sont, ou blanches et tenues, ou épaisses et troubles, ou rougeâtres; les déjections sont crues et pituiteuses; pendant la rémission le visage est pâle, comme bouffi, les précœurs sont élevés au-dessus de l'état naturel; la plupart des malades les ont enflés et tendus sans douleur. Telle est la marche naturelle de la période d'une fièvre quotidienne. Les reprises commencent vers le soir ou sur le matin; elles sont longues, souvent subintrantes; s'il survient du délire, c'est un délire morne. On a vu cependant une fièvre quotidienne accompagnée d'une cécité périodique, pendant laquelle l'imagination s'exaltoit considérablement, et causoit une loquacité continuelle (1).

On s'est convaincu que les fièvres épidémiques de ce type, ordinairement déterminées par

---

(1) Voy. les additions franconiques à la Médecine par M. *Scheidemantel*.

une intempérie froide et humide, une constitution variable, sont de la classe des fièvres lentes, nerveuses. Les fièvres malignes proprement dites, maladies presque toujours sporadiques, ont aussi ce type de quotidiennes, lorsqu'elles sont de la classe des rémittentes.

XVII. Sous le nom de tierce, on désigne la fièvre dont toutes les reprises ne viennent jamais sans laisser un jour d'intervalle entre elles; et quoique ce type soit assez pathognomonique pour donner un caraçtère à cette maladie, elle a cependant quelques indices propres à la faire reconnoître; on lui trouve ceux qui suivent.

Dans le premier temps du paroxisme, le froid est rigoreux, et ce sentiment qu'il fait éprouver, est celui qui paroîtroit comme piquer et percer le corps; dans le second temps, la chaleur qui se développe rapidement, est grande, seche et âcre d'abord au toucher; dans le troisième temps, le relâchement est général, les sueurs et les moiteurs sont universellement répandues; et à leur défaut, il y a des selles bilieuses, des urines jaunâtres. Aussi les accidens qui marchent du pair avec de pareils simptômes, présentent une exacerbation de fièvre tierce sous un aspect orageux. D'abord le pouls est petit, foible, tardif et rare, ou sa lenteur

approche beaucoup de l'état naturel, mais il devient dans peu, petit, accéléré, fréquent et régulier; la matiere du vomissement est jaune ou verte, très-amère. Le frisson est à peine fini, que le chaud acquiert pour ainsi dire dans l'instant sa plus grande intensité. Cette chaleur également répandue, imprime à la main qui touche le malade une sensation piquante, mais en laissant quelque temps la main sur la peau, cette sensation s'affoiblit, parce que cette chaleur n'est pas celle de la putridité. Le pouls, plus ou moins fort, est toujours bien réglé; la soif est vive et les malades ont sur-tout envie de boire froid; la langue et le corps sont très-secs vers l'apogée, & quand la soif commence à s'éteindre par la boisson, il s'élève de la peau des malades beaucoup de vapeurs chaudes qui annoncent que la sueur est prochaine; après quoi le ventre se détend, les malades vont à la garde-robe ou vomissent librement de la bile, et l'urine paroît bilieuse. Pendant la rémission, la bouche est chargée d'un limon jaune et épais, l'urine d'un rouge foncé pendant la chaleur, continue à être safranée; et l'on a observé que la nuit qui suit le paroxisme est assez bonne, mais que celle qui le précède est agitée, coupée par de fréquens réveils, et toujours les malades se réveillent avec un sentiment de pe-

santeur, la langue plus chargée et plus sale; la bouche plus mauvaise et une chaleur plus marquée que le jour d'auparavant.

Ceux qui sont d'un tempérament bilieux, et dans la vigueur de l'âge, sont les plus disposés à cette fièvre, sur-tout quand les veilles, la diète et les travaux ont précédé; lorsque les malades ont été exposés aux chaleurs de l'été, qu'ils ont beaucoup fatigué, ou éprouvé de l'inquiétude et de la tension dans l'esprit. Les anciens pensoient que quand ces causes avoient un plus grand degré d'activité, elles produisoient plutôt la fièvre ardente. La fièvre tierce règne plus communément sur la fin du printemps, en été, au commencement de l'automne, et l'on croit que ses paroxismes commencent entre neuf et onze heures du matin: observation qui ne peut être vraie que relativement au premier redoublement qui commence la maladie. Tout indique donc qu'elle est secondairement occasionnée par des humeurs bilieuses, ou du moins qu'elle produit, plus qu'aucune autre, une dégénération bilieuse des humeurs, et que le foie est toujours ou le foyer du mal, ou le point de direction des humeurs morbifiques. Les redoublemens en tierce, dit M. *Menuret* (1),

(1) Recueil d'obs. de Méd. des hôpit. milit. tom. II, pag. 184.

annoncent une sorte d'influence du foie ; ce qui le confirme, c'est que, dans ces maladies, l'hypocondre droit est prominent ou tendu, dur ou douloureux ; la jaunisse en est un symptôme ordinaire.

Ce diagnostic affecté à la vraie tierce, varie à quelques égards, quand cette fièvre est illégitime ou irréguliere et fausse, dans le sens de quelques auteurs. La tierce illégitime, maladie le plus souvent épidémique en automne, commence par un frisson qui est plus léger et plus court que dans la régulière ; mais la chaleur qui succède à cet état est beaucoup plus vive et plus longue : la langue est sèche, la tête fort douloureuse, les sueurs sont très-modiques, et elles soulagent peu les malades. Les paroxismes se répondent rarement, ils sont très-prolongés et les rémissions courtes et accompagnées de mal-aise et de plusieurs autres symptômes plus ou moins sérieux. Cette fièvre peut passer comme l'effet d'une disposition à plusieurs maladies humorales, graves, et entre autres aux fièvres putrides.

Les paroxismes de la fièvre tierce, quelle qu'elle soit, durent de douze à vingt-quatre heures. Lorsqu'ils s'étendent plus loin, c'est-à-dire de trente-six à quarante-huit heures, la maladie reçoit le nom de tierce prolongée, et

D 2

suivant *Celse* et ses partisans, de fièvre hémitritée. Cette dénomination de *Celse* est puisée dans les anciens qui appelloient indistinctement hémitritées, toutes les fièvres qui marchoient en tierce, et dans un sens plus général, tritéophyes. Toutes ces maladies ont la marche la plus aiguë, et leur caractère est très-malin lorsqu'elles règnent ou sont occasionnées par des intempéries chaudes et sèches, ou des constitutions austrines.

XVIII. La fièvre quarte nommée tétartophie, observée par *Lautter*, et que nous avons vue ici parmi les maladies de l'automne 1784, est celle qui donne un paroxisme tous les quatre jours inclusivement, laissant un intervalle de deux jours de rémission. Cette diversité de type annonce encore une diversité dans la marche des symptômes. En effet, le froid qui constitue le premier temps n'est ni horrifique ni rigoreux, et les malades se plaignent d'une lassitude dans les os, et d'avoir en même temps les chairs coutuses, pilées, froissées. Ce froid est long et les malades craignent de ne jamais se réchauffer; le pouls est foible, tardif, et tellement rare, qu'il ne ressemble à aucune autre affection; on diroit que, dans le fort du froid, l'artère est comme liée, attachée et retirée dans l'intérieur des chairs, sans pouvoir s'élever. La

chaleur qui forme le second temps est de plus ou moins de durée, et n'est pas à beaucoup près aussi vive que dans la tierce, ni le pouls autant développé. Le dernier temps est souvent très-long, les crises qui le terminent sont médiocres et les urines plus crues que dans les autres rémittentes.

Une automne d'une température froide, sèche et inégale, produit pour l'ordinaire ces maladies qui attaquent ceux qui ont passé la vigueur de leur jeunesse, et dans lesquelles l'hypocondre gauche paroît plus ou moins affecté : ce qui donne quelques probabilités à l'opinion des anciens, qui croyoient que ces fièvres étoient causées par une humeur atrabilieuse.

XIX. Tels sont les types et les caractères qui différencient les trois espèces majeures des fièvres. Mais l'assimilation, la conjugaison de plusieurs espèces constituent d'autres variétés. Quand la nature n'est point trop dérangée, elle unit ensemble les fièvres d'un caractère et d'un type analogue ; ainsi se forment les doubles quotidiennes, les doubles tierces, les doubles quartes, les triples quartes, les doubles tierces doublées, les triples tierces triplées ; mais la nature est quelquefois plus accablée, et dès-lors, en se réunissant, les fièvres d'espèce différente présentent deux ordres de mouvemens distincts, qui

indiquent assez la surcomposition de la maladie. Dans cette classe sont les hémitritées et les continues rémittentes; car nous affectons ce dernier nom aux fièvres composées d'une fièvre véritablement continue et d'une fièvre réellement rémittente.

XX. La double quotidienne a deux paroxismes en vingt-quatre heures, ordinairement d'inégale intensité, d'inégale durée; et lorsque ce type a lieu, il est bien rare que la fièvre ne soit pas subintrante. On la distingue de la double tierce doublée (§ XXIV) et de la triple quarte triplée, parce que les paroxismes ont tous les jours la même longueur, la même violence qu'on avoit remarquée dans les exacerbations de la veille.

XXI. Dans la double tierce, qui forme une maladie très-commune, on trouve, comme dans la quotidienne, un paroxisme chaque jour; mais outre que les symptômes de ces deux fièvres sont différens, il y a encore de particulier que les reprises sont inégales; la première répond exactement à la troisième, et la quatrième est en tout analogue à la seconde. Ces deux exacerbations, qui, presque toujours, occupent chacune un jour, peuvent tomber dans le même jour, tandis que le lendemain est accordé en entier à la rémission. Autrement la double tierce n'a rien dans ses symptômes, qui la fasse diffé-

rencier de la tierce, à la nausée près, qui est plus commune dans celle-ci pendant le frisson. Il est encore très-certain que la double tierce a souvent plus de rapport avec la tierce illégitime qu'avec la régulière.

XXII. La double quarte donne en trois jours deux exacerbations qui peuvent se ranger de deux manières. Par exemple, le lundi et le mardi ont chacun une exacerbation, le mercredi est jour de rémission, le jeudi et le vendredi sont des jours paroxistiques et la reprise du lundi répond à celle du jeudi, tandis que celle du vendredi ressemble à celle du mardi. Cette maladie est, dit-on, très-commune en Hollande. Nous avons vu la double quarte sous un autre type. Le lundi avoit une exacerbation, le mardi étoit jour de rémission, et le mercredi avoit un paroxisme qui ne ressembloit pas à celui du lundi; mais le jeudi donnoit cette exacerbation analogue à celle du lundi, le vendredi étoit encore jour de rémission et le samedi donnoit une reprise égale à celle du mercredi. Les deux reprises peuvent arriver le même jour.

XXIII. La triple quarte a lieu lorsque, chaque jour étant occupé par une exacerbation d'inégale force et d'inégale longueur, la première répond à celle du quatrième jour, la seconde à celle du cinquième jour, et la troisième à celle du sixième

jour, ou lorque les trois reprises viennent dans le même jour, les deux autres se passant dans la rémission, à l'instar de la triple quarte intermittente dont *Rivière* nous a fourni un exemple.

XXIV. La double tierce doublée a, comme la double quotidienne (§ XX), deux périodes par jour; mais ses exacerbations se correspondent comme celles de la double tierce (§ XXI), de manière que la première exacerbation du premier jour répond à la première exacerbation du troisième jour, tandis que la seconde exacerbation du premier jour correspond à la seconde exacerbation du troisième jour, comme ce qui arrive dans le second jour est conforme avec ce qui arrive le quatrième. Cette fièvre double tierce doublée a été observée par *Rivière*, et décrite sous le nom d'espèce rare d'hémitritée; elle a été vue encore par M. *Majault*, médecin de Paris: ce qui n'empêche pas que cette maladie ne soit très-rare et communément subintrante. Il arrive plus souvent que la double tierce soit triple, c'est-à-dire qu'elle ait un jour deux paroxismes distincts et le lendemain un seul paroxisme. C'est à cette fièvre que quelques auteurs, nottamment *Rosen* et *Charles le Roi*, ont affecté la dénomination d'hémitritée. *Brendel* et *Skenkius*

ont décrit la même maladie sous le titre de triple tierce.

XXV. La double quarte seroit pareillement doublée, si on observoit deux paroxismes chaque jour des deux jours paroxistiques, se correspondant régulièrement l'un avec l'autre.

XXVI. Enfin la triple quarte doublée auroit lieu, lorsque les exacerbations seroient au nombre de deux chaque jour, se répétant, de manière que le premier paroxisme du premier jour répondroit au premier paroxisme du quatrième jour, que le second paroxisme du premier jour seroit égal à la seconde reprise du quatrième jour; en étant de même pour les exacerbations du second et du cinquième, du troisième et du sixième jour.

XXVII. D'une fièvre quotidienne et d'une tierce, unies ensemble, et dont par conséquent les paroxismes sont très-violens de deux jours l'un, puisque la reprise de la quotidienne et celle de la tierce coincident, il résulte une maladie composée, à laquelle *Galien* imposa le nom d'hémitritée. Cette fièvre ne semble, au premier aspect, qu'une double tierce (§ XXI) très-grave; cependant, à la bien considérer, on lui trouve la marche d'une maladie particulière. En effet, dans la double tierce où il y a alternativement une forte exacerbation et une autre qui l'est moins,

le froid du premier temps, dans l'un et l'autre paroxisme, est rigoreux. Dans l'hémitritée, au contraire, où les exacerbations sont pareillement l'une plus forte, l'autre plus foible, on trouve que la grande reprise débute par un froid qui tient de l'*horreur* et de la *rigueur*, parce que le grand frisson de la fièvre tierce est en quelque sorte adouci par l'influence de la fièvre quotidienne, ce qui lui a mérité le nom de sémi-tierce ou demi-tierce, tandis que l'exacerbation du lendemain commence par le froid simplement horrifique, qui constitue la fièvre quotidienne. Mais cette exacerbation, quoique moins forte que celle du jour précédent, quant à l'intensité des symptômes, n'en est pas moins plus longue que le grand paroxisme, tandis que la foible reprise de la double tierce est réellement et moins intense quant aux symptômes, et d'une moindre durée. L'hémitritée commence quelquefois par la quotidienne, et alors les grandes reprises se trouvent dans les jours pairs; d'autre fois cette fièvre débute par les grands paroxismes, et fixe par conséquent les forts redoublemens aux jours impairs. Il n'est pas rare cependant, lorsque cette fièvre est mal traitée ou qu'elle est d'une nature très-mauvaise, que les exacerbatio ns après avoir marché en jours impairs, passent aux jours pairs et réciproquement.

Si l'hémitritée se décompose, comme *Galien* en rapporte un exemple, le malade aura chaque jour une exacerbation de fièvre quotidienne très-distincte, et, de deux jours l'un, un paroxisme de fièvre tierce qui, selon sa nature légitime ou irrégulière, donnera à la maladie une marche caractéristique.

L'hémitritée paroît plus communément dans l'âge viril, et quand on approche de la vigueur ou fleur de l'âge. *Fontanus* dit qu'elle attaque principalement les nobles, les ecclésiastiques, les courtisans, les jeunes femmes, et ceux qui vivent dans l'oisiveté et dans la bonne chère. Elle paroît vers la fin de l'été et en automne, plus fréquemment dans les pays chauds, humides et exposés aux vents du midi. Les constitutions austrines peuvent la répandre par-tout. On sait qu'elle a été endémique à Rome, depuis *Galien* jusqu'à *Baglivi* et *Orlandi* (1), apparemment à cause de l'air chaud, marécageux, et de l'exposition méridionale de cette contrée.

XXVIII. On ne trouve guères d'autres conjugaisons des fièvres d'un type et d'un caractère

---

(1) *De exsiccandarum paludum pontinarum utilitate, deque infirmitatibus quæ ab aquis stagnantibus exoriuntur dissertatio, cui altera accedit de morbis ab anno* 1778 *ad* 1782, *Romæ observatis, In*-8°. 1783.

différens ; mais il n'est que trop ordinaire de voir une fièvre rémittente entée, et dominant sur une continue, et réciproquement. Une pareille combinaison rend la marche de la maladie très-anomale, les rémissions sont imperceptibles et marquées par les symptômes propres à la fièvre continue; les paroxismes sont également moins marqués, et leurs premier et troisième temps sont on ne peut plus obscurs; aussi lorsqu'on parvient à dissiper la fièvre rémittente par les remèdes qui lui sont convenables, la fièvre continue poursuit souvent son cours et sans se déranger, tant la nature est fixe dans les déterminations que certaines causes lui font prendre, ces déterminations fussent-elles très-différentes. *Van Swieten* rapporte l'histoire d'une fièvre quarte que ne troubla en aucune manière l'intervention d'une pleurésie. Nous avons vu une fièvre quarte de treize mois, se compliquer sans interruption avec une fièvre putride continue qui survint au troisième mois d'une grossesse, et n'être pas dérangée par la révolution de l'accouchement qui s'effectua au septième mois de la gestation.

Les fièvres continues rémittentes, dans le sens que nous leur attachons (§ XIX), sont des maladies plus communes qu'on ne le croit, et cela doit être, si les idées que nous avons hazar-

dées sur les causes (§ XV) qui produisent les fièvres intermittentes, rémittentes et continues, peuvent être vérifiées. C'est en vertu de leur dominance respective, qu'une fièvre visiblement continue se change au milieu de son cours, après une bonne application des remèdes appropriés, en fièvre distinctement rémittente, et qu'une fièvre dont le type aura d'abord été rémittent, prend une tournure véritablement continue, sans que son caractère se déprave : ce qui auroit inévitablement lieu, si ce changement étoit l'effet d'une méthode inconsidérée. Remarquons encore que la complication d'une fièvre continue et d'une fièvre rémittente s'observe assez souvent pendant les épidémies de fièvres continues dont les rémittentes constituent la maladie intercurrente, et réciproquement lorsque les fièvres rémittentes forment la maladie épidémique ou dominante.

XXIX. D'après ce que nous avons dit (§ XVI à XXVIII) sur le type des fièvres rémittentes, on voit qu'à raison de ce type, les fièvres rémittentes sont simples ou composées : simples lorsqu'il n'y a dans une période de fièvre quotidienne, tierce ou quarte, qu'une seule exacerbation régulière, illégitime ou subintrante (1) :

(1) Toute fièvre subintrante est essentiellement de la famille des rémittentes, c'est le sentiment de *Senac* (de

composées, lorsqu'il se trouve, dans une période de fièvre quotidienne, tierce ou quarte, une ou plusieurs reprises légitimes, irrégulières ou subcontinues; le fond de la fièvre étant du caractère rémittent ou du caractère continu. Mais tous ces types ne font qu'exprimer la marche de la maladie; il ne fournissent pas de grandes indications pour le traitement; c'est plutôt du génie (1) de la maladie que dérivent les indica-

---

recondita febrium, etc. pag. 154.) *Sauvages*, *Colombier* & autres. Suivant *Sauvages* la quotidienne subintrante est une quotidienne rémittente; & toute quotidienne double, à plus forte raison la triple dont parle *Primerose*, appartient aux fièvres du caractère rémittent. Les fièvres décrites dans les auteurs sous le titre de subcontinue, de subintrante, ne méritent pas, suivant M. *Colombier*, de rester parmi les intermittentes, puisque ces maladies sont de vraies rémittentes putrides ou malignes, comme l'indiquent assez les symptômes qui les accompagnent.

(1) Nous entendons par génie d'une maladie, la disposition, l'aptitude, le penchant qu'elle a vers tel état plutôt que vers tel autre; vers l'état d'inflammation, par exemple, préférablement à celui de putridité. Il ne faut pas confondre ce terme avec celui de nature de la maladie, auquel nous attachons un sens différent. Une maladie d'une nature inflammatoire, est celle dont les simptômes essentiels ont *actu* un caractère d'inflammation qui décèle la nature de cette maladie; au lieu que

tions, et ce génie peut être inflammatoire, putride ou bilieux.

XXX. Dans les fièvres du génie inflammatoire, les forces vitales paroissent augmentées, loin d'être affoiblies. Le pouls est habituellement étendu, développé, quelquefois petit; mais, dans l'un et l'autre cas, il y a de la force. Le pouls concentré devient plein et fort par la saignée. La chaleur de l'habitude du corps, la soif, le mal à la tête, le délire, la difficulté de respirer, en un mot tous les accidens qui peuvent survenir, répondent à-peu-près à la violence de la fièvre, au degré de fréquence, de force et de dureté du pouls. Ces fièvres n'abattent pas subitement les forces animales. Si le pouls y devient mou, foible, ou ce symptôme tenant à quelque cause passagère, il ne dure pas, ou s'il persiste, c'est parce que la vie commence à s'éteindre par l'effet d'une affection grave et irrémédiable de quelque viscère. A ces indices

---

les symptômes essentiels d'une maladie qui a un génie inflammatoire, ne sont pas inflammatoires *actu*; mais s'ils s'élèvent à un degré plus fort, ils prennent pour lors un caractère d'inflammation préférablement à tout autre. *Voy. Mém. de la Soc. Roy. de Méd. t.* 1, *p.* 551 *des Mém. Note* m.

non équivoques et essentiels du génie inflammatoire, se réunissent une infinité de symptômes accessoires, dont l'ensemble, en venant à l'appui du diagnostic, forme le tableau de la période d'une fièvre rémittente inflammatoire. Parmi ces symptômes accessoires, on trouve, avant le paroxisme, une douleur de tête et des orbites, accompagnée d'une pesanteur douloureuse à l'estomac, de lassitudes spontanées et de sensations alternatives et irrégulières de frisson, de chaleur et quelquefois de sueur. Le visage est rouge, les vaisseaux du blanc de l'œil sont gorgés de sang; il y a sur la langue un tapis mince, argentin, sec, et les bords en sont très-rouges. La respiration est laborieuse, le ventre tendu, la région épigastrique ou hypocondriaque sensible, ou légèrement douloureuse par la pression. Le frisson se déclare, il est court, souvent même peu marqué, et le pouls est fort, dur et serré; il se développe ensuite pendant la chaleur, et il devient grand, plein et très-dur jusqu'à la fin de l'exacerbation qui dure de 12 à 18 heures, avec beaucoup d'ardeur, beaucoup de soif, beaucoup de mal de tête. Dans la rémission, le pouls est moins plein, mais il conserve un caractère de force et de dureté, qui indique visiblement l'état des solides et celui des fluides; car, pendant le paro-

xisme, le pouls plein et grand, peut être l'effet de la raréfaction du sang; dans la rémission au contraire il marque le véritable point des choses. Les urines sont troubles et rouges; si elles restent claires, on est sujet à l'hémorragie du nez. Au lieu de l'hémorragie, il se fait dans quelques malades une éruption d'échauboulures ou de petites taches rouges ressemblantes à celles qui sont l'effet des morsures de la punaise. Cette éruption n'est que symptomatique, elle paroî ordinairement durant chaque exacerbation, disparoit pendant la rémission, et revient jusqu'à ce que les secours aient enlevé la cause du tumulte des humeurs.

De telles fièvres sont des maladies de printemps, sur-tout lorsqu'il succède à un hiver froid et sec. Elle attaque de préférence les tempéramens vigoureux et pléthoriques, les jeunes-gens qui ont fini leur crue, principalement les jeunes femmes qui sont grosses. Elles sont communes dans les pays hauts et secs, éloignés de la mer, et elles forment la constitution épidémique de l'année, lorsqu'il existe une intempérie véritablement printanière.

C'est aux fièvres rémittentes du génie inflammatoire que nous rapportons la synoque non putride des anciens, la grande fièvre de la nature ou la fièvre dépuratoire de *Sydenham*, la

fièvre rémittente des camps de *Pringle*, la fièvre rémittente de Rochefort de M. *Retz*; observant que ces maladies participent ensuite plus ou moins du caractère putride ou bilieux, selon qu'elles reçoivent plus ou moins d'influence de la dégénération propre aux maladies d'été et de l'automne; ajoutons que les fièvres humorales prennent deux fois l'année le genie de l'inflammation: savoir, au printemps, lorsque la constitution bilieuse s'établit sur les débris de la constitution inflammatoire de l'hiver, et dans l'automne, lorsque la constitution inflammatoire s'établit sur les débris de la constitution bilieuse.

XXXI. Le génie putride opposé dans tous ses chefs à celui de l'inflammation, se reconnoît à l'odeur fétide des excrémens, des sueurs et du malade, à la chaleur âcre et mordicante qui, dans tous les temps, à l'exception de l'invasion du paroxisme, est plus ou moins sensible; au limon épais et sale dont la langue est chargée, et qui dégénère bientôt en une croûte sèche, dure, brune ou noire; au goût détestable de la bouche; au dégoût affreux pour les alimens, tirés du règne animal; enfin, à tous les épiphénomènes qui dérivent de l'alcalescence des sucs, et de leur tendance à la putréfaction, de leur dégénération plus ou moins rapide: tels sont l'abattement des forces, la disposition à la

diarrhée, aux sueurs, le météorisme du ventre, les légers soubresants des tendons, etc. Ici les saignées ont un effet dangereux; les déjections putrides sont sans consistance, les urines fétides n'ont point de sédiment, et les humeurs dissoutes ou dissolubles rendent les pétéchies ou les hémorragies symptomatiques très-communes. La vraie constitution putride est épidémique, et dépend, entr'autres causes capables d'altérer les humeurs, des chaleurs vives de l'été, sur-tout lorsque l'humidité vient renforcer cette diathèse putride. Les fièvres rémittentes putrides attaquent autrement ceux qui abusent ou font un long excès des viandes très-nourrissantes et faisandées, ceux qui mangent des mets succulens. Elles attaquent encore le peuple qui mange des substances gâtées, boit des liqueurs tournées, habite des séjours mal sains. Les enfans qu'on élève mal, qu'on ne peut rassasier de viande, avec laquelle ils mangent peu ou point de pain, sont encore exposés aux fièvres putrides, mais portées au plus haut dégré de dissolution et de danger.

Plusieurs fièvres rémittentes, soit épidémiques, soit sporadiques, qu'on a décrites sous des noms particuliers, méritent d'être rapportées à la classe des putrides : nous nommerons seulement la fièvre subintrante, rangée, par plusieurs au-

teurs, parmi les intermittentes, quoiqu'elle soit véritablement une fièvre rémittente putride, qui se masque d'abord sous le type de la fièvre quotidienne, et manifeste, au bout de quelques jours, tous les signes de putridité. Nous nommerons encore la tierce prolongée de *Torti*, maladie moins trompeuse et caractérisée rémittente putride maligne, tant par les accidens dont elle est accompagnée que par la durée des paroxismes qui se touchent successivement de plus près.

Sans doute que, dans beaucoup de cas, les fièvres putrides sont telles dès leur origine, mais, dans plusieurs autres circonstances, cette dissolution putride a été précédée, ou par un état muqueux ou pituiteux des humeurs, ou par un état inflammatoire. Temoin l'épidémie de Gottingue dont *Roederer* et *Wagler* nous ont donné une bonne description; et celle de Naples dont *Sarconne* a fait une peinture si complette; témoin la maladie qui prit un caractère d'universalité dans plusieurs endroits de la France pendant l'été de 1781, et sur laquelle *la Société Royale de Médecine*, publia d'utiles réflexions. Dans l'épidémie de Gottingue, la première stade de la maladie avoit un génie inflammatoire; mais après la coction, c'est-à dire, dans la seconde stade,

la fièvre étoit réellement putride (1) dans la maladie décrite par *la Société Royale*, on voyoit évidemment le caractère d'une dissolution putride suivre et prendre la place de la densité inflammatoire, et l'on avoit à combattre les accidens de l'une et de l'autre de ces causes funestes. (2).

XXXII. Enfin, le genre bilieux prend encore une autre tournure et s'annonce par d'autres symptômes. C'est d'abord un certain affaissement, un ennui de soi-même, accompagné de pesanteur gravative de la tête, de mal aux reins, la bouche est amère, pâteuse; l'épigastre est gonflé sans douleur; il y a des nausées, des vomiturition ou des vomissemens d'une humeur très-amère, jaune, verte ou érugineuse. Les joues sont colorées comme avec du minium, et cette rougeur fait place à une couleur d'un verd jaunâtre. Ce signe est très-expressif, s'il faut en croire *Stoll* (3)

(1) *Primum quidem ſtadium aliquid inflammatæ indolis ſæpe ſibi adjungit, quæ ſenſim facta coctione, ſolvitur nimis in putridam. De morbo mucoſo*, p. 99.

(2) Réflexions lues dans la ſéance tenue au Louvre par la Société Roy. de Méd. le 18 ſeptembre 1781, ſur la nature de la conſtitution de cette année, etc. p. 2. & 5.

(3) *Ratio medendi, pars* 1, p. 49. & *alibi paſſim pars* 2. p. 86.

et M. *Frank* (1). Avant le vomissement, le visage des malades est très-allumé et il devient très-pâle après qu'ils ont rejeté beaucoup de bile. La saignée qui d'abord semble soulager, augmente, dans peu, tous les accidens. La langue est moite, sale, épaisse, jaune, bilieuse; le blanc des yeux est terne et les caroncules lacrymales ont une couleur verdâtre. Les vomissemens reprennent à chaque invasion de frisson, et sont même quelquefois assez violens pour imiter le *cholera-morbus* le plus fort. A cette époque le pouls est plus ou moins plein, concentré; quand il se déploie, il peut être grand, mais il n'est pas essentiellement dur; on sent qu'il y a plutôt raréfaction du sang que pléthore. Après l'exacerbation, les urines qui étoient d'abord rouges, claires et transparentes, deviennent troubles, jaunes et chargées d'un sédiment terreux, semblable à la brique pilée. L'ictère paroît quelquefois dans le cours de la maladie, au commencement, c'est-à-dire, avant le sixième jour, il est l'effet de l'augmentation de la fièvre et de l'engorgement du foie qui, pénétré de la cause morbifique, se durcit et devient douloureux;

(1) *De larvis morborum biliosis.* 1784. Voy. aussi le traité de M. *Reil de policholya.* 1784.

après le septième jour, l'ictère annonce la fonte humorale, et une diarrhée salutaire ne manque pas d'avancer la guérison.

Les fièvres bilieuses règnent sur la fin de l'été et pendant l'automne; elles attaquent de préférence le peuple qui vit avec peine, les manouvriers qui sont exposés à la fraîcheur du matin, à la chaleur du jour, à l'humidité du soir et de la nuit. Ces maladies ont quelquefois une invasion trop tumultueuse, pour permettre la rémittence; mais une saignée, si elle est jugée nécessaire, ou la première évacuation ne manque jamais de la déterminer; car les fièvres bilieuses sont essentiellement rémittentes, et ce type leur est si foncièrement attaché, qu'on n'a pas besoin d'autre indice pour distinguer la pleurésie inflammatoire de la bilieuse (1); le *causus* bilieux du *causus* inflammatoire (2).

C'est le propre d'une bile très-acrimonieuse, et, pour ainsi dire, enflammée, d'exciter un éréthisme dont les effets sont fort analogues à ceux que produit le génie inflammatoire (§. XXX.) Si l'on prenoit le change, l'erreur seroit aussi grossière que préjudiciable au malade; on ne s'y mé-

(1) Voy. *Stoll. rat. méd.* pars 1, pag. 47.

(2) Voy. *Grant.* Rech. ſur les fièv. tom. 1, pag. 174, 243.

prendra pas, si l'on considère que les fièvres de ce caractère règnent après et pendant des chaleurs fortes, qu'elles sont causées et entretenues par des intempéries très-sèches et chaudes : les intempéries chaudes et humides causent plutôt des fièvres putrides et bilieuses ; la fièvre ardente ou l'hémitritée des anciens étoient causées par cette bile caustique, qui produit de nos jours, dans tous les climats chauds, un vrai *causus* bilieux, dont la marche est si rapide, dont les effets sont si redoutés. La fièvre jaune de l'Amérique n'est pas d'une autre nature ; et dans les climats tempérés, nous voyons quelquefois des diminutifs de ces maladies si dangereuses, lorsque la sécheresse et les chaleurs composent la constitution qui les engendre. Telle fut, dans la majeure partie de la France, la constitution du printemps et de l'éte en 1781 ; aussi les maladies de cette constitution furent-elles l'image de ces fièvres ardentes qui désolent les habitans des pays plus chauds que la France, et sujets aux infections causées par des lacs et des marais à moitié desséchés par la chaleur d'une saison brûlante : maladies si bien observées par *Torti*, *Baglivi*, *Valcarenghi*, qui s'étendirent sur les bords du Danube, et même dans la Silézie, au commencement de ce siècle, et dans lesquelles l'éréthisme du système membraneux est si fort au premier période, que M. *Quarin* n'a pas craint de

dire que ces fièvres dépendent de l'inflammation de presque tout le système vasculaire. Ce sont ces fièvres dans lesquelles la bile joue le plus grand rôle, qui, à considérer leur invasion, commencent par être inflammatoires, et finissent par être putrides ; elles prennent même quelquefois un caractère pestilentiel, et *Galien* a voulu qu'on les distinguât, par un nom particulier, des fièvres putrides ordinaires.

Disons un mot de la fièvre pituiteuse, qu'on ne confond que trop souvent avec la fièvre bilieuse, dont elle diffère à tant de titres, et qui mérite bien mieux d'être assimilée avec la fièvre muqueuse. Produite par une constitution de l'air froid et humide, par un régime vicieux et par la disette de bons alimens, elle a pour symptômes distinctifs, une marche lente avec un pouls foible et intermittent, des urines claires, une langue blanchâtre, recouverte par une substance qui ne ressemble pas mal à une pièce de lard. Dans cette maladie, le sang est surchargé d'une substance glutineuse qu'il ne faut pas confondre avec la coenne phlogistique des maladies inflammatoires, et la partie rouge est dans un état de dissolution ; les premières voies sont inondées d'une pituite plus ou moins âcre qu'il faut distinguer de la saburre bilieuse. On seroit tenté de la prendre

pour la fièvre lente nerveuse que *Glaff* et *Huxam* ont très-bien décrite, mais qu'il faut rapporter aux fièvres malignes ou nerveuses, et suivant *Selle*, désordonnées (*atactæ*).

XXXIII. Ainsi les saisons ayant un cours légitime, les maladies qui en sont un effet, ont successivement un génie différent ; inflammatoires au printemps et dans les constitutions annuelles, préparées par de longues gêlées, produites par des vents septentrionaux, entretenues par un temps sec (§. XXX.) ; putride en été, et dans les constitutions annuelles, précédées par des chaleurs humides, excitées par des vents du midi, fomentées par un temps humide et chaud (§. XXXII.) ; bilieuse en automne, et dans les constitutions annuelles, dévancées par une fraîcheur plutôt sèche qu'humide, secondées par le souffle alternatif des vents du nord et du midi, développées par un temps sec et chaud (§. XXXII.) ; enfin, pituiteuse dans le passage de la constitution printanière à la constitution estivale, et pendant les températures humides et froides. Cette dégénération inflammatoire, pituiteuse, putride, bilieuse, est si propre, si affectée aux maladies du printemps, de l'été et de l'automne, que lorsqu'une forte intempérie, lorsque des causes énergiques ont déterminé une grande épidémie,

ont donné lieu à une constitution d'une ou de plusieurs années, la fièvre dominante, sans rien perdre de son caractère essentiel, admet les nuances, et reçoit les modifications que lui donne l'influence particulière des saisons. La fièvre muqueuse de Gottingue nous en fournit une preuve; son règne fut à peu près d'environ trois ans, mais l'année 1761 fut l'époque de sa plus grande fureur, et presque à chaque mois on lui trouvoit quelque chose de particulier; aiguë, vermineuse, bilieuse ou putride et maligne avec le type d'hémitritée en janvier, inflammatoire en février; inflammatoire et pétéchiale dans le courant de mars; pleurétique, avec le type d'hémitritée et dégénération en intermittente, pendant le mois de mai; très-maligne et soporeuse en automne, suivant ainsi, d'une manière très-rapide, les influences de l'élément mobile, d'où elle dérivoit, et qui péchant, tantôt par la chaleur, tantôt par la froidure, presque toujours par l'humidité, avoit déterminé la constitution catarrhale, dont la fièvre muqueuse (1) est le dernier produit, comme le plus funeste.

(1) Cette fiévre n'étoit qu'une dégénération, une transmutation des fièvres intermittentes. Parmi nous, de pareilles épidémies sont produites par un long souffle

Ce n'est pas qu'il n'y ait des constitutions annuelles, qui, maintenues dans une certaine uniformité par la dépravation de l'état propre aux différentes saisons, conservent aux épidémies régnantes le caractère qui leur a été imprimé par l'intempérie, et qui ne peut être perverti que par une révolution considérable. L'épidémie bizannuelle de Laschendorf, décrite par *Lautter*, confirme cette assertion. Le génie de cette fièvre rémittente fut inflammatoire pendant tout le cours de l'année 1759 ; mais la température ayant changé, cette même fièvre eut un génie putride avec malignité durant toute l'année 1760.

XXXIV. C'est en faisant la plus scrupuleuse attention au génie que constitue la maladie ; c'est en ne négligeant rien de ce qui peut servir à la connoître, qu'on s'instruit, nous ne disons

---

du nord eſt ; vent qui porte, d'une manière marquée, ſur la partie muqueuſe ou lymphatique du ſang ; auſſi, les maladies qui dérivent de cette pléthore muqueuſe, ſont-elles principalement reconnoiſſables à cette grande quantité de mucus que toutes les voies d'excrétions entraînent, à la coction purulente qu'éprouvent ces fièvres ſi ſuſceptibles de dégénérer en phthiſie pulmonaire, et ſur-tout au ſang qu'on reçoit dans les palettes, et qui eſt preſque tout muqueux ou fort coenneux, mais d'une coenne plutôt molle que dure.

pas simplement pour la guérir, mais pour la guérir de la manière la plus prompte et la plus sûre. Ajoutons ici une réflexion qui complète l'idée générale que nous avons voulu donner du génie des fièvres rémittentes épidémiques; c'est, que lorsqu'une intempérie donne naissance à un fleau, celui-ci ne se développe pas toujours sous le règne, ou immédiatement après cette intemperie ; témoin l'épidémie décrite par *Ramazzini*, et qui se répandit à Modène sur la fin de 1692 en 1693 et 1694. L'année 1692 avoit été légitime dans toutes ses saisons; cependant la maladie étoit vraiment automnale, et dépendoit de l'année 1691, qui fut remarquable par ses intempéries. Ainsi les progrès de la dégénération des humeurs du corps vivant, suivent quelquefois lentement l'impulsion que leurs ont données des causes qui ont agi longtemps, fortement, et d'une manière universelle pour une ville, une contrée, une classe d'individus, plutôt que pour une autre.

Nous dirons encore que les maladies contemporaines contribuent à fixer le diagnostic des affections dominantes; car, ainsi que les fièvres intermittentes et les maladies périodiques sont contemporaines des fièvres rémittentes, de même les maladies inflammatoires règnent sporadiquement durant le cours des fièvres dont le génie

est inflammatoire. On peut en dire autant des maladies putrides et bilieuses.

XXXV. On a vu que le génie des maladies étoit relatif à l'effet des saisons, et que l'ordre des constitutions répondoit aux diverses modifications que donnent aux solides et aux fluides des corps vivans les différens temps de l'année. (§. XXX à XXXIII.) Mais la marche de ces maladies n'auroit-elle rien d'analogue à cet ordre constitutionnel? Seroit-il possible que des fièvres qui prennent successivement un génie opposé, gardassent la même régularité dans leur marche, dans leurs effets, dans leur tendance? Déjà nous avons averti que, respectivement au type (§. XVI et XVII, XVIII et XIX), les fièvres rémittentes varioient à quelques égards, et suivoient l'influence des saisons. Nous dirons actuellement, appuyés sur l'expérience, qu'eu égard à la marche, ces fièvres prises dans la totalité des constitutions épidémiques, commencent par être intermittentes, et finissent par reprendre le caractère intermittent: autre analogie qui lie plus étroitement l'ordre des fièvres intermittentes, et celui des fièvres du caractère rémittent. (§. III et XV.)

En effet, le solstice d'été, qui partage l'année civile à peu près en deux parties égales, semble diviser de même en deux classes l'ordre médical des constitutions. Les maladies régnantes;

en commençant à l'équinoxe du printemps, diffèrent beaucoup de celles qui sévissent et débutent à l'équinoxe d'automne, lorsque l'année est légitime, et qu'une intempérie dominante ne favorise pas le règne d'une épidémie, et son influence sur toutes les maladies intermittentes. C'est par rapport à la diversité de ces maladies, que *Sydenham* envisagea, comme un point de la plus grande importance, la division des fièvres d'accès en printanières et en automnales, et que *Grant*, le judicieux commentateur de ce grand praticien, appelle les unes fièvres du printemps, et donne aux autres le nom de fièvres de la moisson.

En suivant avec sagacité la marche de ces fièvres, nous voyons que celles du printemps, d'abord simples et régulières (si l'hiver précédent a été légitime, autrement elles ont le caractère des fièvres d'automne) ont une très-grande aptitude à se changer en fièvres rémittentes et continues, ou leur cèdent la place; tandis que les fièvres de l'autre constitution, d'abord continues ou rémittentes, se décomposent et finissent par être intermittentes, ou cèdent la place à de véritables fièvres d'accès.

Il est donc permis de rapprocher du même ordre, des maladies qui sembleroient d'abord exiger une exacte séparation: les unes étant des

fièvres dégénérées d'intermittentes, les autres étant des fievres qui doivent revenir au caractère intermittent. Mais il résulte aussi de là, que quoiqu'il faille diviser les fièvres rémittentes de cet ordre en deux espèces, en fièvres rémittentes d'origine intermittente, et en fièvres rémittentes d'origine continue ; dans le fond, ces deux especes de fievres n'en font qu'une dans la nature, parce qu'elles seroient exactement les mêmes, si les saisons et d'autres causes d'un effet analogue n'apportoient quelque différence dans la marche. Il résulte encore que le froid et le chaud (on en dit autant des causes qui agissent d'une manière semblable) sont les deux agens qui règlent la marche de ces fièvres ; la chaleur opérant leur dégénération, comme le froid leur rend la régularité. Quelques détails vont éclaircir cette matière.

XXXVI. Le printemps fait sentir ses douces influences, et les fièvres d'accès, communément quotidiennes ou tierces, se répandent. Les chaleurs augmentent, et la marche régulière des maladies n'inspirent pas l'idée de leur dégénération. Mais le temps devenant plus chaud, et sur-tout s'y joignant de l'humidité, des vents du sud, ces fièvres étant traitées par des remèdes échauffans, arrêtées par de prétendus spécifiques, on découvre les signes d'une dégénération

tion imminente. Elle est d'abord annoncée par la durée totale de l'accès, plus longue qu'elle n'avoit coutume de l'être; par celle du second temps beaucoup plus considérable que celle des autres; par la briéveté du premier et du troisième, et la diminution de leur intensité. Bientôt il s'y joint le trouble progressif des intermissions. Il n'y a pas encore de la fréquence dans le pouls; mais le malade a de la chaleur, de la sécheresse à la peau, de l'ardeur dans la bouche, une soif inusitée, et ses urines sont rougeâtres sans sédiment; enfin, le rithme du pouls s'altère, et la fièvre est rémittente bien caractérisée.

Les premières exacerbations ne perdent pas ordinairement le caractère qui est propre aux fièvrès d'accès, elles débutent par un frisson, mais court et avec tremblement; une chaleur forte et longue lui succède, et les accidens inséparables des forts accès ont coutume de l'accompagner; le relâchement survient sans sueurs, quelquefois seulement avec des moiteurs aux mains, et la rémission commence.

Mais bientôt le type des exacerbations est plus confus. Le frisson disparoît de leurs premiers périodes, pour être remplacé par le refroidissement des extrémités et du bout du nez, par des fusées de froid qui partent de l'épine

du dos pour se répandre subitement dans les membres, et pendant lesquelles on trouve des concentrations alternatives du pouls, quelque fois par une toux aiguë, sèche. Le second période est accompagné de symptômes plus accablans, et à peine une légère souplesse de la peau marque la chûte du paroxisme.

Cependant les remèdes appropriés parviennent à modérer l'orage. Le pouls est mou, ſans être plein et un peu fréquent; les sueurs s'établissent, le ventre s'ouvre, les urines se chargent, et la cause matérielle qui sort par tant d'émonctoires, ne laisse aucune trace de son infection. Les malades n'ont point à traîner, pour convalescence, les fâcheuses alternatives d'une fièvre d'accès. Au contraire, si le mal a une action corruptrice, les engorgemens se forment, le sang se décompose, la peau se couvre d'éruptions, et le malade meurt victime d'une fièvre très-aiguë, dont on n'a pu arrêter les funestes accroissemens.

La crise de ces fièvres se fait d'abord par des sueurs universelles, après quoi les selles et les urines prennent leur cours; car ce n'est point ici comme dans d'autres circonstances où les grandes évacuations par la peau, rendent les selles dures. Au contraire, les déjections alvines sont très-libres et abondantes, toujours

molles ; si la crise est complette ; et c'est-là la marque de cette espèce de crise, et ce qui la distingue de celles qui sont incomplettes ou partielles, parce que la fièvre étant un spasme et une constriction universelle, une crise parfaite est aussi un relâchement universel et une ouverture qui se fait par toutes les secrétions et excrétions ; au lieu qu'une crise partielle n'est autre chose qu'un cours libre qui s'ouvre en particulier à quelques secrétions et excrétions, les autres restant toujours obstruées (*Grant*).

XXXVII. Les fièvres rémittentes de l'automne ont au contraire le plus souvent pour début, le plus haut degré des fièvres rémittentes dégénérées du printemps. C'est presque l'image d'une fièvre ardente qui tombe subitement en quarante-huit heures, ou en trois et quatre jours. La rémittence est alors la marche la plus durable de la fièvre, qui finit pour l'ordinaire par des accès de fièvre intermittente plus ou moins opiniâtre.

Parmi les étrangers, certains sujets qui n'avoient jamais eu auparavant des fièvres d'accès ; des enfans et le pauvre peuple qui vit avec peine ; les manouvriers qui le jour travaillent aux ardeurs du soleil, qui le matin et le soir sont exposés à une humide fraîcheur, sur-tout aux

vapeurs qu'exhale la terre (1), et qui ne peuvent ou ne savent pas se garantir de l'humidité

---

(1) On voit ces vapeurs tranſpirées de la terre, après le ſoleil couché, ſous la forme d'une fumée blanche qui couvre les terres graſſes à la hauteur d'environ deux pieds; on les retrouve le lendemain qui se jouent au milieu des arbres à l'heure du matin ou la réverbération des rayons du ſoleil les fait diſtinguer du reſte de l'atmoſphère. Il paroît que l'attouchement de ces vapeurs dont la nature eſt bitumineuſe ſur la ſurface du corps, enduit les organes de la tranſpiration d'une ſubſtance qui gêne cette excrétion; de plus, par ſon mêlange avec l'air qu'on reſpire, & avec les alimens, ces bitumes ſubtils s'introduiſent dans la poitrine & dans l'estomac, ils cherchent la bile, avec laquelle la Chimie démontre qu'ils ont une grande affinité; ils ſe combinent avec elle, l'exaltent & occaſionnent par-là de grands dérangemens dans l'économie animale. Les maladies qui réſultent de cette influence, ſont les fièvres bilieuſes ou putrides; elles attaquent ceux qui habitent les environs des marais et des terres chargées de bitume, et dans les ſaiſons où la terre a pleine liberté de tranſpirer, comme en automne & au printemps. Pluſieurs circonſtances que l'attention permet de ſaiſir, prouvent qu'on n'a pas trouvé à ces maladies de cauſe plus naturelle que la tranſpiration des terres; en effet, elles n'attaquent preſque jamais que les pauvres gens & les gens de la campagne; elles ſont communes parmi les ſoldats campés, & menacent tous ceux qui vivent de beaucoup d'herbages, dans les ſaiſons que je viens de citer. Les habitans des villes dont le ſol eſt couvert

de la nuit ; ceux qui boivent de mauvaises eaux ou des liqueurs vappides ; ceux qui mangent beaucoup de légumes (1), des fruits passés, et même des poissons mollasses, tombent dans la langueur, perdent l'appetit, deviennent de plus en plus indolens, et après s'être plaints de l'estomac, des reins, de tous les membres, sont saisis d'un froid plus grand et généralement plus long que dans la plûpart des autres fièvres. La chaleur qui suit, devient très-ardente, et donne tous les accidens qui lui sont propres ; elle est néanmoins sujette à des variations irrégulières, elle tombe enfin au bout de 30 ou 36 heures, après avoir souvent redoublé au moment qu'il sembloit qu'on alloit suer ; mais la rémittence est encore obscure et fort incertaine, quelques frissons se font sentir à l'instant où les moiteurs menacent de se déclarer ; d'autres fois le ventre

---

de pierres, n'en ſont jamais incommodés, ſans que le Médecin ne puiſſe trouver dans leur régime quelqu'erreur relative à la tranſpiration, comme celle de s'être expoſé aux vapeurs qu'elle exhale après le coucher du ſoleil, ou d'avoir mangé des herbes couvertes de ces vapeurs.

(1) M. *Retz*, auteur de la note précédente, s'eſt convaincu par l'obſervation que les maladies bilieuſes dérivent très-ſouvent de la conſommation des herbages impregnés des vapeurs tranſpirées de la terre. *Météorol. appl. à la Méd.* pag. 160 à 163.

s'ouvrira, ou les urines deviendront abondantes, variables, tantôt pâles et crues, tantôt crues et fort colorées, restant pâles ou devenant troubles en se refroidissant; pendant ce temps-là, le pouls est irrégulier, quelquefois plein et fort, quelquefois petit et dur, quelquefois assez mou, mais toujours plus fréquent qu'il ne devroit être. Les douleurs qui existent, changent souvent de place, et sont rarement fixes; enfin, l'irrégularité dans la fièvre et dans les symptômes, est très-grande, et c'est cette irrégularité qui caractérise le mieux le fond de la maladie, et sa tendance à devenir intermittente.

La nature s'étant débarrassée d'une partie des sucs nuisibles par les évacuations qu'elle suscite elle-même, ou étant secourue par celles que l'art sollicite, la fièvre prend, au troisième ou quatrième jour, une marche régulière; les paroxismes en tierce ou double tierce, quelquefois en quarte, sont très-bien marqués, et les rémissions sensibles, quand la maladie est simple et bénigne. Après les premières crises, les exacerbations débutent par un frisson apparent, et finissent par des urines qui déposent un sédiment de couleur de brique pilée, ou par des selles fétides et crues, quoique partiellement critiques. Enfin, au bout de quatorze, dix-sept ou vingt-un jours, la

maladie est parfaitement jugée, ou si elle ne l'est pas, la rémission disparoît, et la fièvre est véritablement intermittente, tierce ou quarte, selon la constitution épidémique, ou les circonstances particulières à l'individu affecté.

Si la constitution de l'air qui produit ces sortes de fièvres, est pour ainsi dire renforcée, elles deviennent, et beaucoup plus communes et plus fâcheuses, car on trouve presque toujours une intime relation entre l'activité de la cause et l'extension de l'effet. Les exacerbations qui pour lors sont accompagnées, soit d'assoupissement, soit d'anxiétés, de cardialgie, de *cholera morbus*, ou d'autres symptômes (§. XI, XII, XIII.) effrayans et plein de danger, présentent ces sortes de fièvres sous l'aspect des maladies graves. Tantôt elles n'en ont que l'apparence, par la facilité qu'elles ont à céder à un traitement méthodique, tantôt elles le sont réellement par les complications qui les rendent mortelles. En effet, ces fièvres tournent quelquefois en mal, ou sont originairement d'un mauvais caractère et malignes, soit à cause de la température très-corruptive de la saison, soit par des circonstances attachées au malade même, soit enfin à raison d'un traitement inconsidéré : pour lors, la rémission disparoît par la durée des reprises qui se rapprochent insensiblement au

point de se réunir ; les symptômes fâcheux qui ne se montroient que pendant les paroxismes, diminuent tout au plus, ou conservent la même intensité pendant le temps qui devoit être occupé par la rémission, et la maladie devient inflammatoire, putride ou maligne continue (1), conséquemment d'un événement on ne peut plus douteux. Mais le caractère de ces fièvres n'en est pas pour cela dénaturé, car lorsqu'elles doivent prendre une bonne tournure, la continuité disparoît, les rémissions deviennent encore très-marquées, et à force de s'éloigner, de s'affoiblir

(1) De pareilles tranſmigrations & la promptitude avec laquelle une fièvre rémittente paſſe à la continuité, doivent ſans doute être conſidérées comme la ſource des erreurs & de la diſpute des Auteurs au ſujet du caractère des maladies. Un lecteur attentif ne trouvera guère de différence entre les expoſés de *Lind*, *Roupe*, *Pringle* & *Huxam* concernant la fièvre rémittente maligne, & la deſcription que *Monro*, *Pringle* & *Junker* donnent du *typhus*. L'origine, les progrès, les ſymptômes & la terminaiſon, ſont à peu près les mêmes ; la ſeule choſe qu'on remarque, eſt que, dans le commencement, la rémiſſion eſt plus ou moins conſidérable. La maladie décrite par *Junker* & *Ruland*, laquelle régna dans l'armée en Hongrie, étoit rémittente dans ſon principe, & devint enſuite continue ſans changer de type en aucun temps. Dans les progrès des autres maladies épidémiques, il ſe fait quelquefois un changement pareil, quoique l'eſſence de la maladie reſte la même.

insensiblement, les exacerbations ne sont plus que des accès de fièvre intermittente, qui durent pendant toute la convalescence et quelquefois pendant beaucoup plus de temps encore.

XXXVIII. Les fièvres rémittentes d'automne dégénérées d'intermittentes, ayant un début analogue à celui de quelques autres fièvres continues, nous nous sentons comme entraînés à insister sur les indices qui les caractérisent. Le diagnostic est, comme on le sait, la partie la plus essentielle en pratique; et, comme l'a dit *Hippocrate*, on sera toujours en état de guérir, lorsqu'on aura été à même de bien saisir le caractère de la maladie.

Or, pour ne pas s'en laisser imposer par l'invasion orageuse des fièvres automnales, on s'attachera aux circonstances que nous allons décrire. Ces maladies règnent principalement dans une saison où les chaleurs du jour et les fraîcheurs de la nuit forment une température qui réunit presque deux extrêmes; le temps est calme et l'air chargé d'humidité (1); les eaux des marres,

(1) L'humidité dont nous parlons n'est pas celle qui est procurée par les pluies. L'hygromètre, parfaitement gradué, nous apprend que cette humidité est beaucoup plus forte dans les temps couverts de longue durée, dans les temps couverts qui précèdent les pluies ou qui succèdent aux grandes pluies; le vent du midi, qui souffle

des cloaques, des marais sont très-basses, et le sol (1), en plusieurs endroits, n'est recouvert que d'eaux bourbeuses; en d'autres endroits, la tourbe est à sec, et les vapeurs qui s'en élèvent sont très-abondantes.

Si l'épidémie ne commence de très-bonne heure, la fièvre rémittente ne reste pas long-temps à se former, c'est-à-dire, à prendre la marche qui lui est propre. Les fièvres intermittentes sont en assez bon nombre, et dénotent la constitution épidémique.

---

long-temps, rend encore l'air fort humide; et M. *le Roi* a démontré que la suspension de l'eau dans l'atmosphère, et son point de saturation étoit relative au degré de chaleur. On sait que plus l'air est humide, plus il se charge des miasmes qui exhalent de tous les corps.

(1) Dans une ville voisine, *St. Gilles*, que j'ai habitée pendant quelques années, des raisons économiques permettent aux habitans de répandre dans les rues, pendant les deux premiers mois d'automne, de la paille, des roseaux, &c., pour en faire du fumier. A cette époque les fièvres intermittentes et rémittentes règnent avec fureur ou redoublent. Je fus attaqué d'une fièvre rémittente qui commença le premier septembre du premier automne que je passai dans cette ville. M. de S...... mon confrère, qui m'a succédé dans cette ville, a eu le même sort, & m'a dit que, depuis cette époque, il connoît, à un mal de tête très-fort, le jour qu'on commence à faire du fumier dans les rues.

Mais les fièvres rémittentes débutent presque toujours à l'instar d'une fièvre ardente ; le frisson est fort et long, après quoi la chaleur et la fièvre sont considérables. L'urine qui a été très-claire et rouge, dès la première rémission, dépose un sédiment copieux de couleur rousse, ce qui est un signe, suivant *Harvey* (1), que le paroxisme a été fort long, orageux et d'une terminaison difficile. Cette première exacerbation est suivie de plusieurs autres reprises irrégulières, venant au nombre de deux, quelquefois même au nombre de trois en vingt-quatre heures, pendant lesquelles l'urine varie on ne peut davantage. La couleur dominante de cet excrément est très-haute, il y a un nuage d'un tissu très-lâche, pour la plupart du temps brun ou rougeâtre, et s'étendant depuis la superficie jusqu'au milieu ou au fond du vase. Dès que les rémissions deviennent bien distinctes et régulières, l'urine est fort saturée et laisse échapper un sédiment de couleur de brique pilée mêlée d'une terre blanchâtre ; signe constant de la cause bilieuse de la maladie et de la destruction presque générale de l'érétisme (2). Enfin les exacerbations prennent un ordre typi-

---

(1) *Ars sanandi per expectat.* T. 1, p. 212.

(2) Voy. le mém. de M. *Hallé*, sur l'urine, dans le troisième vol. des mém. de la Soc. Roy. p. 510.

que, que la fièvre soit plus ou moins bénigne. L'intensité des symptômes en fait toute la différence.

XXXIX. En résumant tous nos détails (§ XXXV à XXXVIII), nous voyons 1°. que les fièvres intermittentes du printemps, lorsqu'elles étoient telles dès le commencement, dégénèrent fréquemment en rémittentes, à proportion que le temps devient plus chaud, et que les fièvres continues d'automne, qui passent très-vîte au caractère rémittent, se décomposent en intermittentes à mesure que le temps se rafraîchit et se tempère. Il est même d'observation, que, si dans le printemps, lorsqu'il ne règne encore que des fièvres d'accès, il survient subitement une chaleur humide, les fièvres intermittentes se changent tout-à-coup en rémittentes même en continues; tandis que, dans l'automne, s'il se fait subitement un froid mordant, les fièvres continues ou rémittentes qui régnoient pour lors, passent au caractère intermittent ou prennent celui de la constitution épidémique. 2°. Que les fièvres intermittentes du printemps ne peuvent point être traitées par des remèdes chauds, incendiaires, sans courir les risques de les faire dégénérer en rémittentes et en continues, tandis que les fièvres rémittentes d'automne n'admettroient pas une méthode tempérante et froide trop prolongée,

sans qu'il ne vînt à leurs suites des fièvres d'accès très-opiniâtres. L'expérience a de nouveau parlé sur ce point. Elle a constaté que, sagement dirigée, la fièvre bilieuse d'automne prend bientôt la marche rémittente pour devenir ensuite fièvre intermittente régulière, qui se guérit facilement lorsque le malade n'a point été affoibli outre mesure par des remèdes déplacés ou devenus inutiles; mais qu'au printemps la gradation se fait en sens inverse, lorsque les médicamens ne sont pas appropriés; car alors une fièvre tierce régulière devient quotidienne, ensuite rémittente, delà ardente et enfin putride, sur-tout si l'on a insisté sur une méthode chaude et trop active.

3°. Qu'il faut considérer, dans les fièvres printannières, une disposition inflammatoire du sang, et conséquemment un génie phlogistique (§ XXX); dans les fièvres automnales, une disposition humorale (1) et conséquemment un génie bilieux, (§ XXXII) ou putride (§ XXXI); car l'état de nos

(1) C'est ce que *Haartman* a voulu exprimer, en disant que les fièvres printannières proviennent d'une trop grande abondance de sang, comme celles de l'automne sont dues à l'excès de sérosité. A ces causes se joignent encore au printemps, les changemens de l'air, favorables à la vigueur du corps; et en automne ceux qui ôtent les forces (2 vol. des nouv. mém. de l'Acad. Roy. des sciences de Stockolm, art. 5.

fluides change suivant l'influence des saisons; et la nature de nos maladies, quel que soit leur type, répond ou participe exactement de la qualité de nos fluides. Nous ne chercherons pas loin les preuves de cet énoncé. Dans le printemps, l'air est serein, le temps est vif, le sang est riche et la réaction des vaisseaux est forte; la saison qui a précédé a favorisé la congestion des sucs dans le tissu cellulaire, mais ces sucs ne sont pas âcres, ils ne sont que grossiers; le temps de leur atténuation, de leur expulsion successive est venu. Quelquefois les mouvemens, que la nature emploie à cet ouvrage, sont trop tumultueux, et ils forment une fièvre d'accès ou une fièvre rémittente; mais cette fièvre doit nécessairement tendre à l'inflammation: l'état du corps, avant l'invasion de la maladie, en est la preuve la plus démonstrative. Au contraire, dans l'automne, l'air est humide et mal-sain, le temps est mou, le sang est appauvri, et les fibres affoiblies réagissent plutôt par leur mobilité morbifique, que par leur force intrinsèque; la saison qui a précédé, a dépouillé les humeurs d'une aquosité nécessaire; les fluides sont plus épais et leur consistance est tenace jusqu'à un certain point; ils sont âcres et ont une pente à la dégénération bilieuse (1); la fièvre qui survient dans cet état,

(1) Voy. *Grant*, Rech. ſur les fièvres, qui a dit, à cet égard, des choses fort judicieuses.

ne peut être qu'informe. Aussi la première exacerbation est longue et forte, parce que le spasme universel appelé *rigueur* a été violent et prolongé. Mais on ne le sent que trop, cette intensité de la fièvre étoit utile; c'est à elle que sont dues les évacuations critiques partielles qui amènent la rémittence, parce qu'il est de fait que les humeurs sont d'autant plus atténuées, que l'action des artères a été vive pendant le feu fébrile. Cependant les mêmes causes qui ont produit la première exacerbation continuent, et l'effet en est semblable au précédent : la maladie est seulement moins forte et plus régulière par rapport aux crises incomplettes qui ont eu lieu. La fièvre revient et est suivie d'une autre coction et d'une autre crise, de sorte que le second paroxisme semble être plutôt une seconde fièvre qui ne provient point de la première, mais de causes semblables, et il lui ressemble en apparence. Enfin ces coctions et ces crises partielles mais réitérées font cesser la rémission, et la fièvre reste intermittente jusqu'à la coction et la crise générale et parfaite.

XL. Telles sont les nuances qui distinguent et qu'on trouve dans les fièvres du printemps (§ XXXVI) et dans celles d'automne (§ XXXVII) prises abstractivement des complications fortuites qui dépendent d'une intempérie de la saison, des

circonstances individuelles et de quelques autres causes accidentelles et passagères, ou de l'influence de l'épidémie régnante, dont la fièvre rémittente forme la maladie intercurrente. Mais comme ce sont moins les saisons que les intempéries qui dominent dans ces saisons, qu'il faut considérer pour voir ce que sont les maladies, on ne doit pas oublier que, l'hiver ayant été humide et chaud, privé de gelées, de vents du nord, la constitution du printemps est vraiment automnale; tandis que l'été n'ayant pas été légitime aussi, c'est-à-dire, qu'ayant été sec et frais, rafraichi par des vents septentrionaux, la constitution de l'automne est véritablement printannière. Observons que, dans ces constitutions déplacées, la marche des maladies doit souvent tenir de celle qui est propre aux fièvres du printemps et à celles d'automne; on en sent la raison, et nous le prouverons par un exemple.

XLI. Les habitans d'une ville voisine (*Lunel*) et de la plupart des lieux circonvoisins, essuyèrent en 1780 (1) une épidémie très-générale (§ XIII),

(1) Cette épidémie ne régna qu'en 1781 : nous en changeâmes la date pour éviter cette manière indirecte de nous faire connoître, ayant décrit cette épidémie que nous avons observée dans un mémoire adressé à la Société Royale de Médecine, qui l'a couronné par un prix d'encouragement. (*Note ajoutée.*)

elle

elle débuta à-peu-près vers l'équinoxe du printemps, sous une intempérie automnale, et son caractère conserva quelque chose de l'influence du printemps et de l'automne.

La fièvre étoit rémittente et commençoit par quelques accès de fièvre tierce, qui se changeoient en double tierce, et qui, plus ou moins promptement, perdoient le calme de l'intermission. Après les remèdes appropriés, la fièvre reprenoit sa première marche intermittente, et conservoit ainsi le caractère des fièvres printannières et des automnales.

Les urines ne déposoient pas de sédiment briqueté ; cependant la fièvre étoit de l'espèce des intermittentes, dégénérée en rémittente, rarement en vraie continue. Les frissons qui commençoient chaque exacerbation de la fièvre rémittente, les sueurs ou les moiteurs qui la terminoient, le début et la décomposition de la maladie en fièvre intermittente, les effets du quinquina (§ XLIX), en étoient la preuve la moins équivoque.

Si l'on n'avoit considéré que l'intensité ou l'urgence de certains épiphénomènes, tels que le *cholera-morbus*, qui étoit un symptôme très-commun, des vomissemens opiniâtres et laborieux, des déjections séreuses et très-âcres, des coliques cruelles, une expectoration pénible,

bilieuse ou sanguinolente, l'oppression, une toux douloureuse : lorsque la fièvre portoit sur la poitrine, le délire, l'assoupissement, de petites hémorragies de nez : quand la tête étoit prise, les soubresauts des tendons, le pouls serré, des ressautemens convulsifs, lorsque l'âcre bilieuse affectoit de préférence le système nerveux et vasculaire ; si, disons-nous, on n'avoit considéré que la violence de ces épiphénomènes, on n'auroit pas manqué de s'attendre aux événemens les plus fâcheux, on auroit été tenté de ranger l'épidémie dans la classe des malignes. Ces symptômes n'étoient cependant qu'effrayans, ils paroissoient dans le paroxisme, et ne laissoient aucune trace pendant la rémission, pourvu que les indications ne fussent pas méconnues.

On justifia ce pronostic sur un très-grand nombre de malades. Quelques-uns seulement payèrent tribut à la nature, et la fièvre chez eux ne fut maligne qu'en raison des circonstances. En général cependant la convalescence étoit délicate, les rechûtes étoient aisées, et si l'on ne se conduisoit pas prudemment, on n'étoit délivré, qu'au retour de la belle saison, de la fièvre d'accès consécutive.

Une observation, que des faits réitérés rendirent concluante, c'est que, chez le plus grand nombre de malades, ceux qui furent attaqués

de la fièvre rémittente en automne, éprouvèrent au printemps d'après une fièvre rémittente très-simple ou une fièvre d'accès bénigne, tout comme ceux qui furent pris au printemps de la fièvre rémittente, essuyèrent, l'automne suivante, une fièvre intermittente ou rémittente, qui cèdoit facilement à une bonne méthode curative.

XLII. Nous avons eu quelquefois occasion de le remarquer; les fièvres rémittentes s'éloignent d'autant plus du caractère que leur imprime la saison ou l'épidémie; la marche de ces fièvres, leur type, leur génie se dénaturent d'autant plus, qu'il se réunit, dans les sujets affectés, des circonstances tout-à-fait étrangères à la maladie, et qui, lui étant antérieures, forment des complications (§ XIV) plus ou moins dangereuses.

Par complication, il faut entendre avec nous, soit certains vices de constitution, tels qu'un excès d'irritabilité ou d'atonie, soit l'affoiblissement relatif de quelque organe, comme du cerveau, du poumon, du mésentère, soit un principe morbifique inhérent aux solides, tels que trop de rigidité, trop de délicatesse, ou tenant aux fluides, tels qu'un virus dartreux, goutteux, psorique, vénérien, scorbutique (1),

(1) En plaçant le scorbut parmi les maladies qui sont dues d'une manière particulière à la dépravation du fluide vital, nous ne prétendons pas prononcer entre cette opi-

soit certaines lésions constitutives d'une affection chronique, lorsque, par exemple, il y a des obstructions, des ulcérations dans quelques viscères, soit enfin une maladie aiguë, coincidente, mais majeure, telle qu'une fièvre stercorale vermineuse, etc.

Et comment ces complications n'influeroient-elles pas pernicieusement sur le caractère des fièvres rémittentes, puisque, dans ce cas, une maladie plus ou moins grave, est hantée sur une autre maladie qui présente plus ou moins de danger? L'observation n'en a que trop souvent convaincu. Les fièvres ainsi compliquées offrent non seulement des épiphénomènes plus effrayans et plus fâcheux, mais encore elles sont susceptibles d'une dégénération plus rapide, elles exigent plus de sagacité dans l'observateur, elles annoncent plus d'incertitude dans l'événement, et font craindre plus d'inconvéniens pour les suites.

XLIII. Eh certes! si l'irritabilité est la faculté inhérente à la fibre animale, de se contracter

---

nion et celle qui admet, pour cause du scorbut, le désordre primordial des solides (Voy. M. *Milman* *), nous voulons seulement nous conformer au sentiment reçu.

* *An inquiery in to the source from Whence the simptoms of the scurvy and of putrid fevers arise, &c.* 1782.

après avoir été stimulée par un irritant quelconque, l'excès de cette irritabilité, sans constituer proprement ce qu'on appelle une maladie, doit cependant en approcher de si près, qu'il suffit, avec cette condition, d'une cause très-légère, pour qu'il s'établisse des lésions morbifiques. L'excès d'irritabilité est peut-être le premier degré du spasme. Et à combien de maux ce spasme augmenté ne donne-t-il pas naissance? L'inflammation locale en est un des plus réels et des plus communs, et la violence des symptômes étant proportionnée à l'excessive irritabilité des vaisseaux, il en résulte promptement la gangrène, et la destruction des organes qui étoient le siège du mal. Mais quels sont les cas où l'on trouve ordinairement cet excès d'irritabilité? On sait par expérience que ce vice est presqu'inséparable des personnes qui ont les fibres très-minces et très-délicates, conséquemment très-mobiles; et tel est un grand nombre de femmes, d'enfans. On le trouve dans les personnes dont le corps, quoique robuste, est sec, maigre, chaud, avec des muscles fermes et rigides, qui ont de l'activité et de la promptitude dans les actions. Il existe encore dans tous ceux qui souffrent d'une irritation locale et permanente; tels sont les enfans pendant la dentition, dans le temps de leur crue, pendant le dé-

veloppement de la puberté ; telles sont les femmes grosses ; tels sont encore la plupart des mélancoliques et des hypocondriaques. Ajoutons que l'excès d'irritabilité est propre aux habitans des pays chauds, et par analogie que cet excès se développe dans la plupart des individus qui vivent sous un ciel tempéré, mais qui souffrent accidentellement de l'inclémence d'une saison sèche et brûlante.

XLIV. Une grande atonie forme l'état opposé, et présente une perspective plus affligeante encore. Ici le sang est peu animalisé, et l'inertie des fibres suppose une très-grande activité dans le principe morbifique, comme elle annonce beaucoup de lenteur dans la coction et presque la certitude d'une maladie cachectique consécutive. S'il se forme des engorgemens très à craindre dans ces circonstances, en raison de l'inégalité d'atonie, la gangrène est un accident à redouter, parce qu'ayant précédé une action violente des fibres motrices, pendant le feu fébrile, l'atonie qui suit cette action devient plus complette et conséquemment peut être la cause prochaine de la gangrène ; car les vaisseaux n'agissant plus sur les fluides qu'ils contiennent, ces fluides cessent de circuler et se corrompent très-promptement. Cet excès d'atonie est remarquable chez les gens incapables de travaux soutenus, dont

le teint est pâle, les urines décolorées, les déjections glaireuses, chez ceux qui sont sujets aux bouffissures; il est spécialement affecté aux fièvres qui se déclarent, après une constitution long-temps humide, nébuleuse de l'atmosphère, laquelle a singulièrement relâché le tissu des fibres. Il existe ordinairement après des maladies séreuses, après de grandes évacuations. On le trouve enfin chez les habitans des contrées froides et humides, chez les hommes que la profession expose à être continuellement sur l'eau, comme les pêcheurs, et en général chez les gens mal-aisés, chez les hommes d'une classe fort pauvre et fort laborieuse.

XLV. Il est un état mixte, composé, pour ainsi dire, de trop d'irritabilité et de trop d'atonie, lequel réunit, jusqu'à un certain point, les inconvéniens attachés à ces deux extrêmes. M. *Fouquet* appelle cet état, *laxité vibratile*, parce qu'il faut caractériser un tempérament spasmodique et débile qu'on observe chez quelques petites filles de neuf ou dix ans, maigres, vives et d'une taille svelte, en général sur les enfans précoces ou d'un esprit prématuré (1).

XLVI. Quand la force d'un organe est au-dessous de celle qui lui est nécessaire pour main-

(1) Traité de la petite vérole. T. 1, p. 181.

tenir l'équilibre du systême général des forces organiques, il est indubitable que l'organe affoibli ne forme un centre, où convergent, pour ainsi dire, tous les mouvemens qui s'opèrent dans l'économie animale. Dès-lors s'établissent les complications locales qui peuvent d'autant plus aisément dominer dès le commencement même de la fièvre, que la partie débile a souffert des atteintes plus considérables de la part des causes qui ont déterminé la maladie. Que cette plus grande foiblesse relative d'un organe, soit l'effet d'un vice héréditaire, inné ou acquis, qu'elle soit l'effet de l'influence épidémique, il est certain qu'elle prête spécialement aux lésions primitives que procurent le miasme épidémique ou toute autre cause nuisible; et pour lors les symptômes sont, dès leur naissance, d'une gravité très-disproportionnée à l'état d'activité générale des forces, qui a immédiatement précédé. N'y a-t-il pas lieu de croire que les affections comateuses, que les symptômes pleuropéripneumoniques, etc., qui compliquent les fièvres rémittentes dès leur début, n'arrivent qu'en vertu de l'extrême disposition que le cerveau, la poitrine, etc., relativement plus foibles, offrent au dépôt de la cause matérielle de la fièvre? Et n'est-il pas naturel de présumer que, puisque le mésentère est si souvent le siège des affections

ordinairement graves et dangereuses, chez tous ceux qui abusent habituellement de la bonne chère, cet organe doit être, chez ces sujets, la partie la plus foible, et par conséquent une partie très-disposée aux lésions fortes et dominantes ? Aussi voyons-nous que des auteurs (*Hoffmann*, *Spigel*, *Baglivi*,) très-recommandables, ont cru que la fièvre hémitritée, une des plus malignes des fièvres rémittentes, étoit uniquement occasionnée par l'inflammation du mésentère.

XLVII. Dans les maladies, les efforts de la nature sont toujours proportionnés à l'activité du principe morbifique, toutes les fois que les forces du corps sont en raison de l'intégrité qui constitue l'état sain et naturel. Mais n'arrive-t-il pas souvent qu'une cause légère excite des mouvemens violens ? N'a-t-on pas souvent lieu de remarquer que les efforts de la nature, loin d'être relatifs à la cause excitante, ne font que répondre à la manière de sentir d'un être infirme ; et que les forces, trop énergiquement excitées, agissent en raison composée, soit du principe morbifique, soit de l'extrême sensibilité du malade (1) ? De pareils effets ont inévitablement lieu lorsque les fibres pèchent par trop de rigi-

(1) Voy. *Lorry de Morborum mutationibus*, *p.* 13.

dité, ou par trop de délicatesse. Des fibres trop délicates, telles que les ont ces sujets, qu'affoiblissent la vie sédentaire et la mollesse, oscillent tumultueusement, et secondent, avec une incroyable activité, les lésions que le principe morbifique opère. Des fibres trop roides, telles que les ont ces hommes que dessèche un feu violent auquel certaines professions exposent ou que la fatigue endurcit, opposent à l'action du mal une résistance d'autant plus dangereuse, que venant à s'affecter, elles allument une fièvre plus vive, et entretiennent pendant plus long-temps sa formidable incandescence. De ces deux chefs primitifs dérivent d'autres accidens secondaires. 1°. Dans une constitution qui pèche radicalement par la délicatesse des fibres, l'ardeur fébrile crée pour l'ordinaire, d'une part, une plus grande masse d'humeurs excrémentitielles, ce qui fait que la coction peut rarement être parfaite; de l'autre, elle porte le spasme à un trop haut degré, pour qu'il ne s'établisse pas des centres inflammatoires, elle force trop rudement les vaisseaux, pour ne pas faire rompre ceux qui en souffrent davantage. Aussi voit-on survenir alors les délires frénétiques, les oppressions douloureuses, le météorisme inflammatoire, les douleurs vives du foie, les hémorragies du nez, les pertes utérines, etc.;

épiphénomènes effrayans autant que périlleux, et qui, sans le vice préexistant des solides et des fluides, n'acquerroient jamais aussi promptement le degré de violence qui les caractérise, et ne persisteroient pas d'une manière aussi durable.
2°. Dans une constitution qui pèche foncièrement par trop de rigidité dans les fibres, cette même ardeur fébrile toujours portée au comble, non seulement suspend, dans peu, toutes les excrétions et rend extrêmement pénible l'exercice de toutes les fonctions, mais encore elle entraîne à sa suite tous les maux occasionnés par un excès d'atonie (§ XLIV); car cet excès d'atonie vient ordinairement après un excès de tension et d'érétisme, comme la dissolution putride vient au plus haut degré après la densité inflammatoire (§ XXXI); et voilà ce qui rend les maladies putrides, plus meurtrières pour les paysans que pour les hommes d'une condition aisée; voilà ce qui rend si difficile, dans les constitutions de la fibre roide, les convalescences des maladies caractérisées par les symptômes d'une violente ardeur : tels sont les yeux brillans, une forte dyspnée, la constipation, la paucité des urines âcres et enflammées, la chaleur de l'haleine, la vivacité de la soif, l'ictère, etc. Faisons observer ici, au sujet de la jaunisse, que cet accident peut dépendre ou de l'épaississement résineux

de la bile, et pour lors les malades sont constipés, souffrent d'ardeurs intolérables, et tombent presqu'inévitablement dans la cachexie; ou de l'incandescence ou de l'extrême âcreté de cette liqueur, qui, par ses impressions cruelles, multiplie les points d'inflammation, et, par ces irruptions violentes et soudaines, occasionne des *cholera-morbus* et des dyssenteries.

XLVIII. Ainsi se forment les complications par un vice préexistant des solides. A-t-on moins à craindre de celui des humeurs? Non, sans doute, et l'on a tout à redouter des maladies virulentes dont le principe est d'une grande mobilité, et capable de se fixer sur les parties internes. En effet, lorsque la fièvre surprend les personnes attaquées de ces maux, elles en ressentent des atteintes plus vives dans le paroxisme qui les renouvelle même souvent, quoiqu'avant la fièvre il n'y en eût aucun symptôme, et alors il est à appréhender que l'ancienne matière morbifique mise en mouvement et aigrie par la fièvre, ne se porte sur des viscères essentiels; il en résulte encore que les solides et les fluides étant altérés par deux causes à-la-fois, il s'établit des lésions graves et difficiles à détruire. Par exemple, l'humeur goutteuse étant mise en mouvement par la cause matérielle de la fièvre, les malades éprouvent, dans le paroxisme, de vraies

douleurs de goutte dans les jointures, ou ils ont du moins des signes manifestes de goutte; il en reste un ressentiment après qu'il est fini, ce qui, suivant M. *Colombier* (1), distingue ce cas de celui où les mêmes douleurs sont simulées.

XLIX. Dans le scorbut (2) compliqué avec la fièvre rémittente, il y a moins de danger que la matière morbifique, c'est-à-dire l'humeur scorbutique, ne se fixe sur les viscères, par l'effet du levain fébrile, quoique cela arrive quelquefois; mais on a beaucoup d'autres fâcheux accidens à envisager, dont la plupart sont même inévitables. De ce nombre sont l'érosion et l'hémorragie, la syncope, qui doivent naître dans cet état par le mouvement accéléré des liqueurs à chaque paroxisme. Or, on sait combien ces accidens sont funestes dans le scorbut. On ne doit pas moins s'attendre à une dégénération

---

(1) Med. milit. T. 1, p. 438.

(2) *Lind* a dit, dans ſon traité du ſcorbut, que cette maladie, de ſa nature, eſt oppoſée à la fièvre, au point qu'un ſcorbutique demeurera long-temps expoſé à la contagion fiévreuſe ſans en être infecté; et cet auteur l'a répété dans ſon mémoire ſur les fièvres. Il faut croire que tous les obſervateurs n'ont pas vu comme lui. *Lorry* avance, *de morb. mutat.* p. 140, que le ſcorbut eſt, de toutes les maladies virulentes, celle qui ſe complique le plus facilement avec les maladies aiguës.

plus prompte des humeurs par la continuité de la fièvre, et conséquemment à une dissolution plus manifeste, qui est le terme de cette maladie dont on n'arrête pas les progrès. Il est d'expérience que l'hémiplégie ou une diarrhée colliquative arrivent encore assez communément dans les fièvres compliquées d'une virulence scorbutique.

L. Nous faisons entre la véritable diathèse scorbutique et cette discrasie humorale dont il semble que *Rivière* ait parlé le premier, et que l'on connoît sous le nom de cachexie scorbutique, la différence que ces deux états méritent. Cette cachexie, très-familière parmi les gens qui jouissent abondamment de toutes les commodités de la vie, n'est autre chose qu'un certain degré d'acrimonie avec plus ou moins d'aptitude à la dissolution. Dans cet état des humeurs, les effets de la fièvre sont souvent très-fâcheux par la fonte des liquides que chaque redoublement occasionne. La pléthore graisseuse expose aux mêmes accidens. La graisse est, dans le fond, une huile légère qui tient infiniment de la nature alimentaire et sur-tout de la matière que nous tirons des végétaux. Elle dégénère facilement, et sa dégénération est très-âcre. Aussi voit-on que chaque reprise, dont le second temps a pour l'ordinaire beaucoup d'intensité, produit

des urines huileuses, des selles colliquatives; les petechies surviennent, et le malade maigrit rapidement : indice non équivoque de l'existence d'un levain putride et du danger pressant où jette l'ardeur de la fièvre.

LI. M. *Colombier* remarque que la repercussion ou la rentrée des dartres cause ordinairement des rémittentes putrides, ou d'autres maladies plus graves (1). On conçoit donc que l'humeur herpétique peut former une fâcheuse complication. Nous en dirons autant de l'humeur psorique et du virus vénérien; observant avec M. *Lorry* (2), au sujet de ce dernier, que les malades qui en sont infectés présentent plus de disposition aux maladies épidémiques qu'à toutes celles qui peuvent survenir accidentellement, et que la fièvre rémittente compliquée d'un vice vérolique est, on ne peut plus anomale et plus difficile à juger : l'influence d'un pareil virus étant aussi destructive dans les maladies aiguës que dans les chroniques.

---

(1) Nous ne pensons pas que le virus herpétique puisse procurer, par lui-même, une fièvre d'accès ou une fièvre rémittente, mais qu'il peut la déterminer, soit en affoiblissant les actions naturelles, soit en donnant l'éveil à la cause spécifique de ces fièvres.

(2) Loc. cit. p. 137.

LII. L'obstruction des viscères forme une nouvelle complication de la fièvre, et l'on peut avancer, contre l'opinion assez commune, que la fièvre n'est pas aussi salutaire lorsqu'elle est hantée sur les obstructions, que quelques faits heureux ont porté trop généralement à le faire croire. Nous savons que lorsque la suppression mal-adroite d'une fièvre intermittente ou rémittente, aura occasionné des engorgemens, des obstructions, ces funestes produits ne sont quelquefois jamais mieux enlevés que par une rechûte de la fièvre. Mais combien de fois cette rechûte a-t-elle accéléré la dépravation de la constitution ? Combien de fois le retour de la fièvre ne s'est-il borné qu'à procurer l'inflammation ou la dissolution putride du viscère affecté ? Les exemples n'en sont pas rares ; mais les obstructions ne proviennent pas toujours de la fixation du levain fébrile sur les viscères, elles sont, dans bien des cas, primitives et déjà anciennes. L'obstruction des glandes mésentériques est familière chez les enfans, et le foie n'est que trop sujet à s'engorger à la suite d'une infinité d'accidens qui attaquent l'espèce humaine. Remarquons, en passant, que certains indices d'obstructions au foie, tels que le teint jaune, sale, la langue chargée, dépendent moins quelquefois d'un viscère obstrué, que d'une atonie

de

de l'estomac, très-propre à donner le change. Quant aux obstructions dégénérées en squirre, il peut en arriver que l'action de la fièvre leur fasse prendre un caractere carcinomateux. Nous avons vu en 1783, une Demoiselle de 21 ans, très-vaporeuse, à qui les paroxismes d'une fièvre rémittente d'automne, donnoient des douleurs si aiguës dans une glande au sein, qu'il s'en suivoit les accidens hystériques les plus cruels et les plus formidables. On sait que dans toutes les fièvres compliquées d'obstructions, le pouls ne se développe jamais d'une manière aussi complète que dans les fièvres où le cours des liqueurs n'est arrêté par aucun obstacle.

LIII. Comme les ulcérations des viscères, dont celles du poumon arrivent plus fréquemment, sont toujours accompagnées d'une fièvre hectique, laquelle a des exacerbations décidées par une cause connue, telles que l'exercice de la digestion, le mélange du chyle avec le sang, et l'influence de l'air nocturne (1), il n'est pas

ulcera

(1) Suivant M. *Morgan* (*animal œconomy. prop.* 15) le pouls de tous les hommes, quelques sains qu'ils soient d'ailleurs, est plus fréquent après qu'ils ont mangé ; de sorte que si l'artère bat 66 fois dans une minute le matin quand on est à jeun, elle battra 84 fois après qu'on aura dîné : ce qui est dans le rapport de 100 à 129 ou à peu près comme 10 à 13. Cette fréquence continue

trop aisé de connoître l'intervention d'une fièvre rémittente qui vient former une redoutable complication. Les variétés qu'on observe dans la marche des phthisies pulmonaires ou autres, la différente intensité des fièvres rémittentes, l'anomalie d'une fièvre qui tombe sur un sujet énervé, la réciproque influence de deux maladies qui ont chacune un caractère fixe; toutes ces causes tendent à obscurcir cette complication, sans compter que toutes les fois qu'il existe une constitution dominante, les maladies qui règnent en même temps, prennent souvent la marche de la fièvre de la constitution, sans qu'il y ait quelquefois d'autre analogie, soit dans la cause, soit dans la méthode curative. Parmi les signes les plus propres à manifester cette complication, on distingue l'ingravescence de la fièvre hectique sans cause assignable, pendant

---

jusqu'à minuit, mais elle décroît insensiblement; de sorte que le nombre des pulsations, une heure après le dîné, est au nombre de fois que l'artère bat à onze heures du soir, comme 84 à 78 à peu près. Comme suivant les principes de *Morgan*, lorsque la fréquence du pouls est la plus grande, celle du soir est à celle du matin dans le rapport de 8 à 7, il s'en suit que la force que le pouls a le soir, est à celle qu'il a le matin comme 111 à 110. La vîtesse du sang, de même que le diamètre des artères, sont aussi plus grands le soir que le matin.

une épidémie de fièvre rémittente. Le diagnostic est beaucoup plus évident, suivant l'observation de *Trnka* (1), lorsqu'un sujet affligé de fièvre hectique éprouvera des exacerbations très apparentes par les trois temps qui les caractérisent, lorsque ces exacerbations auront une durée convenable et à peu près égale, qu'elles seront terminées par une sueur abondante, douce, universelle et suivie de quelque soulagement.

Les ulcères externes sont sans contredit d'une bien moindre conséquence, que ceux dont le siège est à l'intérieur; mais comme ces ulcères, lorsqu'ils sont invétérés, annoncent le mauvais état des fluides, et que rarement l'ardeur de la fièvre manque de supprimer le pus qu'ils (les ulcères) distillent, un Praticien judicieux doit quelquefois imputer à cette complication quelques accidens qui traversent le cours d'une fièvre rémittente.

LIV. Mais de toutes les complications qui peuvent dénaturer cette fièvre, il n'en est pas de plus ordinaire que la fièvre stercorale. Alors les premiers jours sont très-orageux, et l'on ne peut prononcer sur le véritable caractère de la maladie, parce que la violence et le nombre des

---

(1) *Historia febris hecticæ*, §. 34, p. 147.

accidens le masquent. Point de rémissions lucides, point de reprises bien marquées, les symptômes de la fièvre stercorale sont constants, et s'il y a constipation, ils sont portés au plus haut degré d'intensité. Ces symptômes, comme on le sait, consistent en nausées, vomissemens, déjections de ventre, borborygmes, langue chargée, dégoût, anéantissement, douleurs vagues, maux de tête, cardialgies, syncopes, difficulté de respirer, léthargie, pouls dur ou petit, ou serré, météorisme dans les entrailles, tension du bas ventre, insomnies, et tant que leur cause subsiste, on ne peut point espérer que la fièvre rémittente soit bien reconnoissable; mais après des évacuations copieuses par le haut et par le bas, la fièvre stercorale étant détruite, presque dissipée, ou du moins subordonnée, la rémittente développe tout son caractère, et suit la marche que lui imprime l'influence de la saison ou de l'épidémie. Telles sont presque toutes les fièvres rémittentes des enfans, ces êtres doués d'une trés-grande irritabilité et de beaucoup de disposition aux indigestions. Aussi M. *Butter* (1) croyant très erronée l'opinion commune, qu attribue aux vers la cause de leur fièvre rémittente, s'est-il efforcé de prouver qu'elle ne doit

---

(1) *A treatise on the infantile remittent fever*, &c.

être imputée qu'à la saburre des premières voies.

La fièvre vermineuse est une variété de la fièvre stercorale ou de la fièvre putride. Il faut en effet aux vers, pour pouvoir pulluler et croître, un certain amas d'humeurs croupissantes et corrompues. En rampant sur la tunique villeuse des intestins et du ventricule, ces insectes excitent un spasme qui produit une infinité d'épiphénomènes, entr'autres, des nausées, des défaillances, des anxiétés, s'ils sont dans l'estomac, un pouls dérangé, foible, des douleurs pleurétiques, un resserrement du gozier, la suffocation, etc. Or, ces accidens n'étant pas subordonnés à la fièvre rémittente, on les observe, soit par périodes fixes, soit par intervalles fort irréguliers, tantôt durant le paroxisme, tantôt pendant la rémission de la fièvre qu'ils compliquent. Ce qui ne sert pas peu à jeter la plus étonnante confusion dans le diagnostic de l'une et l'autre maladie.

LV. Il ne manqueroit sans doute pas d'autres complications à ramener ici, si l'on devoit, disons mieux, si l'on pouvoit compléter cette intéressante matière. Qu'il nous suffise de le faire observer, au risque de nous répéter encore, les fièvres rémittentes peuvent se compliquer, lorsqu'elles sont sporadiques ou intercurrentes avec

la maladie de la constitution; et pour lors, outre l'influence de l'épidémie, la fièvre se trouve réellement compliquée. C'est en vertu de ces influences, de ces complications respectives, qu'on a vu les fièvres rémittentes, tantôt accompagnées ou prendre le caractère des fièvres catarrhales, tantôt sévir pendant une épidémie de peste, et se convertir en pestilentielles, tantôt, enfin, être tellement maîtrisées par la conjugaison d'une maladie plus grave, que leur marche presqu'absolument dénaturée n'admettoit désormais que l'ordre propre à l'affection compliquante : ainsi, pour citer un exemple de ce dernier genre, la fameuse fièvre de hongrie étoit, suivant *Pringle*, un composé de la fièvre rémittente d'automne et de celle d'hôpital tirant sa source du camp, mais acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. M. *Robertson* est sans doute parti de là pour dire ensuite, mais d'une manière trop générale, que la fièvre des prisons, celle des hôpitaux ou des vaisseaux, paroissent essentiellement les mêmes, et doivent probablement être rangées parmi les rémittentes malignes (1).

LVI. Nous nous sommes donc suffisamment

---

(1) *Observations on the jail, hospital, or ship fever, &c.*, 1783.

expliqués sur tout ce qui concerne les fièvres rémittentes. Leur caractère (§. II. à IV.) a été tracé, et l'on a vu quels en sont les indices (§. IV. à VI.) pathognomoniques; quels sont les indices (§. VII, X, XXXIII.) propres à les *spécifier*. Nous nous sommes expliqués sur leurs causes (§. XV.), sur leurs types (§. XVI. à XXIX.), sur leurs génies (§. XXX. à XXXIV.), sur leurs marches (§. XXXV. à XLI.), sur leurs complications (§. XLII. à LV.), et le pronostic qu'on doit en tirer, dérive naturellement des circonstances exposées (§. II. à LV.). Si la nature de ces fièvres se trouve approfondie par nos détails, ne sera-t-il pas plus aisé de prononcer sur la méthode curative? On nous demande (§. I.) *de déterminer quels sont les avantages et les dangers du quinquina dans leur traitement*. On prévoit, par le rapport intime (§. III, XV, XXXV.) que les fièvres intermittentes ont avec les rémittentes, que le quinquina employé dans la cure des premières, peut l'être dans celle des secondes et avec une égalité de succès. On sait que des Auteurs recommandables l'ont conseillé à très-forte dose dans le traitement de ces fièvres, pratique qui a souvent été utile et dont on a souvent aussi abusé. On veut qu'on recherche qu'elles sont les circonstances dans lesquelles on doit s'abstenir de donner ce médicament à grandes

doses, et avec quelles précautions on peut le permettre quelquefois. Nous répondrons à toutes ces questions intéressantes, en examinant, lorsque l'occasion s'en présentera, quels sont les secours qui préparent à l'usage du quinquina; quels sont ceux qui peuvent en seconder les effets et en perpétuer les avantages?

La découverte du quinquina (1), son introduction dans les pharmacies de l'europe, ses succès, ses revers, sa proscription, son triomphe, sont des objets trop connus, trop répétés,

(1) Connu par les Indiens depuis environ 1500, il fut apporté du Pérou en 1640; répandu en 1649; décrit d'abord par *Antoine Bollus* (*a*) marchand Génois, & peu après par *Sebastianus Badus* en 1663. *Willis* commença à s'en servir en 1657 contre les fièvres rémittentes; *Silvius Déléboë* l'imita à Leyde dès 1667; *Noël Falconnet* a l'honneur de l'avoir employé le premier en France; & *Restaurand* qui le suivit, en combattit, en 1680, des fièvres hémitritées. *Davinius* précéda en Italie la pratique & les écrits de *Torti*; comme en Allemagne *Kolzebut & Konerding* sont comptés avant *Cartheuser* & *Werloff*. Les écrits sur le quinquina se sont depuis fort multipliés, &, si l'on peut le dire, ils se sont accrus en raison de la diminution des exportations du quinquina, au moins du bon quinquina. Heureusement on en a découvert dans le nouveau Mexique, & la Martinique peut fournir le quinquina-piton.

(*a*) C'est M. *Kahn* qui donne cette priorité à *Bollus*. MM. *Costé* & *Villemet* la donnent à *Sturm*, Médecin Grec,

pour que nous pensions à nous parer ici d'une érudition inutile. Ce remède a partagé le sort des découvertes : vanté par le crédule enthousiasme, flétri par l'injuste scepticisme, et condamné par ceux qui voyoient dans son action, ou l'écueil d'un système, ou le renversement d'un plan routinier. Il falloit un conflict d'opinions, pour que la vérité pût éclore ; il falloit du temps, de la réflexion, de l'expérience pour donner invariablement au quinquina le titre de remède utile et précieux. Mais, le dirons-nous, des connoissances acquises sur les riches propriétés de ce médicament, sont sortis la prévention, l'abus, et par conséquent les maux d'une application vicieuse ; aussi a-t-on avancé fort judicieusement (1) que l'usage du quinquina, porté pour la guérison précoce des fièvres, et pour les doses jusqu'à l'abus le plus effrayant, est un enthousiasme de la fin de ce siècle qu'il est bon au moins de faire remarquer.

LVII. Pour perfectionner l'usage qu'on devoit faire du quinquina (2), il étoit naturel qu'on

---

(1) M. *de Horne*, journ. de Méd. mil. t. 3, p. 356.

(2) Nous parlons ici du quinquina ordinaire, c'eſt-à-dire, du quinquina du Pérou ou de celui de Santa fé, qui eſt abſolument le même. Le quinquina-piton en diffère à quelques égards, comme on le verra lorſque nous parlerons de cet autre fébrifuge. Voyez la note du §. CVII.

cherchât à quels principes ce médicament doit ses propriétés éminentes. La chimie les a fait pressentir ces principes. Elle apprend qu'un peu de terre, un peu de gomme, un peu de résine, le tout joint à une substance parenchimateuse, ligneuse, forment un composé, en total, plus résineux qu'extractif, et dans lesquelles les parties gommeuses et résineuses sont intimément unies ensemble, ainsi que dans la plupart des substances végétales. En procédant ensuite séparément sur chacun de ces principes, on voit que la partie terrestre est une terre très-fine, sans saveur, d'une couleur d'un jaune très-pâle, laquelle se dissout avec promptitude dans les acides et se trouve plus abondamment contenue dans la partie de l'écorce qui tient à la partie ligneuse de l'arbre. On voit que la partie résineuse, privée de toute la portion extractive qu'elle peut contenir, est une substance friable au toucher, d'une couleur de tabac d'espagne, sans odeur, sans saveur, répandant sur les charbons ardens une vapeur blanche assez épaisse, légèrement aromatique, colorant à peine l'eau distillée, et se dissolvant presqu'en entier dans l'esprit de vin, à l'exception d'une très-petite quantité d'une terre subtile, rougeâtre, provenant de la décomposition de la résine, qu'on retire plus abondamment de la partie extérieure de cette écorce;

on voit enfin que la partie gommeuse est une substance extractive de couleur d'hyacinte, d'une saveur très-amère, presque entièrement soluble dans l'eau, et insoluble dans l'esprit de vin et l'éther; laquelle se trouve en plus grande quantité dans la partie de l'écorce qui tient à la partie ligneuse de l'arbre.

Démontrés par les meilleurs procédés analytiques, ces principes manifestent dans le quinquina des facultés astringentes et toniques; mais nous instruisent-ils sur cette vertu fébrifuge que des observations exactes et faites avec justesse, ont établi contre l'opposition la plus marquée? Cette prérogative spécifique est-elle l'effet de l'action astringente et tonique du médicament, comme le pensent quelques-uns? Dérive-t-elle de ses parties volatiles, ainsi que d'autres le présument, fondés sur ce que le quinquina réussit mieux dans le pays de sa naissance, et que son extrait même, fait habilement sur les lieux, opère parmi nous d'une manière plus prompte et plus complette? Doit-on la placer exclusivement, ou à un plus haut degré dans la partie résineuse, suivant l'opinion de certains Auteurs, ou vaut-il mieux augurer que la substance terreuse en est la partie essentielle, mais que le quinquina n'agit jamais plus complétement que par tous ses principes réunis, parce qu'alors une propriété trop active

est justement modérée par les autres ? Nous ne le déciderons pas. Mais si l'on nous forçoit de prononcer sur une matière aussi obscure et dénuée de faits positifs, nous dirions, sur l'aperçu, que les miasmes marécageux agissent en partie par une acidité (§. XV.) virulente; qu'en effet le quinquina doit sur-tout opérer par sa terre absorbante secondée par la réunion naturelle de tous les autres principes. Nous serions fondés sur ce que l'écorce qui surpasse en bonté tous les fébrifuges connus, contient aussi beaucoup plus qu'aucun d'eux, de cette terre absorbante, sans néanmoins être à la tête des fébrifuges amers, aromatiques, styptiques. De l'union de cette terre avec le levain fiévreux, nous verrions résulter un sel neutre soluble qui procure les excrétions critiques, sans lesquelles le quinquina ne produit pas de franches guérisons. Et comme l'action du levain sur les solides est réellement affoiblissante, d'après les effets connus du gaz acide carbonique sur la fibre animale, comme le ton des solides doit être d'autant plus abattu qu'il a été porté à un très-haut degré par l'action de la fièvre, puisque l'affaissement est toujours relatif à l'intensité de l'érétisme qui a précédé, il s'en suivroit que les principes gommo-résineux auroient encore une utilité directe, parce que, en agissant en qualité d'amer et de tonique-astringent,

ils remontent tous les mouvemens du système, et contrebalancent l'effet très-souvent énervant des substances salines. Ainsi notre opinion seroit fortifiée par cette expérience qui constamment a démontré que, lorsqu'on vouloit une action prompte, un effet décisif, il falloit donner, ou la poudre de quinquina, ou son extrait aqueux, comme étant les préparations les plus énergiques (§. XXXVIII.)

On opposeroit en vain, si nous souscrivions de bonne foi à la vérité d'une explication plus ingénieuse peut-être que solide, que le quinquina n'a pas une vertu directe contre la cause fébrile, puisqu'il ne guérit pas toutes les fièvres, qu'il en prolonge quelques-unes et en fait dégénérer d'autres. Mais l'objection ne seroit-elle pas résoute, en répliquant que le levain fiévreux n'est pas toujours accessible au quinquina en vertu des complications ou des effets de la fièvre; que ces complications et ces effets de nature à être envénimés par le quinquina, prédominent dans quelques circonstances sur les indications du levain fébrile; et que, si le quinquina opère de fâcheux accidens pour avoir été mal placé, ce vice d'administration ne peut rien faire imputer légitimement au fébrifuge?

Le retour de la fièvre dissipée par le quinquina, ne formeroit pas une opposition plus

valable, parce qu'il est probable, que lorsque ce spécifique ne peut atteindre la cause matérielle de la fièvre, il peut cependant en arrêter pour un temps les effets, en modifiant les oscillations des solides et les mouvemens des fluides, et en changeant la disposition actuelle du corps, surtout en fortifiant le système; de sorte que le quinquina offre décidément deux propriétés réelles, l'une fébrifuge curative lorsque le remède attaque le levain, l'autre fébrifuge palliative lorsque les circonstances font éluder ce combat et que ce remède ne peut déployer que sa vertu puissamment tonique.

Et comment le quinquina guériroit-il quelquefois comme subitement, sans péril et sans rechûte, les fièvres rémittentes les plus dangereuses, s'il n'agissoit sur un levain fiévreux par une propriété décidée spécifique? Comment les accidens les plus terribles de ces fièvres n'auroient-ils lieu que pendant les paroxismes, pour disparoître durant la rémission, lorsque les lésions consécutives n'ont point encore été trop fortes pour être durables, s'ils ne dépendoient d'un levain particulier qui, mis en mouvement, se dépose ou bien affecte de préférence tel ou tel organe, à raison des circonstances qui décident son impulsion? Aussi peut-on poser en fait que le quinquina est le spécifique de la cause matérielle des fièvres rémit-

tentes ; conséquemment, qu'il est toujours indiqué en vertu de cette cause, tant que des contrindications majeures ne s'opposent point à son emploi. De là est venu ce précepte donné par des Auteurs recommandables : *Lorsque l'on remarque une rémission apparente, nous pouvons administrer le quinquina avec confiance et succès.* Ce n'est pas, car nous devons le faire observer, pour aller au devant des abus d'une proposition générale, qu'une fièvre rémittente ne puisse être guérie, sans le secours du quinquina. Au contraire, nous pensons qu'il est plusieurs de ces maladies qui peuvent être combattues sans l'assistance du spécifique, parce qu'on obtient la destruction du levain fébrile par les moyens qui guérissent en qualité de correctifs des humeurs, et comme détruisant le foyer nécessaire à l'explosion du miasme fébrile.

LVIII. Mais quelle que soit l'efficacité du fébrifuge, la raison et l'expérience nous enseignent que ce médicament ne remplit, ni les indications que présentent les trois temps constitutifs d'un paroxisme, ni les indications qu'offre la première stade d'une fièvre rémittente quelconque. Dans le paroxisme (§. V.), c'est d'abord un spasme violent à lever, une chaleur forte à combattre, quelques crises à favoriser. Dans la première stade de la fièvre, ce sont une pléthore à enle-

ver, des engorgemens à détruire, des fibres roides à fléchir, des solides érétisés à détendre, ou des forces vitales à relever, des humeurs fixes à délayer, ou des évacuations à produire, et une égalité d'action à établir. Le quinquina iroit donc contre le but qu'il faut se proposer. Par son action tonique, il compléteroit les engorgemens et appelleroit l'inflammation ; par son astringence, il supprimeroit les évacuations, symptomatiques à la vérité, mais nécessaires pour alléger la nature : car, quoique le quinquina puisse exciter quelquefois l'action des intestins à se débarrasser des matières excrémentitielles dont ils sont surchargés, il n'en est pas moins vrai que ce n'est pas là la manière ordinaire et naturelle d'agir de ce remède, et qu'il resserre communément le ventre par son astriction. D'ailleurs l'effet évacuant du quinquina n'est point à désirer, lorsqu'il résulte d'un excès d'irritation, ou d'une dégénération ultérieure des liquides.

un paroxisme

LIX. Des médecins ingénieux, guidés d'ailleurs par la théorie et les accidens propres aux frissons, frappés des phénomènes sympathiques qui, des entrailles se répètent réciproquement sur la peau, et, plus que tout, appuyés sur ce que le spasme cesse aussitôt qu'une sueur modérée se répand également sur toute la surface du corps ; ce qui leur fait considérer la sueur comme une suite

suite de la cessation du spasme, et du rétablissement de l'égalité et de la liberté de la circulation dans les derniers vaisseaux capillaires ; prétendent que pour lever le spasme, pour le prévenir ou pour en abréger la durée, il ne s'agit que d'agacer le ventricule, et d'établir dans les organes épigastriques, un spasme fixe révulsif de celui de la peau. A cette intention, les uns (1) recommandent de donner l'émétique au commencement ou aux approches du froid de l'exacerbation ; convaincus qu'outre l'évacuation des matières nuisibles des premières voies, il se fait, au moyen de la secousse, des nausées et du vomissement que procure ce remède, comme une espèce de détente qui porte les mouvemens du dedans au dehors ; et qu'en même temps la chaleur se répand à la surface, les extrémités vasculaires se relâchent, le spasme se dissipe, et la peau s'humecte de la matière de la sueur ou de celle de la transpiration, de la même manière que cela arrive dans la terminaison des accès de fièvres par les seuls efforts de la nature ; en sorte que

---

(1) *Cullen first lines of the pratice of Physic.*, &c. t. 1 ; *Physical and litterary essays* tom. 11, art. 7 ; *Franklin, letters and papers an philosophical subjects* p. 366 ; l'auteur des *reflections on the general treatmen and cure of fevers*, &c. & avant eux *Riviere*, *Vanhelmont*, lib. *de febrib*, cap. 9.

l'émétique peut être regardé comme évacuant et antispasmodique tout ensemble. Sans s'écarter du fond de ce système, d'autres (1) assurent qu'il suffit d'administrer les émétiques à dose suffisante pour causer des nausées continuelles, parce qu'il est indifférent, pour l'effet fébrifuge de ces médicamens, qu'ils occasionnent ou non des évacuations sensibles.

Il se trouve enfin une troisième classe de Médecins (2) qui, pensant avec *Vanhelmont*, que les diaphorétiques seuls sont les remèdes spécifiques et appropriés des fièvres, ont seulement en vue, sans exciter ni nausées, ni vomissement, de diriger constamment l'ordre des mouvemens du centre à la circonférence, par l'administration réitérée de quelque préparation antimoniale, telle que la poudre de *James* (3) ou le tartre

(1) Voyez encore l'auteur des *reflections*, &c.

(2) Voyez sur-tout *Guillaume Withe*, *observations on the use of dr. jame's pouder and uther antimonical preparations in fever*, &c., les ouvrages de MM. *Clark*, *Lind*, *Home*, &c.

(3) La poudre de *James*, comme nous l'apprend *Donald Monro* (*à treatise on medical and pharmacentical chymistry*, &c.), n'est autre chose que de l'antimoine calciné avec une suffisante quantité d'huile & de sels animaux, bien déphlegmes, bouilli ensuite dans du nitre fondu, dont on le sépare par le lavage. Cette poudre à laquelle

stibié seul, ou combiné avec les narcotiques (1), assurant que par cette méthode ils font disparoître, comme par enchantement, la constriction spasmodique de toute la surface du corps ; ce qui, selon eux, paroît dû à l'action particulière que les antimoniaux ont sur les nerfs de l'estomac qui agissent ensuite sur ceux de l'habitude.

Cette constriction spasmodique étant dissipée par ces médicamens, c'est-à-dire, dès la première

---

l'auteur associoit d'abord une préparation mercurielle, qu'il proscrivit ensuite, est d'un usage très-familier en Angleterre contre toutes sortes de fièvres, & plusieurs Médecins en ont célébré les vertus ; d'autres Praticiens se sont néanmoins élevés contr'elle. M. *Guil. White* (loc. cit.) lui préfère le tartre stibié, parce que l'on connoît sa force & que l'on peut calculer sa dose avec exactitude & précision. M. *Clark* (*observations on the diseases in long voyages to hal countries*, &c.) observe qu'elle est moins sûre que le tartre stibié, & que les évacuations qu'elle cause, sur-tout par les sueurs, la rendent très-préjudiciable dans les fièvres putrides des climats chauds. Le jugement de M. *Sims* (*ob. sur les malad. épidém.* p. 32, 45, 146.) ne lui est pas favorable. M. *Home* (*clinical experimenz histories and disections*, &c., sect. 2) en fait un parallèle avec le tartre stibié, & dit que celui-ci est à préférer dans les *synochos*, & la poudre dans le *typhos*, &c., &c. Il résulte donc de tout cela qu'avec nos préparations antimoniales nous pouvons nous passer de la poudre de *James*.

(1) Voyez l'aut. cité des *reflections*, &c.

rémission, la plupart de ces Médecins conseillent de prévenir le retour des paroxismes fébriles par l'usage des toniques et des remèdes qui diminuent l'irritabilité, sur-tout du quinquina; de donner ce fébrifuge en aussi forte dose qu'on le prescrit contre les fièvres intermittentes et les fièvres putrides; si le paroxisme revient, on recommence le même traitement, et on se comporte ainsi jusqu'à ce que la maladie ait cédé.

Une méthode aussi active, faite pour maîtriser la nature, n'est sans doute pas celle qui convient au plus grand nombre des cas. Nous savons à la vérité qu'on n'en connoît pas de meilleure contre certaines fièvres causées par le levain le plus actif, telle que l'épidémie dont parle *Senac* (1) dans laquelle la mort survenoit à la troisième ou quatrième exacerbation; contre ces fièvres, que l'on ne voit guères que dans les climats les plus chauds, marécageux, pestilentiels, et dans lesquelles la férocité du mal exige qu'on s'oppose au second, au troisième ou au quatrième paroxisme, quelquefois au premier, ainsi qu'on l'a vu dans la fièvre rémittente de Batavia, qui tuoit dans la première attaque, et qu'on ne pouvoit prévenir qu'en administrant le quinquina comme

(1) *De reconditâ febrium &c. naturâ*, pag. 410.

prophylactique, en aussi grande quantité que l'estomac pouvoit le supporter (1).

L'observation suivante offre un cas des maladies de cette sorte.

(*) M. *Nogarede*, Bourgeois, après avoir été exposé quelque temps à de vives alarmes, et humé l'air d'un atmosphère marécageuse, est saisi du frisson fébrile. Le premier paroxisme est assez fort, cependant il est régulier, et dès qu'il est fini, je donne l'émétique qui opère par le haut et le bas avec succès ; le second redoublement est accablant, il débute par une syncope, le froid dure quatre heures, la tête s'embarrasse, dans le chaud le malade est sans forces, il délire, sa langue est humide, très-chargée, le ventre est souple, la chaleur du corps très-modérée. On applique des vésicatoires aux jambes et l'on place, pendant la rémittence, un purgatif qui amena des selles abondantes, bilieuses, épaisses et très-fétides, les urines couloient bien. Le troisième redoublement qui survint le troisième jour de la maladie est beaucoup plus grave que celui de la veille ; le froid mêlé de frisson est long avec de légères défaillances. Le malade est dans le plus grand accablement, le pouls est misérable ; dans le second

---

(1) Voy. *Lind.* Mém. sur les fièvres & sur la contagion, pag. 260.

temps du paroxisme, il y a du délire sourd. Les plaies des vésicatoires sont gangrénées. Ce redoublement étant fini, je donne deux onces et demi de quinquina: savoir, une once en poudre partagée en quatre doses, délayée dans une décoction faite avec une once et demi de quinquina. Contre l'attente commune, le quatrième redoublement est prévenu. Le cinquième jour est destiné au repos; la fièvre continue persiste, les signes de saburre sont les mêmes, mais la tête est libre et tous les symptômes sont très-modérés. Je répète le purgatif le sixième jour, et le lendemain le malade prend une once de quinquina en poudre. Du huitième jour à la fin de la fièvre qui a duré 21 jours, il a fallu purger par intervalles, et le malade est parfaitement guéri.

Cet exemple est sans doute très-démonstratif; mais ce qui le rend tel à nos yeux, c'est que M. V.... malade dans le même temps, et dans des circonstances analogues, meurt victime de la même maladie. Ses Médecins insistèrent trop sur les évacuans, et lorsqu'ils eurent recours au quinquina, ils le donnèrent seulement à la dose de quatre drachmes, et trop tard. Le redoublement qui suivit, et pendant lequel je fus appelé en consultation, se termina par la mort.

Cependant de pareilles maladies sont peu communes dans nos climats tempérés, ou du moins

elles y sont moins violentes; aussi un traitement aussi actif leur convient moins généralement. Si l'imitation peut et doit être permise, c'est dans le cas où la maladie ayant été négligée, le Médecin présume par les signes passés et les indices concomittans que l'exacerbation qui commence peut être mortelle. En s'élevant alors au-dessus du préjugé, il donnera l'émétique, comme le seul antispasmodique approprié, et placera de suite le quinquina comme l'unique moyen de sauver son malade.

Une pratique moins sujette à restriction et plus généralement convenable pour diminuer et abréger le spasme fébrile, c'est de donner de temps en temps de petites quantités de boissons chaudes, diapnotiques, telle qu'une infusion de fleurs de pavot rouge et de camomille, et de faire en même temps des fomentations humides vaporeuses (1) sur les extrémités inférieures.

(1) Ces fomentations, préférables aux pediluves & aux topiques, conſiſtant en des veſſies à demie pleines d'un liquide chaud émollient, s'exécutent avec une aiſance ſingulière en ſe ſervant des briques ou des tuiles qu'on fait échauffer le plus qu'on peut, qu'on trempe enſuite dans de l'eau, d'où on les retire preſqu'auſſitôt pendant qu'elles ſont chaudes, pour les envelopper dans une flanelle & les appliquer à la plante des pieds & le long des jambes. Les briques conſervent la chaleur pendant

Quand l'intensité et la durée du frisson exigent des secours plus actifs, on se sert très-fructueusement d'un mélange d'eau de chardon bénit et de vin émétique, qu'on donne par cuillerées assez rapprochées pour exciter d'obscures nausées. On emploie de même dans le premier temps du paroxisme, le camphre, le castoreum, la liqueur *d'Hoffmann*, l'alkali volatil, l'éther ou le laudanum liquide dans les eaux céphaliques et cordiales. Quelquefois il arrive que, pour s'opposer aux accidens qui se déclarent dans l'espace intermédiaire du premier et du second temps, il faut recourir au bon vin animé par quelques gouttes de lilium de paracelse.

LX. La chaleur, qui forme le second temps du paroxisme, est, pour l'ordinaire, d'autant plus forte, que le froid qui constitue le premier temps, a eu plus d'intensité. La sécheresse de la bouche et de la peau, la petite quantité des urines rouges et ardentes, entr'autres signes, manifestent assez la continuité du spasme, quoique les autres phénomènes en démontrent la forte diminution. C'est dans cette persévérance et ce degré du spasme, que des praticiens trou-

---

long-temps. On peut les changer ſans gêner le malade, & l'immerſion préalable dans l'eau, leur donne une certaine humidité, dont l'exhalaiſon eſt très-émoliente. (*Lind*).

vent une raison pour placer l'émétique dans le temps même de la chaleur, sous prétexte de produire, avec ce remède, plus immédiatement ou plus prochainement, la sueur qui amène la rémission ou le temps propre à l'usage du fébrifuge. Nous nous répéterions, si nous voulions discuter la validité de cette indication (§ LIX). Le temps de la chaleur n'est propre, ni à l'administration des vomitifs, ni à celui des fébrifuges. Le danger de mort, où sont les malades dans les cas les plus périlleux, autorise seulement l'usage de ces divers moyens : ainsi *Sandifort* se vit contraint, dans une fièvre qu'il eut à traiter aux Barbades, de donner incessamment le quinquina dans un paroxisme fébrile, et *Gleghorn* l'avoit pratiqué avant lui à Minorque (1).

Les indications directes de la chaleur sont autrement de modérer l'effervescence des liquides par la saignée (§ LXII.), par les boissons prises fraîches, par les lavemens, par les pédiluves, par un atmosphère bien âerée. Les acides ont sur-tout une propriété décidée contre la chaleur fébrile; on les mêle aux tisannes, aux juleps; on les incorpore dans la matière des la-

(1) *Observations on the epidemical diseases in minorca* &c., *Lind*, loc. cit. p. 242.

vemens, dans l'eau des pédiluves, et dans celle qu'on peut mettre en évaporation autour du lit du malade. Le nitre jouit pareillement ici d'une grande réputation, soit seul, soit uni à de petites doses de camphre. En un mot, il n'est pas de rafraîchissans qu'on ne puisse employer avec succès dans le second temps du paroxisme.

LXI. Dans le troisième, destiné aux évacuations critiques qui terminent l'orage, que peut-on faire de mieux que de rester dans une salutaire expectation? Une boisson un peu chaude facilite les excrétions qui se font par la peau; cette boisson détrempe, et elle seconde le cours des selles; elle délaye, et le cours des urines en est favorisé. Disons mieux, c'est la nature qui se décharge par quelqu'émonctoire; il ne s'agit que de ne la point contrarier.

Mais les indications des moyens qui doivent précéder l'usage du quinquina s'étendent bien au-delà du paroxisme. Elles subsistent durant toute la première stade de la maladie; et la longueur de cette stade est relative ou subordonnée à plusieurs circonstances. Ce temps est réservé pour l'administration des remèdes appelés généraux : remèdes qu'il faut encore placer avec discernement et une sage économie.

LXII. La pléthore est une des indications qu'il

importe le plus de remplir. La masse des liquides, augmentée et rompant l'équilibre, est un poids si accablant pour la nature, qu'on trouve quelquefois les principaux symptômes de la résolution des forces, chez les sujets dont ces forces ne sont cependant qu'opprimées. La peau des malades est fraîche, quelquefois suante; on eſt menacé de syncopes et même il s'en déclare quelquefois de légères; le pouls est petit, lent, mais l'artère est dure : il faut saigner pour que la fièvre se développe, il faut alléger l'action systaltique des vaisseaux pour relever les forces et développer la maladie. On réitère la saignée et l'on proportionne l'effusion du sang, à la force, à la dureté du pouls, au tempérament du malade, aux circonstances antérieures (v. § LXVI) à la fièvre, enfin à la qualité du sang qui a été versé dans les palettes.

Le plus haut point du paroxisme est sans doute l'époque où la réunion des accidens exige la saignée. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Cette époque est aussi celle où quelquefois le sang, simplement raréfié, ne fournit qu'une indication fausse et indirecte de saigner le malade. Ici, le pouls, quoique grand, n'est pas dur, l'artère, quoique se dilatant avec force, est molle et le tempérament n'annonce rien de pléthorique. C'est pendant la rémission que les indices de plé-

thore ne sont point équivoques, et tout médecin qui ne tirera pas ses indications, pour saigner une ou plusieurs fois dans le paroxisme, de l'état du pouls pendant la rémission, sera souvent exposé, s'il n'a beaucoup d'expérience, à prendre certains accidens d'une grande raréfaction du sang, pour ceux d'une pléthore mue; mais, comme on le pense bien, ce sera au détriment du malade. Les saignées déplacées font un double mal, celui de retarder la coction par la foiblesse du malade, et celui d'augmenter l'intensité des reprises par un effet de cette même foiblesse; car on s'est souvent convaincu que le paroxisme est d'autant plus violent, que le malade a donné pendant la rémission des signes d'une grande foiblesse.

En tirant à propos le sang, soit pendant le paroxisme, soit durant la rémission, on remplit, par un moyen qu'il est impossible de remplacer, une infinité de vues essentielles. On épargne à la nature le soin pénible de déterminer des hémorragies critico-symptomatiques, on prévient les engorgemens et l'on détruit ceux qui sont formés; les solides érétisés par les premières impressions de la fièvre, sont distendus; un relâchement salutaire succède à une fâcheuse tension, et l'action des vaisseaux ayant acquis une juste liberté, les produits excrémentitiels de

la fièvre sont infiniment moindres. Ajoutons que les humeurs étant travaillées par une force proportionnée, la coction commence de bonne heure, et le cours du mal est heureusement circonscrit.

LXIII. Secondée par les adoucissans et les tempérans, la saignée n'est, comme on le pense bien, indiquée que dans les cas, assez communs à la vérité, d'excitation des forces. On administre des moyens bien opposés lorsqu'il s'agit de relever les pouvoirs vitaux, qui est l'indication majeure pendant le cours d'une fièvre rémittente maligne, et pour l'ordinaire dans certains temps de toute fièvre rémittente simple. Les analeptiques, les cordiaux et les irritans remplissent cette indication, et de préférence on les emploie avant le paroxisme, à la fin du froid et pendant la rémission. Avant le paroxisme il faut penser à modérer ce froid glaçant dont les effets sont si formidables. La fin du froid est quelquefois le moment où la vie s'éteindroit, si les secours les plus actifs ne venoient point à l'aide de la nature; et pendant la rémission, si les forces, qui languissent en raison directe de la violence du dernier redoublement, ne sont point excitées, le danger devient et plus grand et plus imminent de reprise en reprise.

De simples potions composées avec les infu-

sions ou décoctions de scabieuse, de camomille; de chardon bénit, d'angélique, d'impératoire, ou de contrayerva; renforcées par les confections d'hyacinte ou d'alkermes, la thériaque, le musc, les alkalis volatils et tous les spiritueux; adoucies avec les sirops d'œillets, de scordium, d'écorce d'orange, &c., forment les moyens connus qui réussissent dans les cas urgens où la nature défaillante et prête à succomber, demande à être ranimée par des excitans héroïques. Mais ces secours subsidiaires ont une action trop bornée, trop passagère, pour remplir le but que présente la débilité de la rémission. Le quinquina comme tonique, la serpentaire de Virginie, les vésicatoires sont trop souvent contr'indiqués, ou leurs effets sont insuffisans et peu durables. C'est donc ici le cas de placer les antimoniaux, tels que la poudre de *James*, ou le tartre émétique, puisque sur les aperçus de M. *Home* (1), ces médicamens agissent, selon toute apparence, comme des stimulans qui portent leur action dans toute la machine: aussi le temps le plus propice à leur succès, est lorsque le redoublement de la fièvre est fini, et dans ce cas où le pouls est plus foible que l'état général des forces ne semble l'indiquer, on donne le

(1) Loco citato.

remède adopté, à doses très-refractées, et on le combine avec de petites quantités de laudanum s'il agissoit par le vomissement ou par les selles, car toute évacuation est alors énervante lorsqu'elle n'est point demandée par la nature de la maladie.

Les fomentations des jambes et les pédiluves peuvent encore être employés dans la vue d'exciter la machine, pourvu que la chaleur de l'eau soit plus considérable que celle du corps. M. *Home* prétend que ces moyens ont un effet stimulant et relèvent le pouls d'une manière très-sensible. Le docteur *Armstrong* en vante les avantages, sur-tout lorsqu'ils sont suivis des lotions avec du vin chaud ou de l'eau de vie (1); & M. *Parc*, qui ne leur refuse pas cette propriété, nous prévient qu'ils agissent d'autant plus comme des stimulans, qu'après avoir fait chauffer l'eau du bain jusqu'au 106e. degré du thermomètre de *Fharenheit*, on en augmente ensuite la chaleur, s'il est possible, jusqu'à ce que le malade se plaigne de nausée et de vertige (2).

LXIV. De quelque nature que soit la maladie, il n'est que du plus au moins indispensable de remplir, par l'usage des boissons, l'indication

(1) *Médical essay*, &c.

(2) *De Balneo* diss. *Edinbourg* 1773.

de délayer les fluides. Dans les premiers jours de l'attaque fébrile, qui est le temps de la plus grande crudité, le spasme et la phlogose forment le plus souvent les effets du mal, les excrétoires sont resserrés, les fibres sont crispées ou souffrent de la tension que les fluides raréfiés procurent. Si les malades refusent de boire; les progrès de la fièvre sont rapides, la tête se prend, le délire survient, la langue se sèche et noircit, le pouls acquiert de la dureté, en un mot, l'érétisme et l'inflammation sont portés au comble. C'est ce qu'on observe quelquefois dans les hôpitaux (1) où l'impossibilité des soins proportionnés fait que certains malades passent les dix à douze heures sans boire.

Mais il ne faudroit pas s'y méprendre. Trop de boisson expose de même aux accidens les plus fâcheux. Ce torrent de liquides pèse sur des parties trop érétisées et qui ne peuvent aussi subitement lui [livrer passage; il fatigue donc, par son poids, l'estomac qu'il énerve par sa propriété. S'il entre dans les vaisseaux, c'est une abondance de liqueurs crues, incapables de s'assimiler avec le sang, mais propres à relâcher ou tendre les parois des vaisseaux, à engorger

---

(1) Voy. M. *Arnaut de Nobleville*, cours de Méd. prat. tom. II, p. 379.

les

les viscères, sur-tout les poumons, et consécutivement à transmettre, au système nerveux, un degré funeste de constriction ou d'atonie. Aussi des praticiens éclairés ont-ils imputé à l'excès des boissons, d'occasionner du mal-aise, de rendre le corps lourd, de susciter des nausées, le délire, l'affection soporeuse, des tremblemens dans les membres, des foiblesses avec menaces de syncope, le hoquet, des vents, le météorisme, l'érétisme du genre nerveux et membraneux, le retard de la coction, en un mot les mêmes effets que produisent communément les échauffans et les âcres (1).

La plus forte ardeur du paroxisme n'est pas même, dans certains cas, une raison de prodiguer les boissons délayantes, parce qu'il est à craindre que cette abondante quantité d'eau, venant à séjourner dans l'estomac pendant l'exacerbation, ne serve qu'à détremper l'humeur septique qui s'y trouve stagnante, et à la rendre par-là plus active, plus pénétrante et plus propre à entrer dans les voies de la circulation, au moyen du véhicule qu'elle trouve. Telle est, suivant M. de la *Berthonie* (2), la dure épreuve qu'on fit

---

(1) Voy. *Langrish*, *Tissot*, le journ. de Méd. t. III, p. 134, & t. IX, p. 229, *Lorry de morborum mutationibus*, p. 270, &c., &c.

(2) Journ. de Méd. t. XVI, pag. 262.

à Toulon, pendant la fièvre rémittente, qui fut épidémique dans l'été de 1761. Les boissons copieuses faisoient tout le mal énoncé; et l'on pouvoit s'en convaincre par les douleurs de l'estomac que ressentoient les malades qu'on surchargeoit de boissons, par sa distension, par un sentiment de pesanteur, comme d'une barre qui les pressoit, par leur soif que rien ne pouvoit éteindre malgré l'humidité de leur langue, par la chaleur excessive qui les brûloit, en un mot, par la durée et la longueur du paroxisme.

LXV. Dans les cas même où les premières voies ne servent pas de principal foyer à la maladie, on ne se voit pas moins dans la nécessité de les délivrer au plutôt des matières dégénérées ou tendantes à la dégénérescence putride qu'elles peuvent renfermer, et dont le prélude de la fièvre donne souvent des signes non équivoques; la langue chargée d'une crasse jaune, un goût gras ou amer avec un sentiment de mal-aise à la région de l'estomac, ou aux hypocondres sans douleurs vives, &c., soit qu'il s'y joigne des envies de vomir ou non, (immédiatement après avoir allégé le genre vasculeux, par des évacuations sanguines suffisantes) indique quelque potion émétique ou émético-cathartique, qui, outre l'évacuation prompte des matières contenues dans les premières voies,

excite encore le dégorgement de celles qui croupissent dans les réservoirs et conduits excréteurs des viscères glanduleux circonvoisins, et notamment du foie.

Il est même des cas où l'on doit y avoir recours avant la saignée, savoir, lorsqu'un pouls petit, foible et déprimé, joint à de fréquentes envies de vomir, et au sentiment d'un poids incommode sur la région de l'estomac, indique que les fonctions vitales souffrent considérablement par la présence des matières dépravées. Outre les effets de l'évacuation, il résulte un autre avantage des émétiques administrés en pareil cas; ils réveillent le ton engourdi du genre nerveux et raniment l'action systaltique languissante dans le système vasculeux par les secousses qu'ils excitent dans l'estomac et dans les autres parties qui concourent au vomissement. Il est de fait que c'est-là très-souvent le principal fruit que l'on retire des émétiques dans les fièvres malignes, et l'on doit en être persuadé, lorsqu'on voit les malades sensiblement mieux après leur action, quoique les matières évacuées soient réduites à peu de chose.

Les circonstances doivent décider de la préférence qu'il faut donner au tartre émétique, sur l'ipécacuanha et réciproquement. L'auteur des réflexions sur le traitement des fièvres en

général, conseille l'usage de l'ipécacuanha, lorsqu'il s'agit de faire vomir, et du tartre stibié, s'il n'est question que d'exciter des nausées. L'ipécacuanha est en effet un remède précieux, s'il est vrai, ainsi que nous l'apprend M. de Monchy (1), qu'il soit un excellent secours toutes les fois que le principe vital, affecté directement, perd sa vigueur et son activité. C'est alors qu'on trouve, dans ce médicament, la vertu fébrifuge que lui ont reconnu *Gianella* (2) et M. *Darluc* (3) dans le traitement d'une fièvre rémittente très-grave qui fut épidémique en 1761, dans plusieurs cantons de la Provence. Quand on se voit obligé de tempérer l'action du vomitif ou de choisir une émético-cathartique, on ne sauroit mieux faire que de le composer de deux onces de manne et de dix à douze grains d'ipécacuanha; et lorsque le dépot épais, tenace et abondant qu'on trouve sur la langue, fait penser que ce vernis se propage jusques dans l'estomac, et qu'il peut protéger cet organe contre l'acti-

---

(1) *De medico optimo naturæ & observatore & imitatore.* Cap. V.

(2) *Caroli Gianella de admirabili ipecacuanhæ virtute in curandis febribus, tum autumnalibus, tum lentis, tum aliis sivè continuis, sivè intermittentibus, sedem in primis viis habentibus*; apud *Haller*, *disp. morb.* T. V. p. 91.

(3) Journ. de Méd. t. XVI, p. 362.

vité nécessaire du vomitif, il est bon, suivant le conseil de M. *Taranget*, de faire précéder immédiatement le vomitif par quelques gorgées d'eau de vie.

C'est pendant le calme de la rémission, qu'il faut placer des médicamens dont l'action est tumultueuse, mais très-salutaire, lorsqu'ils ont commencé de faire vomir des matières jaunes et bilieuses, et qu'ils finissent par exciter deux ou trois selles. Les premières voies devenant libres, les forces vitales se relèvent : aussi arrive-t-il pour l'ordinaire que l'exacerbation qui suit, paroît plus forte ; mais cette intensité dénote que la circulation est plus libre, et que les vaisseaux agissent plus énergiquement sur la cause matérielle de la fièvre.

Comme le dégorgement des parties imbibées de sucs putrides ou altérés, se fait successivement ou peu-à-peu, on se voit quelquefois obligé, après plus ou moins d'intervalle, de répéter le vomitif pour en obtenir de nouveaux succès. Cette pratique est sur-tout indispensable dans les fièvres des lieux marécageux ; et c'est faute d'en avoir senti l'importance, que nous croyons qu'on a obtenu quelques mauvais effets du quinquina, et qu'on a vu survenir des maux dont nous avons été les témoins. On seconde l'action des vomitifs, lorsque l'indication est

décidée, en sollicitant avec de doux purgatifs, l'évacuation des matières impures et dégénérées. Faisons-en ici l'observation en faveur de ceux qui, faute d'employer des secours proportionnés, font souvent, sans qu'ils s'en doutent, une médecine dangereusement expectante; les purgatifs ne remplacent jamais les émétiques, et ne peuvent point conséquemment leur être substitués. Ajoutons que le début des maladies n'est pas souvent un prétexte d'y recourir de bonne heure. Le temps de crudité offre quelquefois tant d'érétisme ou de phlogose, qu'on risque, avec le moindre évacuant, de dénaturer le mal ou de l'empirer (1); et le temps de l'état de la fièvre, dans d'autres circonstances, offre tant de tension ou de sensibilité, que l'emploi des purgatifs, trouble les mouvemens de la nature, et entraîne des accidens auxquels il n'est pas facile de remédier. *Lancisi* et *Bianchi* (2) sur-tout nous en fournissent des exemples.

LXVI. Si nous examinons actuellement les modifications du traitement général que les fièvres rémittentes exigent à raison des causes qui

---

(1) Voy. la diff. de M. *Reytemeyer*, *de cautelis circa remediorum præcipuè evacuantium usum in morbis fientibus, vel sub initio morborum*, 1779.

(2) *Historia hepatica constit. anni* 1718, p. 748 du tom. 1.

ont préparé et accompagnent ces maladies, nous verrons que l'état des saisons et les intempéries de l'air, en donnant un caractère aux épidémies ou aux maladies sporadiques, règlent de même les circonstances de ce traitement. En effet, toutes les fois que le changement de la saison aura été marqué par un passage subit du chaud au froid, de la très-grande sécheresse au temps pluvieux, et réciproquement, non seulement la cause de la maladie sera très-grave, mais le traitement deviendra délicat. Les fievres printanières, par exemple, différeront suivant la constitution de l'hiver. Si cette saison a été variable, humide, chaude, que la disette ait régné, et que le peuple ait supporté des travaux rudes et soutenus, pour lors les fièvres seront fâcheuses, tendant à la putridité, et demanderont par conséquent qu'on soit très-réservé sur la saignée, sur l'usage des purgatifs actifs et de l'émétique, et qu'on prescrive une diète, un régime qui puisse convenir également à l'état d'épuisement des malades et à celui de leurs humeurs. Au contraire, si l'hiver a été sec, rigoureux, si le peuple l'a passé dans une certaine aisance, ces fièvres devenues épidémiques, ont un caractère plus inflammatoire, et ceux qui en sont attaqués sont moins épuisés; alors on ménage moins le sang; les émétiques et les

purgatifs peuvent être plus souvent employés et à plus large dose, la diète austère est plus supportable, le régime antiphlogistique indiqué. Ainsi des fièvres automnales : si les chaleurs ont été considérables, si l'humidité de l'air, occasionné par la pluie ou les vapeurs des marais, des étangs, des rivières ou lacs, a continué avec la chaleur ; si enfin le passage de l'été à l'automne a été marqué par un changement prompt et trop sensible de la température de l'air ou par des intempéries, la fièvre automnale sera d'une nature putride, plus compliquée et plus généralement répandue. Alors le régime antiputride sera spécialement indiqué, l'usage des toniques très-efficace, les saignées deviendront peu utiles et même nuisibles, et il faudra avoir attention de faire observer aux malades, une diète qui corrige la nature putrescible des humeurs, etc. Dans tous les cas, la nature de l'épidémie indique sur quels moyens il est permis d'insister de préférence. On a, par exemple, quelquefois observé que le quinquina nuisoit dans quelques épidémies où d'autres fébrifuges beaucoup plus légers réussissoient à merveille (1).

LXVIII. Tels sont les moyens (§. LVIII. à

---

(1) Voy. M. *Colombier*, Médecin militaire, T. 1, p. 814.

LXVI.) généraux qu'on peut opposer aux contrindications (§. LVIII.) du quinquina. Ce but n'est pas plutôt rempli, que l'emploi du fébrifuge est nécessaire, puisque la fièvre a été réduite à son élément simple, et que sa cause matérielle est de nature à céder à l'action du médicament. Mais, d'expérience incontestable, ce remède, tout précieux qu'il est, n'opère pas avec un égal succès dans les trois ordres des fièvres rémittentes que nous avons distingués (§. X.). Celles du premier ordre caractérisées par le frisson au début des paroxismes, comme étant les plus légitimes, sont aussi les fièvres contre lesquelles le quinquina exerce le plus sa vertu spécifique. Les fièvres du second ordre, dont le caractère n'est jamais mieux prononcé, quelle que soit la lucidité du premier temps du paroxisme, que lorsque l'invasion de la reprise est subite, précédée de pandiculations et de douleurs de tête, et lorsque les malades paroissent alternativement dans un espace de temps limité, tantôt dans un péril imminent et tantôt lors de tout danger actuel, ces fièvres, disons nous, quoique soumises à l'indication du quinquina, résistent cependant plus ou moins de temps à son action puissante; et les fièvres du troisième ordre ne peuvent admettre ce fébrifuge, qu'après que les ressources de l'art ont ramené la fièvre au caractère légitime des fièvres rémittentes, c'est-à-

dire, qu'après que le premier temps des exacerbations est distinct, sensible, ou, suivant les expressions de *Torti*, qu'après que les indices de reprises est plutôt sur la ligne du froid que sur celle de la chaleur.

On voit déjà les raisons de la différence des succès du quinquina administré dans le traitement des fièvres rémittentes prises en général. Les fièvres du premier ordre se rapprochent intimément de la nature des fièvres intermittentes, comme celles du dernier semblent se confondre dans la nature des fièvres continues. Aussi tous les bons praticiens admetten-tils comme une règle sûre, que l'efficacité du quinquina est en raison directe des rapports que la fièvre se trouve avoir avec les intermittentes et les continues. C'est ce qui a fait dire à M. *Voullonne*, lorsque cet habile Médecin a tenté de réduire à une loi unique tous les rapports d'utilité que peut avoir le quinquina, avec l'objet direct de sa vertu fébrifuge, qui est la fièvre en général, que, de même que la différence qu'on observe dans la marche d'une fièvre quelconque étudiée durant l'espace de 48 heures, en comparant l'état de la plus grande force avec l'état de la diminution la plus sensible, donne la loi dont il est question, c'est-à-dire, qu'elle forme le signe le plus universel et le moins équivoque du quinquina comme spécifiquement fébrifuge; ainsi dans

les fièvres rémittentes, cette différence peut varier depuis le néant jusqu'à l'infini, et que l'utilité du fébrifuge croît et décroît avec elle dans une proportion rigoureuse.

LXVIII. Si l'indication du quinquina est tracée par le caractère de la fièvre rémittente, la nécessité d'y recourir plus ou moins promptement, et de le donner à dose plus ou moins considérable, est de même déterminée par la nature des accidens (§. II.) qui se développent pendant le paroxisme, et par celle de la maladie qui peut être simple, grave ou maligne. Une fièvre caractérisée simple par les symptômes ordinaires d'une exacerbation, n'exige que peu ou point du tout de fébrifuge ; les forces de la nature suffisent pour amener une prompte guérison, et l'on est presque toujours maître de la completter, lorsque les limites du mal *semblent ne vouloir pas se circonscrire.* Mais dans une fièvre caractérisée grave par un ou plusieurs épiphénomènes par lesquels le danger a coutume de s'exprimer, le quinquina doit être donné de bonne heure et à grande dose. L'indication est d'arrêter la fièvre, même contre les considérations les plus pressantes, pour que ses effets ne viennent pas à dominer, le moindre délai pouvant être préjudiciable et permettre à la fièvre de rentrer dans la classe de ces maladies dégénérées contre lesquelles le

quinquina n'est plus indiqué. Quant aux fièvres décidément malignes en vertu de la résolution des forces qui les constitue telles, tout indique qu'il faut avoir recours au quinquina lors même que les redoublemens, dont le caractère rémittent est très-marqué, ne sont pas périodiques.

L'observation l'a trop souvent démontré : toutes les fois que la fièvre est une affection grave ainsi que les autres élémens qui la constituent maligne, toutes les fois qu'elle présente la première indication, on ne sauroit l'arrêter trop tôt, ou du moins l'attaquer assez directement par le spécifique. Si l'on attendoit des signes de coction, si l'on se flattoit d'une crise, la fièvre auroit fait une victime avant le temps propre à ces événemens; et pour prix de sa confiance dans les ressources de la nature, il ne resteroit au Médecin que le regret d'avoir méconnu les indications urgentes d'un médicament dont on n'avoit que des succès, et des succès prompts à attendre. Le plus grand nombre des fièvres que règnent dans les pays chauds et mal sains, sont dans la classe des fièvres dangereuses, et dont il faut prévenir les rapides et mortels accroissements; aussi voyons-nous que ceux qui les ont traitées avec le plus de fruit, ont employé le quinquina dès la première, la seconde, et, au plus tard, dès la troisième rémittence.

LXIX. Que peut-on attendre, en effet, de ces fièvres corruptives et graves, dont chaque exacerbation tend à opérer une nouvelle fonte d'humeurs, à procurer l'inflammation de quelque viscère, à exciter quelques épiphénomènes également formidables et destructifs ? Il n'est qu'un temps pour arrêter ou détourner ces funestes produits. Celui où il sont subordonnés à la fièvre qui les suscite ; le laisse-t-on passer, le quinquina qui pouvoit tout, n'a plus le moindre effet ; il devient au contraire très-dangereux, parce qu'il irrite les produits du mal, et coopère pour les faire dominer de plus en plus sur les indications de la fièvre. Nous reviendrons quelquefois sur ce précepte essentiel, parce qu'il règle invariablement, et le temps où le quinquina peut réussir, et les circonstances où l'on doit recourir de bonne heure à ce fébrifuge.

LXX. Il semble, au premier coup d'œil, que des symptômes d'inflammation ne peuvent point être guéris et prévenus par un médicament si propre d'ailleurs à les faire naître. Mais si l'on fait attention que cet appareil inflammatoire n'est que le produit de l'action fébrile, on sentira qu'en s'opposant à propos à la fièvre elle-même, on étouffera dans son germe tout ce qui peut en dériver. *Sarcone* a donné à ce sujet le précepte le plus lumineux et le plus concis. Lorsque l'in-

flammation, dit ce sage praticien, est une suite, un produit, non du seul période que lui donne son nom, mais de la cause même qui sévit avec un ordre constant, et qui, par cette raison, est appelée périodique, pour lors l'inflammation en étant réputée comme l'effet, peut être emportée par le fébrifuge. Sur quoi l'on doit remarquer : 1°. que, pour qu'on puisse raisonnablement compter que le quinquina produise de bons effets et morde sur une maladie inflammatoire symptômatique, il ne suffit pas qu'il y ait du périodique ; mais il faut au moins que les rémissions soient sensibles et d'une durée convenable. 2°. Qu'il est expressément requis que l'inflammation n'ait pas jeté de profondes racines, et n'ait pas acquis ce degré d'intensité qui peut la faire remarquer comme une maladie en soi, mais qu'il se fasse journellement en elle comme une espèce de résolution et de renouvellement alternatifs de retour et de rémissions convenables de la fièvre (1).

C'est d'après ces considérations, que *Sarcone* traita en 1764 à Naples, la cruelle épidémie des fièvres rémittentes, dont les paroxismes tendoient constamment à procurer l'inflammation de quelques viscères ; inflammation qui ne pouvoit être directement attaquée que par le quin-

(1) *Istoria ragionata de mali osservati in Napoli*, &c. part. 1, pag. 198, 199.

quina, lorsqu'on ne lui avoit pas donné le temps de devenir essentielle et continue. *Cleghorn* nous apprend que, dans les fièvres tierces qui règnent très-souvent à l'île de minorque, il est impossible d'éviter une inflammation d'entrailles, et la mort qui en est une rapide conséquence, si, immédiatement après une saignée, on ne donne le fébrifuge à haute dose. Nous citerons encore *Médicus*, qui a vu à Manhein des fièvres rémittentes dans lesquelles il y avoit tant d'inconvéniens, à raison d'une inflammation locale successive, à négliger le quinquina, qu'il en a été induit à donner ce précepte trop vague, savoir, que, dans tous les cas de fièvre inflammatoire très-grave, le quinquina est approprié, pour v qu'au préalable on ait employé la saignée et les antiphlogistiques convenables.

LXXI. Ces préceptes peuvent être appliqués aux fièvres rémittentes, dont les dangereux résultats sont d'étendre les progrès de la putridité et de la fonte des fluides. *Grant* parle d'une fièvre rémittente maligne qui régna à Bergopzoom et qu'on étoit forcé d'arrêter, pour que le malade ne périt pas d'hydropisie; le sang se dissolvoit à chaque accès (1). *Quarin* fait mention d'une épidémie putride maligne, dans laquelle la fièvre

---

(1) Recherch. sur les fièvres, t. 1, p. 51.

dégénéroit rapidement, et le malade périssoit si l'on différoit de donner le quinquina après avoir évacué les premières voies, quoique la langue fût encore très-sale et les urines hautes en couleur (1). L'épidémie de Pésaro décrite dans *Lancisi* (2) offre encore un exemple de ce dernier genre; et *Sims* (3), qui en vit régner une pareille dans le pays de Tyrone, fait observer que le quinquina administré dans de pareilles circonstances, manque rarement d'ouvrir le ventre et même avec une certaine profusion, double effet aussi salutaire que desiré, et qui doit enhardir pour l'emploi d'un médicament aussi fébrifuge que tonique.

LXXII. La dominance de la fièvre sur ses produits, et des produits trop fâcheux, trop promptement funestes, servent donc de règle invariable pour bien placer le quinquina, soit que ces produits consistent en une affection inflammatoire, soit qu'ils consistent en une affection putride. Nous en donnerons un exemple, en plaçant ici les procédés curatifs de la fièvre rémittente pleuropéripneumonique dont on a vu ailleurs (§. XIII.) la marche et les divers symptômes.

(1) *Meth. medend. febrium*, p. 38.

(2) *De noxiis paludum efluviis*, p. 299.

(3) Obs. sur les mal. épidém. p. 156.

Quoique

Quoique le poumon fût l'organe qui souffroit le plus des effets de la maladie, la saignée devoit être bornée, et ne fournir qu'un moyen subsidiaire pour passer, sans inconvénient, les premiers jours de la maladie. Ceux qui ne virent, dans les accidents péripneumoniques, qu'un prétexte de prodiguer le sang, furent très-malheureux dans le traitement de l'épidémie. Ces accidens augmentoient en proportion du nombre des saignées; cette augmentation devenoit un nouveau motif de réitérer ce genre de secours, et la pleuropéripneumonie devenant essentielle et continue, le sort des malades étoit décidé; il n'étoit presque plus possible de les arracher à la gangrène du poumon, ou à un épanchement qui les faisoit périr suffoqués. Les malades qui coururent le moins de danger, furent ceux qu'on ne saigna qu'une, deux, et au plus trois fois dans les quatre premiers jours de la fièvre. Communément ils étoient saignés pendant l'ardeur du premier paroxisme; on répétoit la saignée dans la rémission par rapport à la gêne de la respiration, pour placer une heure après l'émétique en lavage, ou un émético-cathartique composé avec deux onces de manne et quinze à vingt grains d'ipécacuanha; l'état de la poitrine faisoit préférer l'un ou l'autre de ces moyens. Les boissons pectorales, mais acidulées avec l'oximel simple, les lavemens, nous fai-

soient parvenir à la troisième exacerbation, au plus fort de laquelle on saignoit quelquefois pour la troisième et dernière fois, parce que la douleur latérale, s'il en restoit une, étoit avantageusement combattue, ou par un vésicatoire, ou par des embrocations faites avec le liniment volatil spiritueux (1) de *Pringle*, ou par tout autre épispastique. Quelquefois l'émétique étoit donné d'emblée, et la saignée se pratiquoit pendant ou après son opération. On se guidoit, pour cette préférence, sur la dominance des phénomènes propres à la lésion symptomatique du poumon, ou à la congestion des sucs pervertis croupissant dans les premières voies. Ces préliminaires étant remplis, nous profitions du relâche de la seconde rémission, pour placer un minoratif qu'on remplaçoit quelquefois par le tartre stibié jeté à la dose d'un ou deux grains dans la boisson des malades, et nous revenions à ce salutaire moyen, jusqu'à ce que les premières voies fussent assez bien nétoyées, ou jusqu'à ce que des symptômes urgens forçassent à ne pas différer l'emploi du fébrifuge.

Dans l'administration du quinquina, les malades étoient divisés en trois classes. Ceux de la

---

(1) Prenez d'esprit volatil de sel ammoniac, demi-once; d'huile d'amandes douces, une once : mêlez.

première, qui, comme on le sent bien, couroient un danger pressant, passoient incessamment à son usage après la grande reprise du troisième jour. Les deux premières doses, de deux drachmes chacune, étoient données en substance dans un véhicule pectoral, et les autres doses étoient prises en décoction. Le fébrifuge étoit suspendu pendant les deux tiers de l'exacerbation suivante, repris sur son déclin, et continüé pendant la rémission de la même manière observée le jour précédent. Lorsque l'intensité des symptômes étoit *réfrénée* et que le ventre n'avoit pas assez de liberté, nous donnions le quinquina purgatif, et ce remède achevoit la guérison de la maladie.

Ceux de la seconde classe, moins grièvement affectés, ne prenoient le quinquina qu'après l'état de la maladie. On le leur administroit en décoction qu'on prenoit soin d'adoucir avec une tisanne émulsionnée, même avec du lait d'amandes, et l'on mêloit le fébrifuge aux purgatifs les jours destinés aux évacuations nécessaires.

Enfin, ceux de la troisième classe ne prirent le quinquina que sur le déclin de la fièvre, d'abord ajouté aux potions cathartiques, et ensuite combiné avec des apozèmes qu'exigeoient, soit la fin du mal, soit les commencemens de la convalescence.

Chez tous, le quinquina, favorisé par l'action des pectoraux et quelquefois par des mixtures, dans lesquelles entroient l'huile d'amandes douces, l'extrait de têtes de coquelicot ou le sirop diacode, produisoient des effets plus ou moins prompts et heureux. Les souffrances de la poitrine diminuoient; quelques crachats cuits achevoient de débarrasser le poumon; et la fin de la maladie ne différoit point du déclin d'une fièvre putride-bilieuse. Des urines fétides et chargées, des selles jaunes et de quelque consistance, constituoient les deux crises qui jugeoient complettement la maladie.

Lorsque les malades négligés ne présentoient pas encore les symptômes d'une pleuropéripneumonie dominante, il falloit donner le quinquina, comme chez les malades de la première classe, sans avoir égard à la nécessité de saigner ou de purger, qu'on effectuoit ensuite, dès qu'on s'étoit rendu maître des accidens urgens de la maladie. La saignée qu'on pouvoit toujours placer à sa volonté, devoit être différée jusques là, parce que les symptômes qui paroissoient l'exiger, n'étant que factices, étoient plus directement combattus avec le fébrifuge. Quant aux purgatifs, le quinquina en faisoit souvent l'office, en ce qu'il mettoit des organes énervés en état de se décharger des sucs qui ne les engouoient qu'en vertu

de l'atonie des uns et de la surabondance des autres.

Mais lorsque les symptômes pleuropéripneumoniques étoient dominans, il falloit laisser le quinquina, et remplir les indications embarrassantes qui se présentoient, soit par une petite saignée, soit par les évacuations bien ménagées à l'aide du tartre stibié, par les potions huileuses animées avec le kermes et le sirop de limon; on retiroit de bons effets de fomentations continuées sur les extrémités supérieures, et des vapeurs de camphre et de vinaigre dirigées dans la poitrine.

LXXIII. L'administration du quinquina dans les fièvres rémittentes remarquables par tout autre épiphénomène, est soumise aux mêmes règles, aux mêmes conditions. Si les saignées et les vésicatoires paroissent d'une grande utilité contre les accidens soporeux; si l'on cherche à calmer le violent mal de tête et le délire frénétique par l'effusion du sang (1), et par les pédiluves ou par

(1) S'il est jamais nécessaire de se tenir en garde contre le désir de combattre, par des remèdes appropriés, les symptômes dominans des maladies, c'est principalement dans les fièvres rémittentes, où la fièvre formant la principale indication, doit aussi être directement combattue. La Médecine symptomatique, portée jusqu'à un certain point, est d'autant plus préjudiciable, que, sans enlever

les irritans extérieurs, et sur-tout par les vésicatoires aux tempes (1); si l'on oppose au vomissement excessif, le laudanum et les topiques anodins; au météorisme du bas ventre, le quinquina et le camphre en lavement, etc: ce ne sont là que des auxiliaires plus ou moins précieux; l'épiphénomène ne dénaturant pas l'indication, puisqu'il dépend du mauvais caractère de la fièvre, c'est toujours par le quinquina qu'il faut tâcher de le prévenir; c'est par ce fébrifuge qu'il faut arrêter la marche d'un accident, qui peut, ou tuer le malade au plus vîte, ou dénaturer le mal qui

---

le ſymptôme, elle le fait, au contraire, quelquefois eſſentiel, & rend la maladie plus compliquée, le malade plus foible. La ſaignée mérite ſur-tout de n'être placée & répétée qu'après le plus mûr examen.

(1) M. *Home* (*clini calexperiments*, *hiſtories and*, *diſſections*, &c., ſect. 2), nous apprend que les véſicatoires appliqués aux tempes, ſont un moyen sûr d'appaiſer le mal de tête. Il explique leurs effets, 1°. par le ſtimulus appliqué ſur des parties très-ſenſibles, très-près de l'endroit affecté, & qui ont une communication directe avec les nerfs des yeux; 2°. par l'évacuation qu'ils procurent directement de la partie malade, au moyen des vaiſſeaux qui partent du même tronc, & communiquent entr'eux par le moyen de l'artère orbitaire, &c. Nous nous ſommes quelquefois ſervi de ce topique avec le plus grand ſuccès.

ne peut plus alors être attaqué par le quinquina. Les livres fournissent plusieurs exemples de ces vérités pratiques.

Il est un produit de la fièvre que bien de Médecins croiroient ne devoir pas être combattu par le fébrifuge, et qui cependant est de nature à céder à son action : c'est une forte dégénération bilieuse des humeurs, qui, faisant bientôt des progrès considérables, occasionne un ictère sans lésion particulière du foie. Mais cette lésion est prochaine, et l'on doit toujours craindre que ce viscère ne s'engorge enfin, ne se pénètre de l'humeur qui a tant d'analogie avec lui, et ne finisse même par s'endurcir ou par suppurer. En donnant le quinquina avant cette lésion locale (et sans doute qu'on peut le donner, puisque la dégénération bilieuse est l'effet du mal), on réussit à la détourner, à la prévenir, à guérir même très-promptement la maladie. Ainsi se traite la fièvre jaune d'Amérique, dont celle que nous désignons ici est un diminutif plus ou moins sensible. Cette dégénération bilieuse se manifeste après quelques redoublemens par d'énormes évacuations de bile, ou par une légère jaunisse, qui ne paroît d'abord que dans le fort de l'exacerbation, et par des urines très-saffranées à la fin ou dans l'intervalle des paroxismes. Elle est commune dans les mala-

dies dont l'ardeur des redoublemens est très-forte.

LXXIV. C'est donc faute d'employer le fébrifuge de très-bonne heure dans les fièvres rémittentes, dont les paroxismes amènent des accidens graves et malins, qu'on perd souvent l'occasion de pouvoir le placer avec fruit. Les lésions particulières ont tant de tendance à s'établir, et une fois formées, elle s'opposent si directement aux bons effets du médicament, que, lorsqu'on veut ensuite le placer, il n'agit point, ou n'agit qu'au détriment du malade. Pour règle sûre dans tous ces cas, on peut adopter que le temps de la fièvre le plus propre à l'administration du quinquina, est celui où les accidens du paroxisme cessent de devenir indifférens. Plus la fièvre sera grave, et plutôt cette indication sera décisive. *Zimmerman* parle d'une fièvre tierce qui tuoit à la seconde reprise, et dans laquelle il falloit placer le quinquina dès la première rémission. La maladie étoit caractérisée par une grande oppression et une forte douleur à la tête (1). Pour l'ordinaire, cependant, la fin des malades n'est pas aussi précipitée, et l'on peut dire qu'en général la quatrième ou la septième reprise manifeste plus ou moins clairement l'indication du fébrifuge.

---

(1) *Vonder erfahrung* 1 th. p. 204, & *Quarin de febrib.* p. 94.

LXXV. Quand on suit avec attention la nature, on est comme frappé de l'ordre constant qu'elle met dans ses opérations. Les anciens qui les avoient observées avec la plus grande sagacité, nous ont dit que le septième accès dans les intermittentes, mérite autant de considération et a la même valeur que le septième jour des fièvres continues; et que le même rapport qui se trouve dans les continues entte le quatrième jour et le septième, se remarque pareillement entre le quatrième accès et le septième des intermittentes. Mais on sait que les anciens n'ont point assez exactement séparé ce qui convient aux intermittentes et aux rémittentes (§ II.), pour que leurs observations ne soient pas applicables aux unes et aux autres. S'il s'élevoit quelque doute à cet égard, nous nous appuyerions sur l'autorité des modernes. *Cleghorn* (1), dans l'épidémie de Minorque; *Lancisi*, dans les épidémies de Rome (2), d'Orviette (3), de Pesaro (4); *Lautter*, dans l'épidémie de Laschendorf (5); M. *Darluc*, dans celle de la Provence (6);

(1) *Observations on the épidémical diseases in minorca*, &c., p. 189, chap III.

(2) *De noxiis paludum efluviis*, p. 158.

(3) *Ibid.* p. 189.

(4) *Ibid.* p. 260, 278, 308.

(5) *Histor. bienn. morbor. rural.* &c., p.

(6) Journ. de Méd. t. XVI, p. 350.

Rosen, dans les fièvres rémittentes pernicieuses d'Upsal (1); et tant d'autres, nous apprennent que le quatrième paroxisme est indicatif du quinquina : précepte essentiel, fondamental, qu'*Hippocrate* (2) même a donné d'une manière non équivoque.

Par conséquent, si, dans la quatrième reprise, les symptômes s'aggravent et deviennent dangereux, si l'exacerbation se prolonge davantage, et sur-tout si le premier temps s'obscurcit plus ou moins considérablement, il n'y a pas à balancer; le quinquina est devenu nécessaire pour arrêter cette dégénération. Bien plus, il n'y a guères que ce moment, nous ne dirons pas pour prévenir quelque symptôme mortel, tels que l'apoplexie et autres affections soporeuses ou paralytiques, &c., mais pour empêcher que ces symptômes ou autres d'une nature quelconque, ne prennent des accroissemens et une intensité propre à les faire dominer sur la fièvre. Dira-t-on qu'il y a d'autres indications à remplir ?

(1) Traité des mal. des enfans, p. 366.

(2) *Lib. de affection. num.* 18. Nous rapporterons ici ses termes : *Tertianæ febris, cùm apprehenderit, si quidem videbitur tibi non purgatus esse, quartâ die pharmacum dato : si vero pharmaco non videbitur opus habere, medicamenta in potu exhibito, quibus febris aut transmutetur, aut deficiat.* Ce précepte peut-il être plus clair ?

Celle de la fièvre est la plus urgente et doit l'emporter. Craindra-t-on que le quinquina n'entraîne des suites désagréables ? Mais cet inconvénient ne sauroit être comparé au danger inévitable et pressant que le moment présente. Peut-on redouter une rechûte lorsqu'il est question de traiter une maladie mortelle ? Peut-on faire entrevoir de légères obstructions, très-guérissables d'ailleurs, pour un malade qui se trouve en danger de mort ? Dans des instants, où le moindre délai peut tirer à conséquence, l'homme instruit doit en profiter, et par une prompte administration du spécifique, il doit arracher une victime au trépas, et donner à l'art un tromphe de plus.

Telle a été la conduite de tant d'observateurs éclairés et judicieux, qui nous ont frayé la route, et cherché à nous autoriser de leurs exemples. Leurs succès ont été si constans, si soutenus, si complets, qu'ils n'ont pas craint de nous dire que, par la vertu sédative du quinquina, le calme revient plus rapidement que l'orage ne s'est annoncé; que tous les symptômes cessent dès le moment que le fébrifuge a pu se porter en quantité suffisante dans le sang; et que, dans le cas où la fièvre ne s'éteint pas totalement, les exacerbations qui suivent, sont très-peu de choses. Le fébrifuge, pris sur leur déclin en moindre dose, en anéantit la cause sans retour.

Prouvons par une observation la réalité de ces promesses.

Un sexagenaire (1), homme replet et fort en apparence, eut pendant plusieurs jours de légers frissons de temps en temps, des lassitudes spontanées, du défaut d'appérit, des nausées, des vomissemens qui furent suivis d'une fièvre qui s'établit par un frisson marqué, par la soif et ensuite par la sueur. Après ce premier accès il y eut beaucoup d'allégement; la fièvre néanmoins continua, avec moins de force à la vérité, et ne se termina pas par un sommeil paisible, et par cette apyrexie qui paroît être le signe distinctif ou caractéristique des fièvres intermittentes légitimes. Le second jour l'accès reparut avec plus de violence et fut moins long: il y eut nausées, vomissemens, grande gêne et douleur dans la respiration, expectoration de crachats mêlés de sang, soif ardente, disparates. Le troisième jour fut moins orageux et assez semblable au premier, si l'on en excepte le frisson qui, dès ce jour, disparut pour ne plus se faire sentir dans les accès suivans. Le paroxisme du quatrième jour réveilla tous les

(1) Obſervation communiquée par M. *Merlin*, Médecin à Lille, & dont ſon père eſt le ſujet. *Voy.* journ. de Méd. t. XII. p. 125.

symptômes du second, mais avec plus de violence; le délire fut décidé, quoique de temps en temps le malade s'en aperçût; le visage et le cou étoient rouges et enflés; les yeux allumés; l'accablement extrême; la respiration laborieuse; le pouls ne correspondoit pas à la véhémence des symptômes : car dans les accès, il n'avoit ni plus de force, ni plus de volume que celui d'un homme en santé, et dans les moindres exacerbations, il étoit très-petit et très-foible : les urines de ce jour et des précédens étoient hautes en couleur, sans sédiment; point de sommeil, mais un assoupissement comateux, avec embarras dans la gorge; le cinquième jour ne fut pas aussi favorable qu'on devoit s'y attendre, d'après la marche de la fièvre en double tierce, et le cas devenoit très-pressant. On avoit placé un purgatif après la troisième exacerbation, et il fut décidé par plusieurs médecins rassemblés, d'employer une forte infusion de quinquina dans le vin blanc, qui, à la dose d'une pinte, fit disparoître entièrement la fièvre; le malade en continua l'usage pendant quelques jours, et la santé fut parfaite. On n'eut besoin que d'un doux purgatif pour achever de nettoyer les premières voies et favoriser l'écoulement des hémorroïdes, qu'une nature active décida chez un homme qui en avoit souvent été attaqué.

La guérison de cette maladie, dont le caractère n'étoit point équivoque, est sur-tout remarquable par l'effet prompt et notable du quinquina, qui fut tel, qu'on n'eut presque rien à faire dans un sujet en qui la maladie sembloit devoir laisser des suites à combattre. Qu'on dise, après cela, que dans toutes les fièvres rémittentes simples ou bien légitimes, le danger ne dépend pas du dépôt du levain fébrile sur un ou plusieurs organes essentiels à la vie; et qu'en vertu de cette indication, le plus prompt emploi du quinquina ne soit pas strictement nécessaire!

(*) Voici un nouvel exemple de l'activité de ce fébrifuge dans un cas beaucoup plus grave encore, et pour ainsi dire désespéré.

M. *Gautier*, homme de 50 ans, d'une constitution forte, mais dont les humeurs étoient infectées d'une acrimonie dartreuse, fut pris du frisson le septième jour qui suivit son exposition aux influences dangereuses de l'air marécageux. Ce frisson fut suivi par la chaleur que la sueur termina; et cette succession des phénomènes constitutifs d'une fièvre intermittente eut dix-sept heures de durée. Le lendemain le malade fut bien, et à peine tint-il compte d'une courte et légère exacerbation. Le troisième jour l'accès fut semblable au premier, mais, et un peu moins fort, et un peu moins long. Le ma-

lade fut émétisé le quatrième de la maladie, et le reste du jour se passa dans l'apyrexie. Le quatrième paroxisme correspondit à ceux du premier et du troisième; il survint le cinquième jour, et fut très-grave; il y eut délire, auquel succéda un assoupissement qui sembloit tenir du coma; ce redoublement débuta sans frisson, on n'aperçut qu'un simple refroidissement des extrémités; il dura vingt-deux heures, et finit par des moiteurs partielles. Le malade fut très-gai le jour suivant: on profita de ce moment pour placer un purgatif. Il évacua suffisamment. Le sept, un redoublement semblable à celui du cinq, dura trente heures, et sur sa fin il y eut quelques légères syncopes. On donna dans l'intervalle le quinquina, uni à un lavage purgatif. Le huit, jour intercalaire, il survint un paroxisme court, mais orageux; la langue étoit sèche, noirâtre, et les soubresauts des tendons se mirent de la partie. Le redoublement du neuf fut moins fâcheux que celui du sept, auquel il correspondoit; mais l'exacerbation du dix, qui devoit répondre à celle du huit, fut presque aussi violente que la reprise du sept; dès-lors les intervalles des redoublemens furent courts, le malade restoit affaissé, et le paroxisme étoit divisé par deux périodes; le premier étoit marqué par un délire paisible et soutenu, qui duroit de huit à dix

heures; le second étoit caractérisé par un assoupissement carotique qui duroit autant; ainsi le malade restoit seize à vingt heures sans connoissance. On appliqua deux vésicatoires aux jambes; le malade faisoit usage de tisanes aiguisées, et de quinquina purgatif; quoique le redoublement des jours pairs fût devenu moins considérable, celui des jours impairs ne perdoit rien de son intensité.

M. *Fouquet*, célèbre praticien de Montpellier, ayant été appelé, les laxatifs et le quinquina à plus forte dose furent administrés et continués sous la direction du médecin ordinaire. La métastase du levain dartreux, le vice des premières voies, ou la lésion de quelque viscère empêchèrent-ils de placer le quinquina à une dose requise pour s'opposer au retour d'un nouvel accès qui pouvoit être mortel ? Ces circonstances n'eurent pas lieu, ou du moins le péril imminent forma une considération majeure, lorsque je fus rendu auprès du malade. Il étoit dans le cours du vingt-sixième redoublement; c'étoit le fort paroxisme, et il fallut flotter pendant dix-sept heures entre la crainte de la mort, ou l'espoir que cette exacerbation ne seroit pas la dernière. Le malade prenoit très-peu, et à peine fut-il possible de tirer parti de son état, pour lui faire avaler de temps en temps une cuillerée d'une

mixt

mixture huileuse et fortement camphrée. Après le redoublement, qui parut abrégé de trois heures, le malade reprit ses sens, il se plaignit d'anéantissement et de douleurs aux extrémités ; son pouls, qui, dans les forts paroxismes, étoit naturel quant à la fréquence, mais petit, mou, foible, prit un peu plus de consistance et d'irrégularité. Je proposai le quinquina à grande dose; pour cet effet, je conseillai de faire une décoction avec une once de bon quinquina, sur cinq verres d'eau, et de délayer dans le premier verre, qu'on donna sur l'heure, trois drachmes de quinquina en poudre; de réitérer de deux en deux heures la décoction fébrifuge, dans le second verre de laquelle on mettroit deux drachmes de quinquina en substance; enfin, de continuer dans les intervalles la mixture camphrée. Ce plan fut exécuté avec un tel succès, qu'il ne survint plus de redoublemens, et que le malade entra dès lors en convalescence.

Elle fut longue et laborieuse, mais sans rechûte: la plaie des vésicatoires eut beaucoup de peine à se fermer, et la foiblesse des jambes fut un symptôme inquiétant. L'appétit se rétablit très-lentement, et ce qui contribua beaucoup à le rappeler et à fortifier la digestion, fut l'usage d'un vin de quinquina, uni à l'absinthe et aux

martiaux, ainsi que celui de l'élixir doux de vitriol de la pharmacopée de Londres.

Cette observation est frappante sans doute ; elle indique le danger de différer le quinquina sur des indications spécieuses, et l'utilité de ce fébrifuge à des époques où il semble que l'expectation a dû le rendre inutile.

LXXVI. On auroit tort cependant, et nous devons le remarquer ici, de s'attendre dans toutes les circonstances à des effets si promptement heureux de l'usage du quinquina. Dans plusieurs cas de fièvres rémittentes, ce fébrifuge semble n'agir que par gradation; son énergie spécifique paroît se borner à modérer d'abord la marche de la fièvre, ensuite à supprimer un des redoublemens alternatifs quand la maladie marche en double tierce; mais en continuant l'usage du remède, on acheve d'emporter la fièvre. Cette opération lente et comme partielle du quinquina ne détruit point la légitimité de l'indication. Les accidens qu'on veut combattre avec le spécifique, étant réputés dériver directement de la fièvre, ce remède qu'on emploie avant les signes de coction et uniquement pour guérir, avec la fièvre, tous les épiphénomènes qui en découlent, doit aussi être réputé nécessaire en vertu de l'indication majeure de la maladie.

M. *Soulages*, père, s'alita le 21 septembre 1782.

Depuis quelque temps il se plaignoit d'une existence pénible et de rêver toutes les nuits d'objets très-disgracieux. Au cinquième paroxisme, il survint une attaque de convulsions très-alarmante qui laissa une paralysie de la langue; je fus appelé ce jour là. M. *Soulages* étoit âgé d'environ 66 ans; sa qualité de Bourgeois l'éloignant des affaires, et naturellement actif, il prenoit plaisir à diriger quelques travaux sur le bord des étangs, où il passoit souvent les semaines entières. La maladie avoit commencé à l'instar des fièvres catarrhales; mais, dès le début, on avoit remarqué un affaissement particulier, et le malade s'étoit plaint d'une douleur soutenue dans les reins. Les redoublemens quotidiens marchoient en double tierce, et leur intensité se correspondoit à jours alternatifs. *M. Soulages* avoit déjà été vidé par l'émétique et le surlendemain par un purgatif dont les effets furent soutenus par des mixtures cordiales. Mon premier soin fut de faire appliquer une ventouse à la nuque et donner des frictions rudes aux extrémités inférieures. La raison de la préférence que je donnois à ces moyens, trop négligés peut-être, sur les vésicatoires, fut fondée sur le pouls, qui, lorsqu'il est mauvais, contrindique ces sortes de *stimulus*, de peur que, après l'excitation des forces dues à l'irritation, l'atonie ne soit infiniment plus grande et plus

formidable. On continua les potions cordiales, animées par l'alcohol de potasse, ou lilium de paracelse (qui n'étant qu'un esprit de vin, privé de toute partie métallique, et dont la portion éthérée est décomposée et rendue huileuse, peut être administrée moins timidement qu'on ne le fait), et par l'acétite ammonical ou esprit de mindererus, dont les vertus antiseptiques s'approprient très-bien aux fièvres anomales. La tisanne fut une décoction de camomille romaine, adoucie avec le miel, le ventre étant fermé. A ma visite du lendemain matin, la paralysie de la langue n'existoit plus, le redoublement étoit tombé sur les quatre heures du matin, et dans la remission, le malade avoit l'air étonné, du penchant à dormir; son pouls étoit lent et irrégulier sans foiblesse. On appliqua dès lors les vésicatoires, dans la vue de combattre l'état visqueux des fluides, qui, d'après les observations de *Lancisi* et de *Pujati*, prédomine dans les fièvres rémittentes des pays simplement marécageux. L'exacerbation qui suivit et qui commença sur les neuf heures du matin, fut seulement remarquable par des disparates et une certaine difficulté à s'exprimer. Le septième paroxisme, qui correspondoit au cinquième et dont le début eut lieu sur les dix heures du matin, amena de nouveau l'attaque de convulsions et la paralysie de la langue

avec beaucoup d'affaissement. Il n'en falloit pas davantage pour déterminer l'usage du quinquina à haute dose. Le malade en prit trois drachmes en substance de deux en deux heures, associé à trois grains de carbonate ammoniacal dans un véhicule composé de vin et d'eau. Ses heureux effets furent marqués d'abord par la disparition de l'affection paralytique et convulsive, ensuite par la moindre intensité du plus grave redoublement. Obligé de varier la forme de l'administration du quinquina, j'eus recours à la teinture fébrifuge d'huxham, comme mieux appropriée à la débilité respective et à la putridité dominante dans les suites des fièvres malignes; et ce médicament termina cette maladie d'un aussi mauvais caractère, quoique l'âge du malade et la malignité des accidens ne permissent pas de l'espérer; les selles furent avantageusement sollicitées sur le déclin de la fièvre, dont la durée totale fut de trente-cinq jours. Le malade prit trois onces de quinquina en substance et deux onces sous la forme de teinture. Il ne consomma que quinze grains de carbonate ammoniacal, parce qu'on en discontinua l'usage après la cessation des accidens qui l'avoient réclamé.

Cette observation, qui nous donne l'exemple d'une fièvre rémittente maligne, non seulement met au grand jour l'effet graduel du quinquina,

mais encore elle confirme cette règle du pronostic, que dans les fièvres doubles tierces, dont les redoublemens sont ordinairement inégaux pour la violence et pour la durée, le pronostic doit s'appuyer sur l'observation des redoublemens qui correspondent de deux jours l'un. Il pourroit être très-fautif, si on l'établissoit seulement sur la comparaison d'un paroxisme avec celui qui l'a immédiatement précédé.

LXXVII. Dès que les fièvres rémittentes du troisième ordre ne diffèrent que du plus ou du moins des véritables fièvres continues, et que le quinquina n'est point indiqué dans ces dernières, comme fébrifuge, il s'ensuit qu'au lieu de placer dans ce médicament une confiance qui seroit démentie par les effets, il faut adopter le traitement qui convient aux fièvres continues, et, sous ce point de vue, préférer au quinquina, dont on peut cependant se servir quelquefois en qualité de tonique et d'antiseptique, les évacuans par haut et par bas, les acides, sur-tout les minéraux, les vésicatoires appliqués de bonne heure, sans quoi l'on perd souvent les avantages qu'on peut en retirer; enfin les cordiaux, les anti-putrides, les diaphorétiques-antiseptiques: remèdes qu'on fait succéder les uns aux autres, et dont on seconde réciproquement les effets, suivant qu'ils sont indiqués par la

nature de la fièvre et par celle des accidens qui l'accompagnent. Le quinquina, comme fébrifuge, et quelquefois même comme antiseptique, peut produire de funestes résultats, parce qu'il n'a pas la propriété de changer et d'évacuer les humeurs, ce qui forme en général le point capital de ces maladies ; parce qu'en agissant par sa vertu propre et directe, il empêche le développement nécessaire de la fièvre pour sa solution la plus avantageuse ; parce qu'en portant, par sa faculté tonique, l'érétisme des solides, et le mouvement fermentatif des fluides, à l'excès, il accélère la perte totale du ressort des uns, et précipite la décomposition, la dissolution des autres ; parce qu'enfin, en opérant par sa qualité astringente, il supprime, ainsi que l'a très-bien vu *Quarin* (1), l'excrétion d'une humeur âcre qui, dans quelques-unes de ces maladies, s'est séparée du sang, et qui aborde successivement dans les premières voies où le moindre séjour risque d'occasionner l'inflammation des parties dans lesquelles l'humeur s'arrête ou se dépose.

C'est pour avoir été administré contre des considérations aussi décisives, que le quinquina a produit, dans quelques circonstances, des effets

---

(1) *Method. medend. febrium*, p. 44.

alarmans et mortels. M. *Darluc* (1) les a observés dans une fièvre rémittente putride, qui fut épidémique en Provence, en 1748; et M. *Vastapani* (2) en fut si frappé pendant les maladies de Coni et de Turin, dont il nous a décrit l'histoire, qu'il en fut induit à porter sur l'efficacité du quinquina un jugement un peu trop défavorable.

LXXVIII. A quelque époque des fièvres rémittentes que se présente l'indication de placer le quinquina, l'expérience nous enseigne que ce fébrifuge ne réussit jamais mieux que lorsqu'il est administré pendant la rémission, et qu'il est pris à une distance très-éloignée du prochain paroxisme. La raison de ce phénomène est que le quinquina n'agit que prophylactiquement contre l'exacerbation future, et que, pour que son effet ne manque point, il lui faut un intervalle suffisant (3). Cette observation limite l'ins-

(1) Journ. de Méd., t. VI, p. 73.

(2) *De china-china in synochis putridis animadversiones*, &c.

(3) Il y a trois opinions concernant le période où il faut administrer ce fébrifuge. Les uns prétendent qu'on doit le faire prendre immédiatement avant le paroxisme; selon les autres, il convient de le donner dès que le redoublement est fini; il y en a enfin qui veulent qu'on l'emploie pendant l'intervalle des paroxismes. Cette

tant de son activité et celui de son administration ; elle détruit les assertions mal fondées de ceux qui prescrivent de donner cette écorce

---

dernière méthode a été la plus généralement ſuivie, & paroit mériter la préférence, parce qu'elle comprend les deux autres ; mais ſuivant M. *Home* (*clinical experimentz*, &c., ſect. 1) ne ſont-ce pas peut-être excluſivement les premières ou les dernières doſes qui opèrent la guériſon ? & dans ce cas, les autres ne ſont-elles pas, ſinon nuiſibles, du moins inutiles ? Pour décider ce point controverſé, M. *Home* a fait 16 expériences, dont le réſultat eſt, 1°. que le quinquina eſt d'un uſage plus efficace & plus sûr, lorſqu'on le donne à la fin de l'accès, ou 40 heures avant le retour du paroxiſme, que ſi on l'adminiſtre deux, trois ou quatre heures avant l'accès. Huit des malades, choiſis pour les expériences, ont avalé l'écorce du Pérou, immédiatement avant le friſſon, ſans que la fièvre ait été emportée ; cinq l'on priſe à la fin du paroxiſme, & le ſuccès a été complet. Sa doſe, dans toutes les expériences, a été d'une demi-once, excepté dans deux cas où elle n'a point paſſé deux drachmes.

M. *Home* obſerve, 2°. que ſi l'on donne le quinquina peu d'heures avant le paroxiſme, la fièvre acquiert plus de force ; deux malades ont même eu des vomiſſemens ; il n'en a pas été ainſi dans le cas où ce remède a été pris après la fin de l'accès. M. *Home* remarque, 3°. que comme le quinquina, lorſqu'on le fait prendre à une grande diſtance de la fièvre, réuſſit mieux, il s'en ſuit qu'il faut un temps conſidérable pour ſon action. Dans trois malades qui l'ont pris immédiatement avant

peu avant la reprise, au commencement du froid, au plus haut degré de la chaleur. Et quel temps pour placer un remède astringent, que celui où le corps est universellement resserré par le spasme ? Quel temps pour placer un remède chaud, que celui où le corps éprouve une ardeur plus ou moins vive ? La raison, l'expérience, indiquent qu'on donne bien plus sagement un remède tout à la fois astringent, tonique et chaud, lorsqu'après le paroxisme les

---

l'accès, le paroxisme n'a pas été suspendu, mais le retour du suivant a été arrêté. On peut faire tous les jours la même observation sur les malades qui prennent le quinquina pendant tout le temps de l'intermittence. Il a supprimé le second accès, quoiqu'il n'ait pas arrêté le premier. La quatrième conséquence que M. *Home* tire de ses essais, est que la longueur du temps qu'il faut à l'écorce du Pérou pour exercer son activité, paroît prouver que l'action de ce remède ne se borne pas à l'estomac & au système nerveux, mais qu'il faut qu'il entre dans le système vasculaire, & c'est-là qu'il agit avec le plus d'efficacité. Le succès que ce fébrifuge a eu lorsqu'on en a fait usage, en forme de bains ou de sachet, portent bien à conclure que son action topique sur l'estomac, n'est point nécessaire.

M. *Home* observe enfin, d'après ces expériences, que les effets du quinquina donné à la fin de l'accès, sont en apparence les mêmes dans les fièvres quotidiennes & dans les fièvres tierces, & qu'il ne faut que 15 à 16 heures à cette écorce, pour produire tout son effet.

fibres sont trop lâches, lorsque tout le corps est dans l'atonie, lorsque le malade est assez abattu, assez énervé, pour avoir besoin d'un fortifiant énergique.

LXXIX. Mais comment se conduire dans ces maladies fâcheuses où le type est irrégulier, et où, pour ainsi dire, les reprises se confondent? Les uns (*Cleghorn*, *Werlhof*, etc.) veulent, pour placer le quinquina, qu'on épie, avec le plus grand soin, le moment qui sépare les deux reprises: chose qui n'est pas souvent facile. D'autres (*Torti*, etc.) exigent, que sans attendre la rémission, on donne ce fébrifuge en tout temps. Pour nous, qui ne déférons à l'autorité, qu'autant que l'expérience nous l'a rendue sacrée, nous estimons que le spécifique doit être placé immédiatement après le plus haut degré de l'exacerbation, c'est-à-dire, dans le décroissement du paroxisme.

LXXX. La nature des accidens et la marche rapide de la fièvre, doivent décider de la dose à laquelle il faut administrer le médicament. Dans les fièvres très-aiguës des climats chauds, on se voit quelquefois forcé de prescrire le quinquina sans poids ni mesure, d'en donner autant que l'estomac peut en supporter. Quelques Praticiens même ont cru que dans tous ces cas analogues, on ne sauroit l'ordonner à trop forte

dose, et le faire entrer par assez de voies. *Cleghorn*, entr'autres, veut qu'on l'emploie par la bouche, en lavemens, en fomentations. En général cependant, on peut fixer la dose du quinquina, à celle d'une once et demi en substance, et de deux onces en décoction, pour faire prendre dans l'intervalle de deux paroxismes, lorsque le cas est urgent; et comme il est prouvé que les premières doses du quinquina agissent plus spécifiquement que les autres, il convient que la première prise soit très-forte, et que toutes les autres soient diminuées en proportion. *Torti* faisoit cette première prise de demi-once; nous la faisons ordinairement de trois drachmes, et suivant le précepte de *Harvée* (1) c'est sur-tout dans les fièvres rémittentes avec diarrhée symptomatique, qu'on se trouve le mieux de donner du quinquina moins souvent, et le prescrire alors en plus fortes doses, sur-tout à la prèmière.

Autant l'on fait du mal en administrant le quinquina dans les fièvres où ce fébrifuge n'est point indiqué, autant on pêche à donner cette écorce à petites doses dans les cas graves de fièvre rémittente légitime. En effet, de petites doses rendent les exacerbations plus anomales,

---

(1) *Ars sanandi cum expectat.*, t. 1, p. 202.

plus terribles, et suscitent des accidens formidables et mortels. On leur a vu causer des paralysies partielles : effet des crises avortées, d'une fâcheuse métastase ou des aberrations du principe de la vie. Quelquefois même le paroxisme suivant se termine par la mort ; trop heureux lorsque ce malheur n'arrive point, et qu'il est permis au Médecin de réparer sa faute.

La veuve *Chauvet*, femme de 56 ans, fut affligée, dans l'automne de 1783, d'une fièvre rémittente double tierce. Je fus appelé à la septième exacerbation qui avoit débuté la veille à dix heures du soir par un refroidissement très-fort avec une grande diminution de sentiment, de connoissance et de mouvement ; ce fâcheux état dura toute la nuit, et s'améliorant progressivement dans la matinée, la rémission fut décidée sur les neuf heures. Alors seulement la malade me montra une langue sale, et demanda pour toute ressource les secours spirituels qui lui furent aussitôt accordés. Ce paroxisme étoit un diminutif du sixième, du quatrième et du second, qui avoient toujours commencé sur les quatre heures de l'après midi, et étoient les grandes exacerbations. La première, la troisième et la cinquième, qui avoient toujours débuté sur les dix heures du soir, étoient moins graves et légères lorsqu'on les comparoit aux paroxismes des jours

pairs. La malade avoit été purgée deux fois. Frappé du caractère dangereux de cette fièvre, dont les moindres reprises acquéroient l'intensité des grandes exacerbations, je me hâtai d'employer le quinquina à la dose d'une once en décoction dans une pinte d'eau; et comme la langue étoit très-chargée, je mis deux grains et demi de tartre stibié dans la totalité de la décoction précédente, dont la malade devoit boire un verre toutes les deux heures. Je reconnus bientôt que j'avois été trop timide dans l'administration du fébrifuge. La grande exacerbation débuta sur les quatre heures de l'après midi par un froid aigu et très-long, la perte de sentiment et de connoissance fut absolue, les lèvres étoient pendantes et livides; la face hippocratique étoit l'emblême de la mort; les parties charnues étoient molles. Je m'opposai à la destruction presque totale de la machine par de larges emplâtres vésicatoires, par des frictions rudes sur tout le corps, par des odeurs fortes et volatiles; la malade n'avaloit pas, et les liquides mis dans la bouche ressortoient par les côtés. Tant de symptômes graves n'aboutirent point à la mort. L'indication étoit urgente; aussi fis-je prendre devant moi, demi once de quinquina en substance, dès que ce paroxisme fut tombé, et dans l'intervalle on donna encore pendant trois fois le même

fébrifuge à la quantité de deux drachmes par doses, le tout délayé dans une décoction faite avec une once du spécifique. Le neuvième paroxisme fut retardé d'une heure, et eut beaucoup moins d'intensité; dès qu'il fut terminé, on répéta le quinquina de la même manière que le jour précédent, et la dixième exacerbation ne vint pas. La convalescence prit dès lors son commencement, et fut solide. Il est bon néanmoins de faire observer que cette femme rendit pendant long-temps des urines troubles et chargées, et que sa transpiration répandit sensiblement une odeur forte et fétide.

Dans cette observation, on voit ce qu'on risque de donner le quinquina à trop petite dose. L'Auteur d'une dissertation sur le quinquina, soutenue à Montpellier en 1775, nous apprend que M. de *Barthez* a vu une paralysie de la langue et des extrémités inférieures, qui ne put être guérie qu'au bout d'une année du traitement le plus méthodique, et qu'occasionnèrent des doses incomplettes du fébrifuge. *Sims* a vu des malades en danger de périr par la même cause (1); aussi dans le traitement d'une fièvre rémittente très-maligne que cet Auteur observa pendant l'été de 1771, il donna cette écorce à la dose de trois once dans l'espace de vingt heures, ou de cinq

(1) Obſervat. ſur les malad. épidém. p. 155.

onces dans moins de trente, sans que l'estomac la rebutât jamais ; et M. *Colombier* (1) ayant à traiter une fièvre très-grave avec des accidens soporeux, administra ce spécifique à la dose de deux onces et demi en quelques heures, savoir, deux onces en décoction, dont la malade buvoit un verre toutes les heures, et demi once en poudre donnée en deux fois. Le quinquina rendu d'abord purgatif, et combiné ensuite avec les martiaux, enlevèrent tous les accidens ultérieurs, et la santé fut parfaite.

Ainsi les Praticiens judicieux savent qu'on ne produit de grands effets qu'avec de grandes doses. Convaincu de cette vérité, M. *Clerc* (2) vouloit qu'on administrât l'extrait de quinquina, depuis une demi once jusqu'à une once, parce que ce remède ne produit rien à plus petite dose ; et pénétré de l'importance de ce précepte qu'il désiroit d'étendre à un plus grand nombre d'objets, cet Observateur avancoit que nous aurions peut-être un plus grand nombre de spécifiques, si nous savions employer les remèdes indiqués, à la dose qui seroit nécessaire. Qu'on recueille ce que les meilleurs écrivains ont laissé sur cet sujet, et on sentira avec quelle justesse

(1) Médec. milit. t. 1, p. 310.

(2) Hist. nat. de l'homme malade, t. 1, p. 333.

M. *Serrao*

M. *Serrao* disoit qu'il meurt plus de personnes faute d'avoir pris du quinquina, que pour en avoir trop usé; on verra que lorsque ce remède est bien indiqué, on ne sauroit, pour ainsi dire, pécher dans la dose. *De Gorter* parle de quelques malades qui, par dépit ou autrement, avoient pris en une fois la quantité entière de quinquina qu'on leur avoit ordonnée pour plusieurs, et qui, pour prix de leur hardiesse, avoient été, sans le plus léger inconvénient, délivrés de leur fièvre; d'où cet habile praticien conclut que c'est une chose inutile que d'être si timide à déterminer la dose du fébrifuge. *Geoffroy* a également tonné contre l'insuffisance des doses de ce médicament, au sujet duquel il est bon d'observer que plus les malades en prennent en peu de temps, et moins ils en mettent à en continuer l'usage.

LXXXI. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas de remarquer qu'un des effets du quinquina, est d'augmenter, dans quelque cas, les accidens du paroxisme qui suit son exhibition, lorsque ce remède ne l'emporte pas d'emblée. Les praticiens instruits ne s'y méprennent point; ils savent que c'est un indice d'une plus grande liberté dans l'action des vaisseaux sur l'humeur fébrile. Mais combien de jeunes médecins, effrayés par cet orage, abandonnent brusquement l'usage du fébrifuge au moment où quelques doses de

plus (1) alloient emporter tout le mal! Qu'ils ne s'en laissent donc pas imposer par cette augmentation apparente de la maladie. Qu'ils sachent qu'après avoir employé le quinquina à forte dose, tantôt les deux reprises suivantes se réunissent pour n'en former qu'une tumultueuse, très-longue et propre à effrayer les assistans; mais qu'il survient à la fin une détente générale, tous les couloirs s'ouvrent, et la fièvre est emportée (2); que tantôt le dernier paroxisme,

---

(1) Dans toutes les maladies où j'ai vu l'usage du quinquina suivi de succès, dit *Sims* (*observ. sur les malad. épidém.* p. 55, & p. 156, 158), il paroissoit d'abord produire des effets défavorables, tous les symptômes venant à empirer: ainsi, dans les fièvres rémittentes, le paroxisme qui le suivoit étoit si violent, qu'il alarmoit ceux qui n'étoient pas familiarisés avec son opération. Les Médecins ne doivent pas oublier cet effet du quinquina. J'ai vu plusieurs cas, où, pour l'avoir ignoré, on discontinuoit trop tôt ce remède, ou si par bonheur le malade en avoit pris une quantité suffisante, on faisoit honneur de la guérison qui s'ensuivoit, à quelque chétif remède incapable de l'opérer, tandis qu'on croyoit le quinquina dangereux, dans les cas où il méritoit les plus grands éloges.

(2) Entre ceux qui ont fait cette remarque, voy. *Cleghorn, observations on the épidémical diseases in minorca*, &c., p. 191, ch. III. *Sarcone istoria ragionata de mali osservati in Napoli*, t. 1, p. 189, &c.

sans être plus long, est néanmoins très-violent accompagné de délire et cependant suivi de la même crise ; enfin que, soit que la maladie soit guérie presque sur le champ, soit qu'elle paroisse résister encore à l'action salutaire du quinquina, cette augmentation des symptômes n'en est pas moins avantageuse, lorsque ce fébrifuge a été placé sur des indications décisives.

LXXXII. S'il y a quelque chose de divin dans la nature des maladies, ainsi que l'a dit Hippocrate, il n'y a pas moins quelque chose de divin dans l'usage et l'administration des remèdes, ainsi que l'a remarqué *Richa* (1), et ce n'est pas tant du degré d'efficacité des médicamens ou de leur inexplicable manière d'opérer, qu'il faut attendre le plus d'avantages, que de la forme et du temps de leur administration. Nous nous sommes expliqués sur le temps le plus propre à l'emploi du quinquina, et nous aurons lieu d'y revenir encore. Quant à la manière de le donner, quoiqu'elle dépende des circonstances, et qu'on ne puisse conséquemment rien dire de bien précis, nous avancerons cependant que la préparation la plus efficace, et qu'il faut préférer dans tous les cas d'un danger pressant, est le quinquina en poudre, qu'on donne délayée

(1) *Constit. épidem. taurin.* dans le 2 vol. des œuvres de *Sydenham*, p. 382.

dans une décoction même de quinquina, lorsqu'il est utile de faire prendre le plus qu'il est possible de ce fébrifuge, ou réduite en électuaire, au moyen des mucilages qui vallent mieux que les sirops (1), lorsque les malades préfèrent la forme solide. L'extrait de quinquina est ensuite la préparation la plus énergique; on en délaye une quantité à-peu-près égale au quinquina donné en poudre dans un véhicule convenable. Enfin la décoction de cette écorce, quoiqu'elle soit une préparation moins efficace, et qu'on ait besoin de la donner à une dose plus forte, n'en est pas moins douée d'une grande vertu. Des Praticiens éclairés rejettent l'infusion à froid (2),

---

(1) Voy. *Lewis*, nouveau defpenfaire, t. 1, p. 380.

(2) Les avis font partagés fur l'efficacité de l'infufion à froid. M. *Baumé* (*élém. de pharm.* p. 313) affure que le quinquina fournit, dans l'eau froide, toutes fes parties gommeufes, réfineufes & extractives, & que la décoction a cela de défavantageux, qu'elle fait perdre une partie de la réfine. M. *Fritze* (*medechinifche annalem*, &c.) M. *Percival* (voy. la note du §. CXIV), font de ce fentiment, & nous favons qu'à Breme on a grande confiance dans un extrait de quinquina, fait par une fimple infufion dans l'eau froide, qu'on y appelle *anima chinæ*. Cependant *Quarin* (*method. medend. febr.* p. 21) s'eft élevé contre toutes ces prétentions. Il a fait répéter fous les yeux, par M. *Well*, les expériences de M. *Baumé*, & les réfultats n'ont point été les mêmes; auffi

comme une préparation au moins insuffisante. Si la fibre est lâche, le sang dissous, et que l'estomac soit rebuté de tout, on donnera le quinquina en substance; s'il est nécessaire de soutenir quelque excrétion, on choisira l'extrait; et s'il convient de ménager des parties irritables, on usera du fébrifuge en décoction. Les circonstances décideront des secours auxiliaires. L'addition du nitre prévient ou remédie à trop d'ardeur; le camphre augmente la vertu anti-septique du fébrifuge, et soutient la direction des humeurs du centre à la circonférence; le vin exalte sa propriété tonique, et suivant *Cleghorn* (1), forme le cordial le plus analogue à son effet; la teinture du quinquina renforce le principe fébrifuge et fortifiant; les sels neutres détruisent ce qu'il peut avoir de mauvais en raison de son astriction, sans compter qu'ils suscitent des évacuations par les urines ou par les selles; le tartre stibié à forte dose (2) en

---

en a t-il conclu que l'eau froide n'extrait rien moins que les parties solubles du quinquina. Du reste, c'est une mauvaise méthode de faire bouillir long-temps cette écorce, lorsqu'on l'administre en décoction, par rapport à la décomposition de la résine & la volatilisation du principe subtil.

(1) Loco citato, p. 194.

(2) De 12 ou 15 grains dans une pinte de décoction

dirige les effets consécutifs vers la peau; le sucre, en divisant les parties résineuses, rend son opération plus facile et plus prompte, et jamais l'union des acides (1) n'est avantageuse, parce qu'en neutralisant la terre absorbante, ils enlèvent une portion essentielle du médicament; le laudanum l'empêche de se précipiter par les selles, ou de sortir par le vomissement (2); enfin quand on croit devoir préférer le quinquina en décoction ce remède emprunte du vin blanc un surcroît de qualité antiseptique, et du vin rouge d'une qualité austère une augmentation de vertu tonique et corroborante.

Nous aurions pu parler ici de quelques autres combinaisons que les circonstances peuvent rendre plus précieuses: nous nommerons seulement l'union du quinquina avec la serpentaire de virginie, avec l'écorce d'orange si vantée par

---

& de 20 ou 24 grains pour une once de quinquina en poudre. Voy. mém. de la soc. roy. t. III, p. 249, de l'hist. obs. de méd. des hôpit. milit. t. I. p. 187, & journ. de méd. t. XLV, p. 569.

(1) Nous parlons ici de l'indication du quinquina comme fébrifuge & non comme antiseptique; dans ce dernier cas, l'addition des acides est peut-être de la plus grande utilité.

(2) Voyez ce qu'a dit, sur cette union du laudanum avec le quinquina, le Docteur *Schotte a treatise on the synochus atrabiliosa*, &c.

Whytt ; avec la moutarde en poudre recommandée par *Aaskou* ; avec la fleur de camomille suivant le conseil de *Baglivi*, etc. etc. ; et nous passerons sous silence les combinaisons qu'on peut faire de notre fébrifuge avec les martiaux, avec quelques préparations de mercure, etc. etc.

LXXXIII. Nous venons de considérer les fièvres rémittentes dans leur état de plus grande simplicité, c'est-à-dire, du côté de l'indication dominante que fournit la cause matérielle de la maladie, et pour compléter cette matière, nous nous sommes pareillement expliqués sur tout ce qui concerne le fébrifuge (§ LXVII à LXXXII.) Notre objet est actuellement de discuter les modifications qu'apportent dans l'usage du quinquina, les différens types de ces fièvres, leurs génies, leurs marches, leurs complications, embrassant ainsi dans nos détails successifs tout ce qui concerne ces maladies. et l'administration du spécifique.

LXXXIV. La fièvre rémittente quotidienne (§ XVI.) renferme quatre variétés, qui sont la quotidienne et la double quotidienne simple, la quotidienne et la double quotidienne (§ XX.) subintrante. Si l'on vouloit une division plus simple, on pourroit adopter celle qui les par-

tage en bénignes et en malignes, et partir de-là pour régler l'administration du fébrifuge.

En général dans ces maladies l'indication la plus urgente est d'expulser, d'atténuer ces humeurs épaisses qui servent de bouclier au venin fébrile. Si le quinquina étoit alors administré, ne pouvant atteindre le levain de la fièvre, il fixeroit les humeurs grossières et crues qui abondent dans le corps des malades; il s'opposeroit à leur atténuation, il rendroit les crises de ces fièvres plus difficiles, plus tardives, il procureroit ou faciliteroit des congestions dans la plupart des viscères; en un mot, il feroit toujours le plus grand mal, jamais le moindre bien: aussi *Lobb* veut-il que le quinquina soit souverainement contr'indiqué par la fièvre quotidienne. Ce fébrifuge ne convient donc ici à aucune dose; il s'agit plutôt de donner, le plus promptement qu'on le peut, un émétique, par exemple, un mêlange d'ipécacuanha et de tartre stibié, qu'on place pendant la rémission, le plus près qu'il est possible de la fin du paroxisme. L'indication qu'on a pour lors à remplir, étant de pousser, par les principaux couloirs, les sucs glutineux dont les premières voies paroissent être le principal foyer, il s'agit de continuer le tartre stibié qu'on mêle à petite dose dans les tisannes convenables, telles qu'une décoction

de feuilles de passerage, de jacée, une infusion de fleurs de camomille, etc., ou par les apozèmes faits avec les plantes nitreuses, chicoracées, aiguisées avec quelque préparation d'antimoine ou des sels neutres. Au onzième ou quatorzième jour de la fièvre, on allie le quinquina aux purgatifs; et à mesure que ceux-ci deviennent moins nécessaires à cause de la dissipation des humeurs excrémenteuses, on insiste alors sur ce fébrifuge qu'il faut donner en décoction, combiné avec quelque préparation soluble d'antimoine, et ensuite en substance à laquelle on associe le rob de sureau, le kermes minéral, le soufre doré d'antimoine, les tablettes de Kunkel s'il faut pousser par la peau; avec la rhubarbe, le sel de Glauber, ou le sel polychreste, s'il est utile d'entretenir les selles; enfin, avec le sel d'absinte, la terre foliée de tartre ou l'esprit de mindérerus, si l'on veut augmenter ou soutenir le cours des urines.

Dans les fièvres quotidiennes, graves ou malignes, telles que les subintrantes, où la cause fébrile est plus âcre, moins embarrassée et plus abondante, où elle agit sur des liqueurs plus altérées et qui même paroissent avoir quelque tendance à la dissolution. Sous ces rapports, le quinquina est utile et on peut le placer dès le cinquième ou sixième jour; on le donne en

décoction aiguisée avec des sels neutres, avant de l'administrer en substance, si l'augmentation des accidens ou l'opiniâtreté du mal ont rendu cette dernière forme nécessaire; et dans la convalescence on peut retirer de bons effets d'un vin fébrifuge kalibé (1) pour déraciner les derniers effets de la maladie.

LXXXV. La fièvre rémittente tierce comprend la tierce légitime, la tierce illégitime ou fausse, la tierce prolongée qu'on ne peut classer que parmi les rémittentes (2), la double tierce simple, la double tierce subintrante simple, et les différens types de la double tierce doublée. Les unes et les autres peuvent être bénignes ou d'un mauvais caractère. (V. les § XVII, XXI, XXIV.)

Tant que les accidens de la fièvre n'inspirent pas des sujets fondés de crainte, la tierce n'exige l'usage du quinquina qu'après des signes

---

(1) Voici la formule d'un vin extemporané, que *Quarin* a donnée, & dont nous avons ſouvent éprouvé les ſuccès.

Prenez une once & demi de quinquina groſſièrement concaſſé, demi once de limaille de fer, deux drachmes de canelle, & demi once de sucre, mettez dans une bouteille avec une livre & demi de bon vin. Réſervez la coulure pour l'uſage qui eſt d'en donner deux ou trois fois par jour, deux onces.

(2) Voy. *Senac*, *de recondita febrium*, &c. p. 55.

de coction (1) et lorsque le foie ne peut être affecté de la suppression de la maladie. Les indications générales sont, en premier lieu, de combattre, par la saignée, l'érétisme et la phlogose qu'excitent des sucs âcres et bilieux, de détremper long-temps ces mêmes sucs qui menacent d'enflammer le foie. Les purgatifs trop forts sont dangereux; mais il est utile de tenter quelques évacuans qui ne bornent pas leur action à peser sur l'estomac et se précipiter sans avantage. On retire beaucoup de fruits des feuilles et des follicules de séné, des tamarins, des sels

---

(1) Le ſigne de coction le plus certain, ſe trouve dans les urines, & c'eſt là qu'on doit principalement le chercher depuis le 11 juſqu'au 21. Voyez les préceptes lumineux qu'ont donné, à ce ſujet, parmi les modernes, M. *Queſnay* (traité des fièvres, t. I & II, paſſim.) M. *Colombier* (médecine milit. tom. I. p. 25, 65, 75.) M. *Grant* (Recherches ſur les fièvres, tom. I, pag. 64 & ſuiv.) *Rega* (*de urinis ut ſigno*) &c. Tous nous enſeignent, que quoique les urines varient en conſiſtance, en couleur & même en odeur, dans le cours de la maladie, c'eſt par elles cependant que l'on s'aſſure le mieux que la coction eſt prochaine, ou qu'elle eſt formée; de ſorte que leur abondance, ou du moins leur écoulement facile avec un nuage ou *ſuſpenſum*, & un dépôt muqueux dans les jours critiques, annoncent la correction ou la deſtruction de l'humeur morbifique. Les ſignes fournis par les déjections & l'état des fonctions excrétoires donnent encore beaucoup de lumières.

neutres, auxquels il ne faut pas toujours associer la manne. Le tartre stibié exactement trituré avec quelque sel neutre et de préférence avec le sel marin, réussit, lorsque l'érétisme (V. la note du §. XCIII, p. 238) ne s'oppose pas à son administration; on préfère autrement des doses réitérées de crême de tartre unie à la magnésie de sel d'epsom. Si l'érétisme étoit considérable, on se contenteroit d'apozèmes faits avec les plantes chicoracées et nitreuses. Après l'état de la maladie, et les urines donnant des indices de coction, on se permet l'emploi du quinquina dans les potions cathartiques, et l'on passe successivement au fébrifuge en décoction nitrée et à petite dose, pour accélérer et assurer la convalescence. Si, par l'emploi du spécifique, les urines deviennent promptement claires; si la tête s'appesantit, et que le pouls ne se développe pas, on auroit tort d'en continuer l'usage; on insisteroit au contraire sur son administration dans les circonstances opposées. Nous préviendrons les jeunes médecins, pour qu'ils ne confondent pas les urines chargées et critiques, avec des urines teintes par la substance colorante du fébrifuge.

Le caractère de la tierce illégitime est trop dépravé, pour ne pas réclamer très-vîte l'emploi du spécifique; mais comme cette fièvre est fort

humorale, il convient de se hâter pour l'usage des évacuans, parce qu'ils peuvent seuls assurer les effets du fébrifuge. C'est dans cette vue qu'on donnera, tant qu'on le pourra, le quinquina purgatif, et qu'on préférera pour les suites, soit l'extrait du quinquina, soit la décoction animée par le tartre émétique, pour finir par l'usage de la teinture fébrifuge.

Cette méthode rendue plus efficace par une administration plus prompte du quinquina, est la seule qui convienne dans les fièvres tierces malignes, les tierces subintrantes et la tierce prolongée ou hémitritée de Celse. Cette dernière fièvre fut très-commune à Vienne, dans le cours de l'année 1748; et *Storck* (*Melchior*) qui l'observa, nous apprend que rarement on pouvoit la maîtriser sans le secours de ce précieux spécifique (1).

Comme la double tierce tient pour l'ordinaire le milieu entre toutes les variétés des fièvres tierces rémittentes, son traitement doit être tracé sur la méthode curative qui convient à la

(1) J. M. *Storck*, *Semitertiana*, *Celsi & Galeni cortice peruviano curata*; *in dissertatione inaugurali medicâ propositâ*. Cette dissertation est insérée dans le recueil des thèses de Vienne par *Wasserberg*, t. I, p. 233, & dans *prælect. ant. de Haen in institut. patholog. Boerhaave*, t. II, édit. in-4°., pag. 622.

variété dont la double tierce suit la marche ou prend le caractère. Nous ajouterons seulement, pour éclaircir le diagnostic de ces maladies, que lorsque les fiévres tierces ou doubles tierces menacent la vie du malade, elles ne sont plus intermittentes, mais rémittentes (1); et qu'il est bien rare qu'il existe des doubles tierces avec des symptômes de putridité et une apyrexie complette (2). Toutes ces fièvres sont d'un caractère très-équivoque; aussi M. *Colombier* a-t-il dit fort judicieusement, qu'il y a des fièvres qui suivent la marche des intermittentes, quoique le pouls soit continuellement fébrile, en ce que les paroxismes sont marqués en tierce, double tierce, double quarte, etc.; mais que ces maladies qu'on nomme tierces, doubles tierces, doubles quartes continues, sont presque toujours malignes (3).

LXXXVI. La fièvre rémittente quarte (§. XVIII) divisée en simple, double et triple quarte (§. XXII. XXIII.) en double et triple quarte doublée (§. XXV. XXVI.), également sous-divisée en bénigne et maligne, présente

(1) Voy. *Lautter*, *hist. bien. morb. rur.*, p. 147, 148.

(2) Voy. Description des épidémies qui ont régné dans la généralité de Paris, 1783, pag. 62.

(3) Médecine militaire, tom. II, p. 11.

beaucoup plus de contr'indications à l'usage du quinquina, en raison de ces humeurs tenaces et crues qui forme la cause secondaire de la maladie, et qui exigent un long usage de fondans entremêlés de purgatifs et de boissons apéritives. Tel fut du moins le traitement que l'on suivit heureusement dans la fièvre rémittente de ce type, qui a été plus commune ici que de coutume après le solstice d'été de 1784.

Une tisanne apéritive, pour l'ordinaire une forte décoction de racine de chiendent contuse, ou d'orge qu'on animoit avec une certaine quantité de sel polychreste, et qu'on faisoit boire abondamment aux malades, nous conduisoit à l'administration fructueuse de l'émétique, consistant en 15 ou 20 grains d'ipécacuanha et un ou deux grains de tartre stibié. Les vomissemens amenoient des glaires ou des liquides gluans, et l'opération étoit terminée par deux ou trois selles de couleur jaune ou verdâtre, de consistance partie liquide, partie poisseuse. La tisanne apéritive étoit répétée le premier jour de la seconde rémission, et le lendemain nous placions l'émétique en lavage. Les malades vomissoient alors une plus grande quantité de bile jaune. M. *Tardieu*, prêtre, rejeta une véritable humeur attrabilaire, c'est-à-dire, une bile noire, très-glutineuse, et faisant sur les dents

l'effet d'un acide concentré : ce malade, âgé de 34 ans, étoit naturellement hypocondriaque. Dès la troisième rémission, les malades étoient mis à l'usage des apozèmes faits avec la chicorée, le laitron, la bourrache, la camomille, passés avec forte expression, en ajoutant dans la coulûre, soit le sel polychreste, celui de glauber, le sel ammoniac, ou quelquefois encore l'oximel scillitique. Ces apozèmes donnés trois fois par jour, étoient continués au moins pendant les quatre jours suivans de rémission. On continuoit aussi les tisannes mentionnées, aiguisées avec le tartre stibié, au lieu du sel polychreste; et parvenus au vingtième jour, nous donnions le quinquina à forte dose en substance, trituré avec la magnésie de sel d'epsom et le sel ammoniac ou la rhubarbe, pour prévenir une fièvre quarte intermittente consécutive très-opiniâtre. Lorsque la convalescence étoit décidée, les malades commençoient l'usage du vin médicinal fait avec le quinquina, le fer, le scordium et le vin d'antimoine.

Cette méthode réussit assez généralement. On supprimoit par fois quelques apozèmes, pour placer un ou deux purgatifs ; et lorsque les symptômes étoient graves, ce qui s'observa sur les malades du mois d'octobre, et notamment sur le R. P. *Norbert*, Capucin, il falloit en

venir

venir au quinquina dosé, de manière qu'il n'eût qu'une action palliative. En effet, lorsqu'effrayé par les accidens paroxistiques, on administroit largement le fébrifuge, la maladie dégénéroit en double ou triple quarte; l'hypocondre gauche se tendoit, et la fièvre étoit mortelle ou finissoit par une induration de la rate et la cachexie, ou l'hydropisie qui en est si souvent la conséquence. D'un autre côté, lorsqu'arrêté par les malheurs qui suivoient un libéral usage du quinquina, on vouloit s'abstenir de cette écorce, la fièvre quarte se changeoit en quotidienne ou continue, avec des épiphénomènes très-fâcheux. Le plus sûr parti étoit alors de se contenter de petites doses du spécifique; elles modéroient la férocité du mal, et permettoient l'emploi des moyens appropriés à la maladie.

Une pareille observation a été faite par *Quarin* (1), pendant une épidémie de fièvres tierces rémittentes qui regnèrent à Vienne. Dans les paroxismes de ces fièvres, la bouche étoit amère, la soif urgente, la chaleur considérable, et il y avoit du délire. Les premières voies étant nétoyées, si l'on donnoit le quinquina, cette écorce produisoit une douleur à l'épigastre, de grandes anxiétés, et finissoit par jeter dans la

(1) *Meth. medend. febr.* pag. 94.

langueur ; mais si l'on négligeoit l'usage du fébrifuge, la fièvre dégénéroit bientôt en continue de la plus mauvaise espèce. Pour éviter ces inconvéniens, il falloit débuter par chasser, à l'aide d'un émétique où d'un purgatif, les impuretés des premières voies, et l'on donnoit ensuite une mixture faite avec le vinaigre, le suc de limon et les sels neutres, à laquelle on ajoutoit deux ou trois drachmes d'extrait de quinquina, immédiatement après le troisième paroxisme. Le quinquina modéroit la fièvre et l'empêchoit de dégénérer en continue, tandis que les sels neutres entretenoient la liberté du ventre. Dès que la langue n'étoit plus sale, que la couleur des urines étoit moins foncée, et qu'il n'y avoit plus de nausées, on diminuoit la dose des sels, et la fièvre étoit heureusement combattue par le quinquina, dont on administroit d'abord l'extrait et finalement la poudre seule.

LXXXVII. C'est par une suite de la différence qui se trouve dans la cause secondaire et la durée de la rémission, entre les fièvres du type quotidien, tiercenaire et quartenaire, que la dose du quinquina varie dans ces fièvres. Six drachmes ou une once suffisent entre deux paroxismes de la fièvre quotidienne; et la dose entière pour le total des administrations peut être assignée à trois ou quatre onces. On en

donne une once ou douze drachmes entre deux exacerbations de fièvre tierce, et la dose pour l'entière guérison peut être évaluée à quatre ou cinq onces. Enfin l'intervalle des deux reprises d'une fièvre quarte peut supporter deux onces ou dix-huit drachmes du fébrifuge, et la dose générale peut aller jusqu'à cinq ou six onces. Des observations faites avec beaucoup de soin, ont déterminé que souvent on n'est malheureux ou qu'on n'éprouve aucun succès, que parce qu'on a employé de moindres quantités de cette écorce. Plus la rémission est courte, et plus il faut donner du spécifique en une dose, n'ayant pas le temps de les réitérer. M. *Darluc* nous apprend que, dans la fièvre rémittente maligne qui désola la Provence en 1761, on étoit souvent obligé de donner une once de quinquina en quatre ou cinq heures. M. *Darluc* parle (1) du quinquina en substance, et M. *Senac* propose, quand la rémission est très-courte, de donner la préférence à l'extrait de ce remède (2), dont il croit mal-à-propos qu'un gros a la même efficacité d'une once administrée en poudre. En effet l'extrait de quinquina doit être donné à presque aussi forte dose qu'en substance.

---

(1) Journ. de Médecine, tom. XVI, p. 364.

(2) *De recondita febrium*, &c., pag. 408.

LXXXVIII. Une observation à placer ici, et qui concerne la classe entière des fièvres rémittentes, celles sur-tout dont les paroxismes sont doublés, c'est qu'après avoir supprimé le plus fort ou le moindre redoublement, on doit, au lieu de diminuer la dose du fébrifuge, la soutenir ou même l'augmenter pour emporter en entier la maladie. Rien n'annonce mieux ce qu'on peut espérer de ce médicament, que la suppression d'une reprise. Ajoutons encore qu'il faut, après la guérison, donner le plus souvent le quinquina comme prophylactique; et lorsqu'on en a donné de grandes doses, ou qu'on l'a continué long-temps, c'est une pratique très-sage que de conseiller l'usage d'un vin fébrifuge kalibé et antimonié tout ensemble. Nous avons vu les purgatifs donnés sans indication directe dans la convalescence de certaines fièvres rémittentes, contre lesquelles le quinquina avoit été largement employé, être suivis d'une fièvre intermittente; mais nous croyons cet accident d'autant plus rare dans les fièvres rémittentes, qu'il est en général commun dans les fièvres du caractère intermittent.

LXXXIX. Les fièvres hémitritées (§. XXVII) sont un composé de la fièvre quotidienne et de la tierce, et leurs causes secondaires, ou du moins leurs complications les plus communes,

consistent dans une diathèse scorbutique du sang et dans la congestion des humeurs viciées et mal digérées dans les premières voies, c'est-à-dire, infiltrées dans le tissu et les organes mésentériques. Cette fièvre, toujours d'un très-mauvais caractère, et dont la nature tient beaucoup des lypiries et des épiales (1), est donc d'un traitement très-difficile; les indications et les contr'indications du quinquina y sont également décisives et puissantes. *Baglivi*, dont l'autorité est si grande sur cette matière, se déclare contre l'usage précoce de ce médicament. Il lui reproche de dénaturer la fièvre, de la rendre continue, longue et d'un traitement très-difficile, même de la faire dégénérer en hectique. *Mead* a été de cette opinion. Mais les accidens sont ceux que *Baglivi* impute à la maladie elle-même, abstraction faite des erreurs commises dans le traitement; et selon toute apparence, ces accidens n'arrivent, lorsque la fièvre n'est pas compliquée, que faute d'avoir omis le quinquina de très-bonne heure, ou de l'avoir administré d'une manière convenable. En effet, l'inflammation, et, pour mieux s'exprimer, la phlogose des intestins grêles, suivant *Spigel*, ou de l'estomac, selon *Dodonée*, qui est propre

(1) Voy. *Senac de recondita febr.* p. 156.

à cette maladie, n'est point la cause du mal; elle n'en est que le produit; car, dans le cas contraire, comment supposer que la méthode évacuante de *Baglivi* dans cette fièvre pût réussir une fois seulement; méthode dont *Richa* a vu l'infidélité et le danger, à moins que la congestion n'appartienne qu'au foie (1). C'est donc à une dépravation ultérieure des sucs, comme une conséquence naturelle de l'ardeur fébrile, qu'il faut imputer la lésion locale consécutive des intestins, du ventricule ou du mésentère. Or, cette dépravation et son résultat forment une indication majeure pour avoir recours de bonne heure au quinquina, parce qu'en corrigeant, par la vertu anti-septique de ce remède, la discrasie scorbutique (V. §. CVII) des humeurs, dans le temps que, par la propriété fébrifuge du médicament, on tache de modérer les paroxismes ou d'en supprimer un ou deux des trois qui constituent la période d'une fièvre hémitritée, on remplit une double indication très-urgente et très-caractérisée. Mais eu égard à la cacochylie putride, on soutient l'usage du quinquina par des boissons stibiées, de sorte que le malade doit prendre alternativement une prise de quinquina et un verre de tisanne, faite,

(1) Dans le second vol. des œuv. de *Sydenh.* p. 478.

par exemple, avec l'orge et aiguisée par une suffisante quantité de tartre émétique. Cette combinaison isolée du quinquina et des doux évacuans, nous paroît préférable, toutes les fois qu'avec une abondance de mauvais sucs, la fièvre présente l'indication principale; elle nous paroît, disons-nous, préférable à la méthode du quinquina purgatif, parce qu'alors on ne donne pas une suffisante quantité de fébrifuge, et qu'en l'administrant, il est trop tôt entraîné par les selles avec les purgatifs auxquels on l'associe.

Tel est, d'après notre propre observation, le moyen de prévenir la fâcheuse tournure des fièvres hémitritées. Une fois reconnues malignes, ces fièvres doivent être combattues par le quinquina, parce que ce fébrifuge est supérieurement indiqué dans les fièvres quotidiennes (§. LXXXIV) et dans les tierces (§. LXXXV) d'une nature très-grave et maligne. Aussi ce fébrifuge fut-il employé avec le succès le plus éclatant dans les vraies fièvres hémitritées qui furent épidémiques en plusieurs endroits de l'Autriche. Sur le témoignage de *de Haen* (1) qui les observa, le quinquina fut administré dès le cinquième ou le sixième jour, en substance,

(1) *Ratio medendi*, t. V. pag. 173, t. VI, pag. 52.

à la dose de six drachmes pour les 24 heures; et la maladie fut jugée, le plus souvent par les sueurs; Au quatorzième ou au dix-septième jour, la mort ne fit que deux victimes sur plus de 60 malades. *Richa* qui vit, en 1721, les véritables fièvres mésentériques de *Baglivi*, ne trouva que le quinquina de souverainement utile, quelque forme que prît la maladie, tant pour en arrêter les progrès, que pour en prévenir les suites fâcheuses. En temporisant, dit ce sage observateur (1), on laissoit à coup-sûr dégénérer la maladie et on facilitoit la dégénération de la maladie en fièvre lente. Enfin, et d'après *Werlhof* (2), c'est dans la classe des hémitritées qu'il faut ranger ces maladies dans lesquelles le quinquina eut tant de succès, quoique ceux (3) qui les ont observées, les aient appelées indifféremment hémitritées, pestilentielles, malignes, inflammatoires ou continentes.

On est néanmoins forcé de convenir que le quinquina seroit très-déplacé dans toute fièvre hémitritée assez funeste, assez maligne pour occasionner, dès son invasion dans les en-

(1) *Loco citato*, p. 478.

(2) *Obs. de febribus*, pag. 103 du recueil de ses œuvres *in-4°*.

(3) *Apinus*, *Helvetius*, *Morton*, *Lancisi*, *Bianchi*, &c.

trailles, une inflammation qui, pour en être lente et incomplette, ne contr'indiqueroit pas moins l'usage du fébrifuge. Cette inflammation se reconnoît, entr'autres indices, par la tension et la sensibilité du bas ventre à la pression, par de grandes anxiétés, par une diarrhée séreuse commencée avec la maladie, enfin par les symptômes qui ont coutume de caractériser les fièvres épiales et les lypiries.

XC. Quant aux fièvres continues rémittentes, suivant l'idée que nous avons attachée (§ XXVIII) à cette dénomination, l'usage du quinquina peut et doit convenir toutes les fois que la fièvre continue n'offre en elle-même rien qui puisse faire proscrire ce fébrifuge. On ne se flatte pas à la vérité de terminer par le même médicament la fièvre rémittente et la continue, mais on espère d'enlever, par le spécifique, les exacerbations de la fièvre rémittente et de décomposer une maladie qu'une telle conjugaison peut rendre très-fâcheuse. C'est ce que nous apprennent les observations de plusieurs praticiens. *De Haen* (1), voulant traiter une fièvre continue rémittente avec type de double quotidienne, parvint aisément à emporter, au moyen du quinquina, la reprise qui avoit lieu pendant le jour; mais ce fébrifuge ne mordit jamais sur

(1) *Ratio medendi*, t. VI, p. 11.

le paroxisme nocturne, qui n'étoit sans doute que la recrudescence de la fièvre continue. *Lautter* (1), s'étant de même appliqué à guérir avec le quinquina une véritable fièvre continue rémittente, ne put jamais réussir qu'à dissiper avec ce remède ce que la maladie avoit de rémittent; la fièvre continue poursuivit toujours sa marche ordinaire. Mais ce qu'il est essentiel de faire observer, c'est que, dans ce demi-succès, la fièvre continue ne fut jamais envénimée par le quinquina; ce qui suffit sans contredit pour nous autoriser à le prescrire : car il n'est pas douteux qu'on ne doive s'attacher, lorsqu'on le peut, à combattre les symptômes dominans des maladies, à plus forte raison lorsque ces symptômes caractérisent une maladie en soi plus ou moins périlleuse. C'est en partant du même principe, que, dès qu'une fièvre en apparence continue se décompose sur la fin en rémittente, on doit ordinairement à ce période se servir du fébrifuge. Telle est la pratique des médecins les plus exercés; et les exemples sont, on ne peut plus communs sur cette matière.

Si l'on veut appliquer le quinquina au traitement des fièvres continues rémittentes avec tout l'avantage qu'on peut retirer de cette écorce, il faut bien faire attention que ce fébrifuge n'est

(1) *Histor. bien. morbor. rural.* p. 50, 51, 157.

pas également indiqué et toujours capable de succès dans la fièvre continue rémittente qui est la maladie intercurrente de la fièvre rémittente, et dans la fièvre continue rémittente qui forme l'intercurrente de la fièvre continue. Dans ce dernier cas, le quinquina est inutile ou pernicieux; dans le premier, il est salutaire ou indifférent, mais jamais préjudiciable.

XCI. Quelles que soient les indications du quinquina relativement au type (§. LXXXIV à XC) des fièvres rémittentes, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont subordonnées aux indications fournies par le génie de la maladie. Ces dernières indications sont très-différentes entr'elles : on conçoit en effet qu'il doit y avoir une grande diversité entre des maladies d'un génie bilieux (§. XXXII), putride (§. XXXI) ou inflammatoire (§. XXX).

XCII. Quiconque a bien suivi les effets du quinquina, s'est aperçu que ce remède fait naître une disposition inflammatoire. De quelle utilité pourroit-il donc être dans ces maladies, dont le génie tend essentiellement et primitivement à l'inflammation, dans ces cas où il ne faut penser qu'à rafraîchir, qu'à détendre, qu'à combattre des symptômes d'ardeur et d'érétisme? La méthode anti-phlogistique est donc la seule appropriée, la seule qui puisse convenir. On

vide les vaisseaux par des saignées suffisantes; et jusqu'à ce que le pouls devienne plus mou (1), on tient le ventre libre avec des lavemens et des purgatifs qui ne puissent point irriter. L'épaississement phlogistique qui reste, sera délayé par une diète rafraîchissante. On relâche les fibres par des vapeurs émolientes et le repos. On adoucit, on calme le genre nerveux par de douces émulsions, avec les sucs légers des fruits mûrs, par une grande tranquillité, et moyennant un air libre, tempéré, et un petit jour. On fait tenir le malade debout, ou du moins assis sur son lit, pendant quelques heures tous les jours, pour précipiter aux parties inférieures le sang qui se porte rapidement à la tête.

---

(1) Certains praticiens, portés à la saignée aussi aveuglement que quelques Médecins anciens, pensent que, quand le pouls est grand & fort, il faut tirer beaucoup de sang! Opinion absurde. C'est à la dureté du pouls, à la tension de l'artère & à la rénitence réciproque du sang & du vaisseau, qu'il faut faire une attention particulière. Tant que cet indice est sensible, il faudra donc répandre le sang, pour prévenir les engorgemens & hâter la coction des humeurs morbifiques; mais il est dangereux de trop saigner, parce que la fièvre est nécessaire pour cuire les humeurs & abréger la maladie. Aussi, la plupart de ceux qui abusent des saignées, se voyent-ils obligés de recourir de bonne heure aux cordiaux; mais ces moyens stimulent la nature & n'augmentent pas réellement la somme de ses forces.

On administre enfin tous les médicamens véritablement anti-phlogistiques et qui sont de doux mucilages et les farineux bien délayés, du petit lait de pressure bien clarifié, le sucre, le miel, les fruits mûrs, le nître, le tout fort délayé; et l'on ne doit point en employer d'autres que la violence de la maladie ne soit tombée, ce que l'on connoît par la chûte des symptômes et l'humidité des couloirs ou le relâchement des voies excrétoires. Ce n'est que sur de faux aperçus et d'après une considération vicieuse, que quelques médecins se permettent l'usage des acides grossiers, des fruits non mûrs, ou de ceux du règne minéral. De semblables moyens précieux dans la fièvre putride d'été, parce qu'il y a dissolution du sang et relâchement des solides, sont très-opposés au génie inflammatoire de la fièvre du printemps, dans laquelle on trouve une contexture ferme du sang et des solides.

La fièvre rémittente au génie inflammatoire, n'est point de celles où le quinquina puisse être employé immédiatement après les signes de coction, ni pour combattre cette espèce d'affaissement qui suit, pour ainsi dire, la résolution de la période inflammatoire. Cet état demande une diète plus substantielle, et pour l'ordinaire l'application des vésicatoires sur le

déclin du mal. Cette méthode est sur-tout de rigueur, lorsque le cours des excrétions est libre; dans le cas contraire, on se sert du quinquina, comme d'un tonique précieux et sûr; et la meilleure préparation en est, selon M. *Grant* (1), la poudre toute simple. On en cesse l'usage aussi-tôt qu'on a rempli ces vues.

Des raisons décisives autorisent ces procédés curatifs. La seconde période des fièvres dont il est ici question, période qu'on pourroit appeler dépuratoire ou purulente, est bien différente de la seconde période des fièvres au génie putride dont nous parlerons ailleurs (§ XCIII. n°. 2). En effet, pour la guérison des fièvres au génie inflammatoire, la nature convertit la matière phlogistique en matière puriforme; et cette dernière successivement élaborée, doit s'évacuer par degrés, pour qu'il ne se forme aucun dépôt, ou que le sang ne subisse pas une décomposition véritable. La conduite du praticien se borne donc à résoudre, par un régime anti-phlogistique et des laxatifs, l'épaississement phlogistique du premier période, et à soutenir, par un régime doucement fortifiant, le travail suppuratoire du second. Il faut même, dans ce dernier cas, laisser le ventre se resserrer, et cependant délayer abondamment, à moins que

(1) Recherches sur les fièvres, tom. I, p. 326.

le foie n'ait été particulièrement affecté; car alors, il est bon de continuer quelque temps les purgatifs pour nettoyer ce viscère. Échauffer dans le premier période et rafraîchir dans le second, seroit une pratique également fâcheuse et dégénérative. Mais le quinquina, quoique le moins échauffant et le meilleur restaurant de tous les cordiaux, ne peut néanmoins pas convenir par la raison même qu'il est fébrifuge et astringent. Bien plus, la décomposition de la fièvre en intermittente n'est point encore un prétexte d'y recourir. *Sydenham*, qui conseille alors ce remède, veut qu'on ne le fasse prendre que pendant l'intervalle de trois accès consécutifs, après lesquels il dit de laisser 14 jours d'expectation pour la dépuration que le quinquina doit aider; aveu tacite, que cet observateur ne s'étoit pas convaincu que ce fébrifuge est foncièrement requis par le génie de la maladie. Le précepte de M. *Grant* (1) est formel sur ce point; il croit que le spécifique est pour lors la cause d'autres maladies d'une conséquence peut-être plus mauvaise que la maladie originale, et plus difficiles à guérir. M. *Retz* (2), qui a vérifié à Rochefort, les observations que

(1) Recherches sur les fièvres, t. I, p. 189, 325.

(2) Précis d'observation sur les épidémies de Rochefort, pag. 114.

Sydenham (1) avoit faites à Londres, nous apprend que le moyen d'éterniser la plupart de ces fièvres, et souvent de les rendre beaucoup plus dangereuses, c'est de les attaquer, et d'insister sur le fébrifuge. Enfin, M. *Tournay*, professeur de Nancy, ayant vu dans des cas analogues, l'usage du quinquina être suivi d'une métastase sur le poumon et d'une vomique purulente mortelle, en conclut que ce remède est très-déplacé sur-tout dans certaines fièvres intermittentes qui sont les crises des fièvres aiguës (2).

Si l'on ne distinguoit pas les fièvres rémittentes, dont nous venons de parler, de celles où le caractère véritablement inflammatoire, fait bientôt place à une dissolution putride, on n'auroit que des vues étroites et insuffisantes sur l'emploi du quinquina. En effet, ce fébrifuge est essentiellement indiqué dans les maladies de cette dernière nature, dès que, par des saignées répétées et un régime anti-phlogistique, on a totalement détruit le génie inflammatoire et que l'indication est de s'opposer avec vigueur aux progrès de la dissolution putride. Nous donnerons, pour preuve de ces vérités, l'exemple de la fièvre rémittente qui fut épidémique à *Gannat en Bourbonnois* au mois de mai 1771,

(3) Œuvres de *Sydenham*, pag. 66 de la trad.

(4) *An febribus intermittentibus indiscriminatim kinakina?*

et

et dont le caractère fut inflammatoire chez la plupart des malades. Tant que ce caractère fut dominant, ce qui étoit annoncé par la dureté du pouls, par les maux de tête violens, par beaucoup de chaleur et d'ardeur sur la peau, par une coënne forte et épaisse qui couvroit le sang, l'on devoit, sans hésiter, recourir aux saignées plus ou moins rapprochées, selon l'idiosyncrasie du sujet et la force de l'inflammation; passer de-là aux anti-phlogistiques, aux lavemens, aux fomentations appliquées sur les extrémités inférieures, et, sans trop retarder, au quinquina donné à très-forte dose en substance, plutôt qu'en lavage et en décoction. S'il arrivoit qu'il se fît une éruption, bien loin d'abandonner ce remède, il convenoit au contraire d'insister sur son usage; le malade en étoit bientôt soulagé, et la guérison étoit plus prompte et plus parfaite (1). Tant il est vrai que tous les symptômes, quels qu'ils soient, qui dérivent du génie de la maladie, ne sauroient être mieux combattus que par les secours indiqués par la maladie elle-même.

L'épidémie de Laschendorf en 1759, et décrite par *Lautter* (2), étant de la même nature que

(1) Journal de Médecine, t. LVIII, pag. 311.

(2) *Hist. bienn. morb. rural.* p. 40 à 44, 154, 5.

celle de *Gannat*, fut avantageusement traitée par la même méthode. *Richa* (1) nous donne un autre exemple pareil dans l'une des épidémies de Turin; et *Senac* (2) fait mention d'une épidémie de doubles-tierces rémittentes, qui dégéneroit rapidement en continue, et qu'on ne pouvoit attaquer par les remèdes convenables, si, au préalable, on n'avoit placé de cinq à six fortes saignées. M. *Boucher* (3) dit exactement la même chose des fièvres rémittentes doubles tierces, qui régnèrent à Lille en septembre 1764.

Quoique soumise à l'indication du quinquina, toute fièvre rémittente n'admet plus ce précieux fébrifuge, dès que ses premières impressions établissent, en quelque partie, un noyau d'inflammation plus ou moins forte et permanente. (V. §. LXX et LXXII). Cet événement a principalement lieu, lorsque les fièvres rémittentes constituent les intercurrentes des maladies inflammatoires; tantôt c'est la matrice, tantôt ce sont les entrailles, l'estomac, le foie, le poumon ou le cerveau qui sont affectés. Il n'importe, toute lésion inflammatoire continue d'un viscère, quoique produit de la fièvre, contr'indique toujours le quinquina, toutes les fois que ce

(1) *Loco citato*, pag. 447.

(2) *De recondita febrium*, &c. pag. 230.

(3) Journal de Médecine, tom. XXI. pag. 565.

produit s'annonce avec la maladie et qu'il ne lui est pas subordonné, de manière à suivre ses alternatives de rémission et de récrudescence. Les inflammations du bas-ventre furent communes à Lille, pendant le mois de janvier 1758; les nouvelles accouchées et les femmes enceintes y furent sur-tout sujettes; mais elles portoient plutôt l'empreinte des fluxions inflammatoires, que d'inflammations vives : on en vit de compliquées de fièvre rémittente, qui, bien loin de demander le quinquina, ne cédèrent qu'à l'emploi alternatif des apozèmes purgatifs et des remèdes parégoriques, ensuite de plusieurs saignées (1). Parmi les maladies de janvier 1761, la constitution catarrhale étant dominante, on observa des fièvres rémittentes doubles-tierces, dans lesquelles le quinquina ne fut pas favorable à raison de l'engorgement inflammatoire de la poitrine. On fut plus heureux en plaçant quelquefois un émétique après quelques saignées modérées, lors même que la poitrine paroissoit oppressée, et en attendant que la nature soutenue par une diète absorbante et légèrement anti-septique, se ménageât quelque crises qui souvent avoient lieu par les urines et par les selles (2); le fond de cette fièvre étoit putride

(1) Journal de Méd. t. VIII, p. 382.

(2) *Ibid.* t. XIV, p. 383, t. XVI. p. 569.

ou tournoit bientôt à la putridité. Nous citerons encore la fièvre rémittente qui fut l'effet d'obstructions inflammatoires dans le foie, marquées par un sentiment de pesanteur ou plutôt de *barure* à la région épigastrique, s'étendant dans les hypocondres, par des douleurs de ponction, ou des élancemens sourds, à l'hypocondre droit, par quelque élévation ou tumeur de côté, par un teint jaune, etc. Cette fièvre fut observée, lorsque la maladie la plus commune du mois de juin 1760, étoit une fièvre bilieuse, de la nature des rémittentes, avec des symptômes et une nuance phlogistique; aussi demandoit-elle une méthode anti-phlogistique jusqu'à un certain point, et vit-on que les indications furent mieux remplies par les acides savoneux du règne végétal, l'oximel, les tisannes nitrées, entremêlées de potions absorbantes où entroit la liqueur minérale d'*Hoffmann*, que par l'emploi du fébrifuge (1). *Hasenohrl* a produit des exemples d'affection inflammatoire de l'estomac; et d'autres ont présenté des cas de cette même affection dans d'autres parties.

XCIII. Autant les fièvres inflammatoires diffèrent par le génie des fièvres putrides, autant le traitement est dissemblable et opposé dans les indications du quinquina. Dans les rémittentes

---

(1) Journal de Médecine, t. XIII, p. 287.

putrides, ce remède est doublement indiqué et par la cause de la maladie et par l'accident ou la putridité. Aussi voyons-nous que c'est dans ces fièvres, où l'on a fait l'usage le plus libéral du quinquina, et où l'on a porté sa dose à un point qu'on ne se permettroit sans doute pas pour toute autre maladie. Si nous considérons quel est l'état constitutif de la putridité, nous trouverons que c'est une augmentation de ténuité du sang, jointe à un certain degré d'atonie des forces vitales (1). Or, quel secours est mieux indiqué que celui qui relève puissamment les forces, qui les soutient, et qui, par cet effet

---

(1) C'est à la diverſité d'opinions qu'on a eu ſur la fièvre putride, qu'il faut imputer la diſcordance qu'on remarque dans le traitement des Auteurs qui ont écrit ſur cette maladie. Les uns ont pris pour fièvre putride, ce qui, dans le fait, n'étoit qu'une fièvre ſtercorale; auſſi, n'ont-ils vanté que les purgatifs répétés; d'autres l'ont considérée pour ce qu'elle eſt réellement, & ont proſcrit les évacuans trop répétés, parce qu'ils ont vu que ces remèdes augmentoient les accidens, & produisoient ſur-tout une fonte colliquative très-formidable. Les premiers ont dû proſcrire le quinquina; les ſeconds ont dû l'adopter. Ainſi, les diſputes viennent du défaut de s'entendre; & le mauvais emploi du quinquina vient de ce qu'on n'a pas bien ſaiſi, qu'on a mal interprété, & en partie mal entendu ce qui conſtitue la putridité, ſes divers degrés, ſes produits, les complications d'une maladie putride, ſes divers états, &c.

seul, arrête la dégénération ultérieure des liquides; que celui qui, par une action immédiate sur les humeurs, peut établir le mode qui résiste à la putréfaction, contribuer à la dépuration des produits de la fermentation putride, et enrayer les périodes des fermentations spécifiques vitales du sang et des humeurs dont la rapidité produit et étend la putridité (1) universelle; en un mot, que celui qui opère également avec efficacité et sur les parties solides et sur la masse des fluides du corps animal. Rien ne contr'indique donc le quinquina dans une fièvre véritablement putride, et tout en réclame un libéral emploi. La condition préliminaire pour son administration, est d'avoir évacué les premières voies; et la condition expresse pour son succès est de l'ordonner à grande dose. Je n'ai jamais compté, dit M. *Sims* (2), sur moins de six ou sept onces dans un danger pressant, et données dans environ deux jours; mais quelquefois trois onces suffisoient; et j'atteste ici n'avoir jamais vu un cas de fièvre nerveuse, putride ou maligne, où le malade qui en a pris une quantité requise, ait péri. J'ajouterai aussi que je n'ai jamais vu dans ces fièvres l'estomac incommodé

(1) Voy. *Barthez*, nouv. élém. de la ſcience de l'homme, t. I, p. 101 & ſuiv.

(2) Obſerv. ſur les malad. épidém. p. 193.

par la plus forte dose, soit dans le temps de son usage, soit après ; et que, lorsque je pouvois engager le malade à prendre les premières doses de quinquina, je le continuois sans interruption, jusqu'à ce qu'il en eût pris une quantité suffisante, me faisant une règle de le donner dans le moindre temps possible, vu que le rebut des malades pour ce remède, naît souvent du trop long-temps qu'on met à le leur faire prendre. Dans des cas analogues, M. *Veryst* a osé porter la quantité de quinquina bien plus loin, puisqu'il enseigne, dans le traitement des fièvres automnales des pays très-mal sains, d'employer 20, 30, 40, 50 et jusqu'à 80 onces de quinquina; se permettant même dans les cas très-fâcheux, d'en donner 9 à 10 onces dans les trois premiers jours.

Si le quinquina est un remède majeur dans le traitement des fièvres rémittentes putrides, il n'en est pas moins essentiel de solliciter lentement et sans trouble, les évacuations que la nature affecte et qui peuvent expulser les produits morbifiques. Souvent cette dernière indication tes long-temps dominante, et pour lors on insiste de préférence sur les secours qui peuvent la remplir. Parmi les moyens propres à soutenir les évacuations alvines, nous distinguons le tartre stibié qu'on administre à dose

convenable, dans un mélange d'eau et de vin dont les malades doivent faire alors leur boisson ordinaire. Cette eau rougie, suivant l'expression d'un praticien judicieux (1), tient lieu, lorsqu'elle est émétisée, de délayant, de laxatif, d'incisif, de cordial; elle remplit plusieurs points de la plus grande importance, et ses succès sont, pour l'ordinaire éclatans chez les pauvres gens, dont la constitution est presque toujours épuisée.

La surabondance des mauvais sucs, dont la nature veut constamment se débarrasser par la voie des selles, n'est point, dans les rémittentes putrides, une raison de craindre l'administration précoce du quinquina. On combine alors les purgatifs appropriés avec le fébrifuge, et c'est toujours avec un avantage marqué. Nous disons plus, il y a tout lieu de croire qu'on abrégeroit considérablement la durée de ces fièvres, si l'on osoit les attaquer presque d'emblée, avec le quinquina à forte dose, mêlé avec quelque substance purgative, par exemple, la magnésie du sel d'epsom qui paroît avoir la propriété, nous ne disons pas de purger, mais encore de prévenir et de calmer les douleurs que donne quelquefois

---

(1) M. *Boncerf.* Voy. Journal de Médecine, t. LXIII, p. 162, 176.

le quinquina, sur-tout lorsqu'il est pris à grande dose. Cette pratique, qui paroît hardie et qui diffère, en effet, très-peu de celle de plusieurs Médecins anglais, a pleinement réussi à un de mes confrères qui pratique dans un pays marécageux. » J'ai appliqué le fébrifuge de M. *Lorentz*, » nous apprenoit-il par ses lettres, au traitement » des fièvres putrides, simples ou graves, et jusqu'ici je ne puis parler que des bons effets que » j'ai obtenus. J'ordonne à ma première visite » que le malade commence l'usage du quinquina » mêlé avec parties égales de magnésie de sel » d'epsom, et je fais prendre une, deux ou trois » drachmes de ce mélange toutes les heures ou » toutes les deux heures, suivant le cas. J'en » obtiens toujours des évacuations abondantes » par les selles; et les urines sont en général » plus chargées. Jamais il n'en a resulté d'inconvénient, et le plus souvent l'événement a été » plus flatteur que je ne pouvois l'espérer. Des » maladies qui s'annonçoient très-mal, ont été, » pour ainsi dire, suffoquées; leur guérison a » été l'affaire de quelques jours. Toutes ont paru » avoir un cours plus tranquille et moins orageux » que celles qui n'étoient pas combattues à ma » manière, et leur durée a été moins longue. » Ce qui me fait croire que je ne m'en suis pas » laissé imposer par quelques succès accidentels

» et fortuits, c'est que j'ai fait mes essais pendant
» le règne des fièvres putridès, qui malheureu-
» sement ont été plus répandues pendant les
» étés et les automnes de 1783 et de 1784.
» Ayant eu l'avantage de la comparaison et de
» la répétition, j'ai pu me convaincre que toutes
» les fièvres putrides ne résisteroient point au
» quinquina purgatif, pourvu qu'on le donne à
» forte dose dès les premiers jours de la mala-
» die; double condition expresse, sans laquelle
» le quinquina ne réussit ni aussi pleinement,
» ni avec autant de sûreté».

Nous avons dit (§. XXXI) que, dans plusieurs cas de fièvres putrides, la dissolution du sang qui les constitue telles, étoit précédée par un épaississement muqueux, ou par une densité inflammatoire; et nous avons donné, pour exemple du premier cas, la fièvre muqueuse de Gottingue, et pour exemple du second, la fièvre qui forma la constitution dominante de l'été et de l'automne en 1781, dans la majeure partie de la France. Il nous reste à parler du traitement qui fut employé, pour completter, autant qu'il est en nous, l'histoire des maladies putrides, et montrer ce qu'on peut attendre du quinquina dans les diverses circonstances.

1°. Dans la fièvre muqueuse, il existe d'abord un épaississement très-tenace, et qui, dans cette

maladie, couvre le sang d'une saignée, d'une croûte semblable à celle du lard : cet épaississement, a fort bien dit *Cartheuser* (1), contracte par sa stagnation continuelle, une corruption putrilagineuse ; les sels mixtes s'alkalisent indifféremment, prennent une nature fort pénétrante, et toute la masse muqueuse se résout en un fluide extrêmement caustique. Les indications de cette fièvre sont donc d'expulser par les vomitifs l'amas de mucosités contenues déjà dans les premières voies, d'atténuer, par les sels neutres et les boissons stibiées, l'épaississement muqueux; enfin, de travailler sans relâche à la fonte des sucs tenaces, pour prévenir ou du moins pour adoucir leur passage à la dissolution putride. Parvenus à cette époque, il est essentiel de continuer les évacuations; mais comme l'humeur morbifique a acquis la plus grande causticité, on ne sauroit employer des minoratifs trop doux. Il convient même souvent d'en émousser l'action par des narcotiques, et d'y joindre les correctifs de la putridité bilieuse, sur-tout les acides minéraux. Telle fut la pratique de *Wagler* (2), elle fut très-heureuse; mais le quinquina ne fut point oublié, il convenoit trop bien en raison du ca-

(1) *De morbo mucoso*, pag. 87.
(2) *Ibid.* pag. 27, 30, 35, 76, 151.

ractère rémittent de la maladie, qui d'ailleurs étoit dégénérée d'une fièvre intermittente. Employé dans le fort de la maladie, pendant la rémission, spécialement lorsqu'il y avoit des sueurs nocturnes (1) ou un dévouement symptomatique (2), l'extrait de quinquina, auquel on donnoit la préférence, avoit des effets peu communs; il arrêtoit, à l'avantage du malade, les évacuations inutiles et dangereuses; il changeoit la coction, prévenoit la tournure gangréneuse, et, en fortifiant doucement le système nerveux et toutes les parties foibles, il facilitoit la crise suppuratoire. Placé sur le déclin de la fièvre, ce même extrait invigoroit les premières voies, il excitoit une douce transpiration, et dissipoit tous les autres produits morbifiques. Sur la fin de la maladie, on faisoit usage avec fruit de la décoction de quinquina, dans laquelle on délayoit quelqu'extrait amer, ou qu'on aiguisoit avec quelque sel neutre, si l'on craignoit ou s'il y avoit de légères obstructions à dissiper; enfin, dans la convalescence on donnoit le quinquina en substance, uni avec la limaille de fer. Si des symptômes urgens forçoient à l'usage précoce de

(1) Il eſt bien rare que, dans les rémittentes putrides, la ſueur ne ſe déclare pas à la fin de chaque exacerbation. *Colombier*, Médec. milit. t. II, p. 111.

(2) *De morbo mucoſo*, 114.

cette écorce, il convenoit, après son action, de revenir aux doux résolutifs, comme étant les remèdes directement appropriés à la dégénération humorale (1).

Toutes les fièvres rémittentes putrides simples des pays marécageux sont une espèce de diminutif de la fièvre muqueuse, dont nous venons de rendre compte. Il faut y combattre un phlegme grossier et crud, suivant les expressions de *Lancisi* (2); aussi les vésicatoires et le quinquina, qui sont deux spécifiques de ces maladies (3) ne réussissent jamais mieux que lorsque les vésicatoires ont été appliqués dès les premiers jours, pour préparer le succès de l'écorce fébrifuge.

2°. Quant à la densité inflammatoire qui précède, dans quelques fièvres rémittentes, la dissolution putride, ce n'est point une contexture ferme du sang et des solides, comme dans les fièvres inflammatoires (§. XCII.); c'est un excès d'érétisme auquel se joint l'effet d'une cause très-âcre, qui commence par épaissir les humeurs avant de les dissoudre : aussi la saignée y est généralement contr'indiquée, ou du moins voit-

(1) *Wagler, de morb. mucos.* p. 91, 114; 169.

(2) *De nox. palud. effluv.* p. 166, 272.

(3) *De nox. palud. effluv.* pag. 166.

on qu'elle n'y réussit pas d'une manière sensible; Une dose d'ipécacuanha ou de tartre stibié suffisante pour exciter un vomissement prompt et avec secousses, est, de l'aveu des Médecins, un préliminaire indispensable, puisqu'il s'agit d'évacuer au plutôt une bile surabondante et même dans un état de turgescence. On étend les bienfaits de cette évacuation, en en procurant de nouvelles à l'aide des lavemens multipliés, des laxatifs (1) placés dans les momens de rémittence, ou du tartre stibié, dont on aiguise les boissons lorsqu'on n'en est pas empêché par le degré du spasme (2). Dès que par ces moyens, et

(1) Voy. *Radelfel : de evacuantium usu in febrium acutarum tam initio quam decursu.*

(2) Les avis des Praticiens ont été partagés sur l'utilité du tartre stibié mêlé à petites doses dans les boissons, & continué pendant plusieurs jours. M. *Dazille* (observat. sur les maladies des Négres), s'est plaint qu'à Paris, comme dans les Colonies, l'on abuse étrangement de cette administration de l'émétique à petites doses ; plusieurs Médecins de la faculté de Paris l'ont déclarée dangereuse dans les assemblées des *prima mensis* des 15 janvier & 4 février 1782 (Journal de Médecine, t. LVII, p. 274, & gazette salutaire ann. 1782, n°. XVIII, colon. 3.) M. *de Gardaune* s'en est de même expliqué dans son traité des maladies des Créoles en Europe. Cependant des Praticiens du plus grand mérite en ont reconnu & avoué les succès. Une pareille diversité d'opinions sur un point de pratique de la plus

ceux qui les secondent, tels que les boissons acidulées ou ascécentes, la diette végétale, le nitre camphré, etc, on est parvenu à dissiper l'érétisme, et que la maladie faisant des progrès évidens, ne présente plus que des accidens, d'autant plus inquiétans qu'ils ne sont plus inflammatoires, le quinquina devient un remède précieux, et rien ne peut suppléer à ce fébrifuge aussi puissant anti-septique que tonique efficace. Nous l'avons toujours employé avec succès, disent les Membres de la société royale, d'après lesquels nous parlons, sur-tout dans deux cas assez ordinaires. Le premier est celui dans les-

---

grande importance, ne peut provenir que de la prévention qu'on a prise pour le tartre stibié, donné par fraction, d'après ses effets observés dans le cas où ce remède étoit contr'indiqué. Ainsi M. *Ricquet* (méthode de traiter les fièvres putrides & vermineuses qui règnent depuis plusieurs années dans les environs de Lille), observa que le tartre stibié réussit dans les mêmes maladies à Comines & à Houplines, mais qu'il ne produisit pas les mêmes effets à Haubourdin & à Santes. Le tartre stibié nuira toujours dans les cas d'érétisme, & lorsque la chaleur sera très-ardente. Alors, bien loin de provoquer la dépuration désirée, il augmente les accidens, & suspend les évacuations. La chaleur devient plus âcre, le pouls plus dur & plus serré, & le météorisme du ventre plus considérable. Mais dans les cas contraires, ce remède sera toujours un bon effet.

quels les symptômes inflammatoires n'inspirant plus de frayeur par leur violence, nous voyons l'apathie et l'irrégularité putride prendre la place des premiers accidens. L'érétisme paroît tombé, mais à sa place les soubresauts dans les tendons, un délire morne et taciturne, une somnolence pénible, la gêne même de la respiration, font craindre une fin prochaine. Souvent à ces accidens se joint une fétidité dans les urines, qui appartient au caractère putride. Le second accident qui nous a forcé la main sur l'usage du fébrifuge, est celui où, après les premières évacuations spontanées, l'estomac reste dans un état de nausée, de dégoût et même de haine pour ce qu'on lui offre. Les vomissemens de bile porracée ne nous ont point détourné de l'usage de ce remède : alors il nous a paru que l'indication étoit de l'unir à quelque lavage laxatif. En un mot, nous avons vu, dans ces cas effrayans, réussir très-promptement l'usage du quinquina donné à des doses très-hautes, et continué pendant plusieurs jours de suite. Une forte décoction d'une once dans une livre de liquide ne nous a causé aucun accident. On pourroit dire qu'on voit le quinquina aviver le malade, et donner à la nature de nouvelles forces contre son ennemi. Aussi son union avec les purgatifs est-elle toujours heureuse. Le

camphre

camphre (1) nous a paru aussi seconder à merveille sa vertu, sur-tout dans les cas convulsifs. Enfin, dans les convalescences, lorsqu'il restoit quelques accidens à détruire, résultats assez constans d'un mauvais régime, on retiroit beaucoup de fruit d'un usage long-temps continué du quinquina, combiné avec les martiaux et avec quelques substances camphrées et volatiles (2) à doses graduellement diminuées.

Ainsi, dans tous les cas de putridité, le quinquina a été de la plus grande ressource. Si l'on trouve quelque discordance dans le temps de son emploi et dans les doses, chez les auteurs qui ont traité de l'utilité de ce fébrifuge anti-septique dans les fièvres rémittentes putrides, c'est qu'il y a une infinité de nuances dans la putridité, et qu'on n'a pas assez distingué ce qui appartient à la plénitude bilieuse du duodénum et à l'altération putride du sang et des humeurs, ou à un état mixte composé de l'une et de l'autre. Plus il y a pourriture dans les humeurs et flaccidité dans les solides, plus on doit faire fonds sur le quinquina, et plus il faut l'ordonner à

---

(1) Voy. M. *Buechner*, *de usu corticis peruviani, cum camphorâ remixti, in febribus ex putredine ortis* : *Lysons*, *an essay upon the effects of camphire and calomel*, &c. ; *Collin*, *camphoræ vires*, &c., &c.

(2) Voy. *Lancisi*, *de nox. palud. efluv.*, p. 197.

grandes doses ; car, comme l'ont très-bien dit *Richa* (1) et *Ramazzini* (2), le quinquina ne réussit jamais mieux dans les fièvres putrides, que lorsqu'il faut plutôt resserrer que stimuler. C'est alors qu'on peut dire que le quinquina est un des moyens les moins infidèles pour rallier les principes du sang ; remonter le ton des solides et favoriser la crise : au lieu que les délayans et les évacuans prodigués dans ces circonstances, dans l'objet de diminuer la matière morbifique, de l'évacuer par tous les couloirs et d'en énerver les foyers, ne préparent que des demi-crises, en troublant les mouvemens de la nature et affoiblissant l'action systaltique des vaisseaux. Ces effets du quinquina ont été si universellement reconnus, que M. *Pellicioni* (3) a présenté cette écorce comme le meilleur prophylactique des fièvres aiguës, putrides malignes, dans lesquelles *Lettson* (4) ne prescrivoit que le grand air, le

---

(1) *Constitut. épidem. taurin.* p. 385, ann. 1720, 1722, §. XXXIII & seq.

(2) *De constitution. annorum* 1690 à 1694, *in mutinensi civitate in const. ann.* 1690, §. XLVII, *ann.* 1792, §. XXXII & LVI.

(3) *Sopra la efficacia è virtu della chinachina*, 1769.

(4) *Médical mémoirs of the général dispensary in London*, &c., art. I, & *Banau*, moyens propres à combattre les fièvres putrides & malignes.

vin, l'eau et le quinquina à la dose de quatre ou cinq onces par jour. Quand la dissolution putride est considérable, ce qui a lieu lorsque les malades exhalent une forte odeur d'aigre et d'ail, on peut donner un mélange d'alun et de quinquina. Toutes les boissons, dans les fièvres putrides, doivent être données froides.

XCIV. Le traitement des fievres bilieuses, si analogue d'ailleurs à celui des fièvres putrides, du caractère desquelles elles approchent beaucoup, quoiqu'on ne puisse pas les identifier, comme l'ont fait *Pringle* (1), M. *Retz* (2) et autres, a cela de particulier, qu'il faut beaucoup plus insister sur l'usage des purgatifs, que dans toute autre espèce de fièvre, et que la saignée (3)

---

(1) Obs. sur les maladies des armées, t. I, pag. 309.

(2) Météorologie appliquée à la Médecine, p. 82.

(3) Ceux qui consultent les auteurs anciens, ont dû s'apercevoir que leur autorité est très-favorable à l'usage de la saignée dans les maladies bilieuses. Mais ce suffrage n'est d'aucun poids, parce que les maladies que nous appelons inflammatoires, étoient connues chez les anciens sous le nom de bilieuses, à cause de la croûte phlogistique & jaunâtre qui recouvroit le sang; croûte qu'ils appeloient sang bilieux, pituiteux, *omon aima*. *Baillou* nomme pleurésie bilieuse, toutes celles que nous appellerions inflammatoires; & *Hippocrate* lui-même, dans son livre des lieux dans l'homme, donne le nom de bile à la pleurésie. Notre pleurésie bilieuse est

y est en général contr'indiquée, ou du moins n'est nécessaire que par des circonstances étrangères à la maladie. En effet, le foie s'engorge facilement, pour peu que les humeurs morbifiques soient retenues; et la jaunisse, la dyssenterie sont, pendant la fièvre, des produits ordinaires de cette rétention, comme l'engorgement et l'obstruction du foie, l'hydropisie, en sont communément les résultats, après la maladie. Délayer et évacuer constituent donc la vraie méthode des fièvres dont le génie est bilieux; les émétiques doux sont bons à réitérer quelquefois, à cause du pouvoir qu'ils ont de dégorger le foie et de secouer tous les viscères. Ensuite moyennant de douces purgations répétées, on épuise le foyer humoral, on abrège la fièvre, on écarte les épiphénomènes qui en dépendent, et on en prévient les suites. Le quinquina n'est

---

une maladie d'une toute autre eſpèce. Auſſi, quand nous liſons que *Galien* preſcrit, dans ſes comment. ſur l'aphor. 23, liv. 1, qu'il faut ſaigner juſqu'à la ſyncope dans les maladies bilieuſes, & dans les Arabes, qu'on ne ſauroit trop redouter de verſer le ſang dans ces mêmes fièvres, il faut convenir que *Galien* et les Arabes n'ont pas voulu parler de la même maladie, & que l'un traitoit nos vraies fièvres inflammatoires, tandis que les autres n'avoient en vue que nos vérirables fièvres bilieuſes.

pas néanmoins à mépriser; il peut soutenir le ton des parties que l'effet des évacuans abat, aider l'action des purgatifs qui n'agiroient autrement qu'avec lenteur, et coopérer ainsi pour guérir plutôt et rendre la convalescence plus courte. Cependant il faut craindre son effet astringent, avoir toujours en vue la nécessité de l'évacuation, et se souvenir du précepte de *Baglivi*, qui veut qu'on ne donne jamais le quinquina que le corps n'ait été suffisamment évacué par une méthode sage et dogmatique. Dans les cas simples, le quinquina doit être à-peu-près inutile : dans les cas graves, il est nécessaire ; mais, autant qu'il sera possible, on le placera après quelques signes de coction et uni aux purgatifs : dans les cas plus graves, on ne peut s'en passer, sans compromettre les jours du malade. On le donne dans tous les états de la maladie, on purge ensuite à la faveur du répit qu'il procure (1).

Les acides, quoiqu'astringens de leur nature, sont d'une application plus générale, en ce qu'ils émoussent la causticité de la bile, ainsi que *Weber* (2) l'a prouvé. On sait en outre que cette

(1) Voy. *Bianchi historia hepatica*, t. I, p. 282, n°. 111. *Guidetti*, ib. p. 629.

(2) Dans le second vol. des preleçons de *de Haen* sur les instituts pathologiques de *Boerthaave*, t. II. édit. *in*-4°., p. 633.

matière est décomposée dans les premières voies par les acides qui, par-là et dans ces circonstances, ont des effets évacuans. On voit donc les avantages que promettent, dans les affections bilieuses, les substances qui réunissent à l'acidité, une vertu minorative; tels sont les tamarins, et sur-tout la crême de tartre que les praticiens judicieux, suivant l'expression de *Weber*, prescrivent pour l'ordinaire à grande dose.

Cette méthode seroit nuisible et infructueuse dans le traitement de ces fièvres rémittentes bilieuses, où les humeurs ont acquis un caractère de viscosité plus ou moins considérable. Quels que soient les accidens de ces fièvres, le quinquina ne peut rien contre eux, s'il n'est uni avec des atténuans énergiques, tels que le sel ammoniac (1) qu'il faut même préférer ou don-

---

(1) C'eſt pour avoir vu réuſſir complettement le ſel ammoniac dans quelque cas de fièvres rémittentes bilieuſes, qu'on lui a aſſigné un rang diſtingué parmi les antiſeptiques. Mais, dit *Stoll*, on n'a embraſſé cette opinion, que parce qu'on a placé la cauſe de toutes les fièvres automnales dans la diſſolution & la putridité des humeurs. Il en eſt parmi ces fièvres qui ſont cauſées par une cacochylie glutineuſe, & le ſel ammoniac agit alors comme atténuant, & non comme anti-ſeptique; *ratio med*, t. I, p. 79.

ner pendant long-temps avant que d'administrer le fébrifuge. Telle fut la pratique que suivit *Stoll* (1) dans les fièvres rémittentes qui régnèrent à Vienne en Autriche, dans le cours de l'année 1776. Les malades vomissoient avec beaucoup de peine, et souvent en petite quantité, une humeur jaune, très-gluante, laquelle adhéroit fortement aux parois des tuniques intestinales, et engouoit tous les vaisseaux quand elle pouvoit pénétrer dans le genre vasculeux. Pour la chasser, il falloit se servir d'un émétique bien dosé et le réitérer même par intervalles, lorsque par de bons résolutifs, on avoit rendu les humeurs mobiles. Une mixture faite avec cinq onces d'eau de sureau, une once d'oximel simple, une once de rob de sureau et du sel ammoniac, depuis deux drachmes jusqu'à trois, qu'on faisoit prendre à doses rompues dans les 24 heures, réussissoit dans tous les cas où la nature vigoureuse se suffisoit pour la coction. S'il étoit bon de l'aider, soit à cause de la surabondance des humeurs ou d'une plus grande tenacité, soit parce que les forces avoient été abattues par des saignées déplacées ou d'autres accidens, on avoit recours à la racine d'arnica (2) en poudre, remede préférable

(2) *Rat. med.* t. I, p. 78, édition de Paris.

(1) Il n'est point de Médecin qui ignore les expé-

au quinquina dont il a quelques propriétés éminentes, dans toutes les fièvres de ce genre bilioso-pituiteux ou simplement pituiteux, gastriques, mésentériques, putrides ou malignes, et notamment dans les diarrhées énervantes et opiniâtres ou dans les flux dyssentériques (1) qui accompagnent ces maladies. Lorsque la fièvre résistoit, presque subjugée par la méthode précédente, on l'emportoit très-promptement avec le fébrifuge (2). Employée plutôt, cette écorce

---

riences que *Collin* a faites, tant avec les fleurs qu'avec la racine de l'arnica; expériences qui prouvent que les fleurs de ce ſimple ſont fébrifuges & antiſeptiques, & que la racine eſt auſſi un bon anti-ſeptique, & ſur-tout très-efficace contre la dyssenterie & la gangrène. *Collin* guérit, avec les fleurs de l'arnica, plus ſûrement & ſans aucune ſuite fâcheuſe, les fièvres intermittentes, qui, dans l'épidémie de 1770, dégénéroient en fièvres putrides, lorſqu'on les traitoit avec le quinquina. Cependant, quoiqu'il y ait peu de ces fièvres qui réſiſtent aux fleurs de l'arnica, *Collin* ne nie pas que le quinquina ne leur ſoit préférable, lorſqu'il faut arrêter ces fièvres menaçantes qui enlèvent les malades au troiſième ou quatrième accès. L'arnica réuſſit, ſur-tout, lorſqu'on doit attaquer des humeurs âcres & viſqueuſes, & qu'il faut détruire le coma vigil, la phrénéſie, le météoriſme, les engorgemens des viſcères, &c.

(1) *Ratio medendi*, t. I, pag. 86.

(2) *Ibid.* pag. 88.

occasionnoit des douleurs connues sous le nom de rhumatisme goutteux (1).

Les fièvres ardentes bilieuses sont l'opposé de celles dont nous venons de parler. Aussi la manière de les traiter est-elle différente. Dans ces fièvres, qui sévissent pendant des constitutions excessivement sèches et chaudes, les bains sont d'un grand secours ; et M. *Pouppé Desportes* s'en servit avec avantage dans l'épidémie rémittente double-tierce qui régna à St. Domingue pendant la constitution de 1742, remarquable par sa sécheresse (2). Si ces fièvres prennent la tournure de celles dont il a été fait mention (§. XCIII. n°. 2), comme cela arrive souvent, on ne sauroit les combattre avec une méthode plus réfléchie et mieux ordonnée, que celle qu'on leur a assignée ; et lorsqu'elles occasionnent une dégénération bilieuse considérable, ce qui leur est encore aussi commun, on ne pourroit trop tôt les arrêter avec le fébrifuge qui, dans ce cas, est un grand antibilieux, suivant les expressions de Bianchi (3), et remédie supérieurement, selon *de Haen* (4), aux vices du système bilieux.

---

(1) *Ibid.* pag. 89.

(2) Histoire des maladies de Saint-Domingue.

(3) *Histor. hepat.* t. I, p. 251 (*præsidium antibiliare.*)

(4) *Ratio medendi*, t. VI. p. 25.

(*) Madame V..... l'épouse de celui dont il a été parlé dans le §. LIX, s'alita deux jours après la mort de son mari, ainsi que son fils unique, garçon de 20 ans, robuste et bien constitué. Des idées de contagion vinrent alarmer les malades et leurs proches, et nous eumes beaucoup de peine à rassurer leurs esprits inquiets.

Madame V..... fut émétisée avec l'ipécacuanha après le premier paroxisme ; elle fut purgée après le second qui se renouvela en tierce. Le quatrième jour de la maladie, qui devoit être un jour libre, il y eut un redoublement analogue à celui de la veille : on l'attribua aux fatigues de la purgation. Le cinquième jour donna une reprise assez forte, et le teint de la malade devint jaune ; les urines étoient foncées ; la peau du corps ni le blanc des yeux ne prirent point cette couleur. On réitéra le purgatif le sixième jour, et il survint une exacerbation semblable à celle du quatrième jour : les selles furent assez copieuses, aisées ; la matière étoit bilieuse et fétide, d'une consistance moyenne. Le redoublement du septième jour, sans être plus violent en apparence que celui du cinquième, fut marqué par de plus grandes auxiétés ; il y eut des vomissemens d'une matière amère, des selles spontanées d'une mauvaise odeur, et la couleur

jaune du visage devenoit plus intense. La malade demandoit le quinquina. On le lui donna à la dose d'une once en substance divisée en quatre prises égales. Dans le cours du huitième jour, il y eut un paroxisme moins fort que le précédent, quoiqu'accompagné des mêmes symptômes : la langue qui avoit été chargée se dépouilla. On répéta le quinquina de la même manière, et le redoublement du neuvième jour ne laissa pas de venir : les épiphénomènes des reprises précédentes étoient moindres. Le dixième jour on suspendit les remèdes ; il n'y eut aucune exacerbation, et la malade se trouvoit mieux. On revint, le onzième jour, au quinquina à la dose de demi once, et le mieux fut plus sensible ; le visage fut entièrement dépouillé ainsi que les urines ; tous les symptômes qui indiquoient l'érétisme des premières voies, étoient calmés. Le quinquina fut continué pendant les deux jours suivans à la dose de deux drachmes, et la convalescence fut décidée.

Cette observation est une preuve de l'efficacité du quinquina pour arrêter la dégénération bilieuse des humeurs, et les épiphénomènes qui dépendent de la matière bilieuse âcre et abondante. Il n'a pas été question de M. V.... le fils. Sa maladie ne présenta aucune circonstance particulière, et n'a pas mérité d'être décrite.

XCV. Tels sont (§. XCII. à XCIV.) les préceptes cliniques relatifs aux indications du quinquina considérées du côté du génie (§. XXXI à XXXIII) des fièvres rémittentes. S'il étoit possible de s'expliquer nettement sur les nuances qui, mettant des différences réelles, quoique insensibles, dans le caractère des maladies, doivent faire varier l'administration du quinquina, dans combien de détails ne faudroit-il pas entrer encore? Le point principal pour le meilleur emploi de ce médicament, n'est pas uniquement de saisir quel est le génie dominant pendant le cours d'une fièvre, ou dans ses divers périodes; il consiste encore à ne pas se méprendre sur les modifications que les épidémies annuelles reçoivent de la diversité des saisons, et même d'un changement accidentel dans la température. On a vu, par exemple, que des fièvres bilieuses qui n'admettoient pas le quinquina, pendant une saison sèche, étoient traitées avec beaucoup de succès au moyen de ce fébrifuge, aussi-tôt que des pluies salutaires avoient rafraîchi l'atmosphère et répandu une douce humidité (1): on a vu, dans le cours d'une longue épidémie, que le génie inflammatoire avoit dominé pendant toute une année,

(1) *Voy.* Journal de méd. t. LV. p. 181.

et conséquemment que l'usage du quinquina avoit dû être précédé par les saignées et les anti-phlogistiques, tandis que l'année d'après le génie avoit été putride et malin, contrindiquant les évacuations sanguines, et réclamant le quinquina dès le principe (1) : en un mot, on a vu qu'une fièvre rémittente, qui, sans perdre son caractère primitif, prolongeoit sa durée pendant une ou plusieurs années, prenoit sur la fin de l'hiver une nuance inflammatoire; au printemps une nature catarrheuse; au commencement de l'été un fond putride; en automne un génie bilieux; et enfin, une tournure attrabilaire à l'époque propre à cette dégénération particulière : en conséquence, que l'administration du quinquina devoit être tantôt précoce, tantôt retardée, tantôt indispensable, tantôt dangereuse, et que les secours préliminaires ou concomitans devoient être, dans les divers temps, d'une nature diamétralement opposée. Un médecin instruit, et qui, judicieux observateur, sait lier tous les rapports, n'est point trompé par ces métamorphoses; il réfléchit sur l'influence des saisons, sur celle des variations atmosphériques; il écoute la nature, pour savoir quelles sont les crises qui jugent la mala-

(1) *Voy.* l'épidémie de Laſchendorf dans *Lautter*, pag. 24 & 41.

die régnante, même quelles sont celles qui terminent les maladies contemporaines : riche de ces connoissances, il place avec discernement les remèdes majeurs, et leurs succès sont proportionnés à l'à-propos de leur administration. L'observation des effets des moyens curatifs supplée, dans certains cas, à l'obscurité des indications ; car il est des maladies qui semblent exactement de la même nature, et dont l'action des médicamens annonce seule la diversité. Dans l'épidémie qui affligeoit, en 1773, les habitans d'Escala et de Molère, distans d'environ une lieue l'un de l'autre, tous les signes annonçoient dans les deux endroits une vraie fièvre putride des secondes voies. Cependant le camphre et le quinquina produisoient de très-bons effets à Molère, et nuisoient beaucoup à Escala. C'étoit tout le contraire à l'égard de la crême de tartre, des tamarins et du petit lait, les malades d'Escala les supportoient à merveille ; et en étoient très-soulagés, et ceux de Molère sentoient leurs maux s'aggraver par leur usage (1).

XCVI. Les constitutions étant supposées légitimes, et l'ordre des saisons qui leur est subordonné, étant légitime aussi, les fièvres simples du printemps ont un génie inflammatoire (§.

(1) Journal de Médecine, t. XLV, pag. 144.

XXXVI), une marche graduellement aiguë, et beaucoup de tendance à une prompte crise. Elles n'admettent donc point l'usage du quinquina : en vain, pour l'ordonner, s'étayeroit-on de la dégénération de la fièvre, de ce caractère en apparence corrupteur, comme le dit *Torti*, qui, lui ayant fait perdre son premier type, peut multiplier et accroître l'intensité des accidens. Comme les indications de ces accidens ne sont pas subordonnées à celles du levain fébrile, on ne les rempliroit pas avec fruit au moyen du quinquina. On doit lui préférer les secours appropriés (§. XCII) au génie de la fièvre qu'il faut directement combattre; et si l'irrégularité putride succède ensuite et prend la place du génie de l'inflammation, alors, indiqué par le type rémittent, le quinquina sera bien placé, ses succès ne seront pas équivoques.

Ce n'est pas toutes fois que le quinquina ne puisse être employé dans les fièvres rémittentes du printemps, avec succès et sans danger. Nous disons seulement que cette écorce est contr'indiquée par le génie légitime des fièvres de cette saison, et qu'elle ne peut être ordonnée que pour satisfaire à d'autres indications.

XCVII. Il en est tout autrement des fièvres du génie putride (§. XXXI) qui, d'abord intermittentes, passent très-vîte au type rémittent,

ou de celles qui, rémittentes dans le principe, acquièrent dans peu le type continu. Dans les premières, le quinquina doit être placé aux moindres signes de dégénération ultérieure; dans les secondes, ce fébrifuge est indiqué malgré l'extrême obscurité de la rémission, et l'on n'a rien à redouter de son usage. Nous disons plus, il n'y a que le quinquina qui puisse les guérir, ainsi que *Muzell* (1), *Senac* (2) et autres l'ont décidé par des exemples. Mais avant d'administrer ce spécifique, il est de la prudence de tenter de procurer une rémission : on y parvient, suivant les circonstances, en appliquant à propos une saignée, l'émétique, un purgatif, des mixtures salines, ou le bain tempéré, comme le veut *Sarcone* (3).

XCVIII. Les fièvres automnales, d'abord très-aiguës, ont une marche graduellement chronique (§. XXXVII); leur génie est foncièrement putride ou bilieux, et leurs indications manifestes sont de recourir au quinquina, dès que la cause humorale a été long-temps combattue, à moins que des épiphénomènes effrayans et dangereux n'obligent à administrer de bonne

(1) *Medicinitche nud Chirurgische Wahrnehmungen*, &c., 1re. collect.

(2) *De recondita febrium*, &c., pag. 418.

(3) *Historia ragionata de mali*, &c., t. I, p. 199.

heure

heure ce fébrifuge. Ici, comme dans le cas précédent, le quinquina devient indiqué par la dégénération de la fièvre en continue, pourvu que, par un retard inconsidéré, on ne donne pas le temps aux produits morbifiques de dominer sur les indications de la fièvre, et de constituer ainsi des contr'indications pour l'emploi du fébrifuge.

XCIX. Ces considérations nous guidèrent pour l'administration du quinquina dans le traitement de l'épidémie de 1780, dont nous avons déjà fait mention (§. XLI); épidémie qui, par l'influence de la constitution, participoit du caractère des fièvres du printemps et de l'automne. Tant que l'anomalie ou l'intensité des symptômes n'inspira pas de justes craintes, nous abandonnâmes la fièvre à elle-même, suivant avec attention les indices d'orgasme, de pléthore ou de raréfaction du sang, pour placer la saignée; les signes de turgescence ou de stagnation des saburres, pour administrer les purgatifs que nous répétâmes, tantôt pendant tout le cours de la fièvre, tantôt seulement dans son commencement et son déclin, respectant son état pour ne pas déranger les mouvemens critiques (1). En se prêtant ainsi aux vues de la na-

(1) V. *Richter de coctionum præsidiis evancuantium, abusu eversis*, dans le 2 volume de ses *Opuscula medica*. p. 307.

ture, nous parvinmes quelquefois à la fin de la maladie, sans avoir vu naître les occasions de donner le quinquina. Les foyers humoraux étant détruits, le levain fébrile étoit sans force, peut-être faute d'une matrice propre à son explosion, ou étoit entraîné vers quelque émonctoire par l'effet de cette puissance salutaire qui opère la dépuration et les crises. Mais, dès que le génie féroce de l'épidémie s'exprimoit par la subintrance des exacerbations, lorsque nous nous apercevions d'une dégénération prochaine par la diminution du froid, la rareté et l'obscurité des frissons, et la briéveté de ce premier temps du paroxisme, par l'augmentation de la chaleur, sa grande intensité et l'extension de sa durée, enfin par la privation ou le peu des sueurs ou moiteurs par la rougeur des urines et l'absence du sédiment, par l'inquiétude des malades et par l'obscurité et la briéveté de la rémission : quand les exacerbations présentoient dans leurs premiers périodes, un froid glaçant, des anxiétés insupportables, des défaillances, des toux déchirantes, etc.; dans leurs seconds périodes, des vomissemens soutenus, des fortes angoisses, un météorisme douloureux, un délire avec un pouls disproportionné, un assoupissement, des affections paralytiques, une difficulté d'uriner, etc; dans leurs troisièmes périodes, de la soif, des

inquiétudes, un affaissement singulier, un pouls déprimé s'il avoit été développé ou non dans l'exacerbation : pour lors le quinquina devint notre unique espoir ; nous le donnâmes à pleines mains et de toutes les manières : on auroit dit que nous en abusions, si le cas eût été moins pressant, si la fièvre eût été moins grave, si les succès eussent été moins multipliés et moins complets.

Les complications furent néanmoins le motif de plusieurs variétés dans l'administration du fébrifuge. Tantôt les circonstances faisoient accélérer l'application de ce secours, tantôt elles en retardoient l'usage ; tantôt enfin, elles n'en permettoient jamais l'emploi. Mais n'oublions pas de le remarquer : ce sont les circonstances opposées à l'application du quinquina qui rendoient ce médicament nuisible ; et ce sont des circonstances semblables qui sans doute ont fait plus d'un détracteur de ce remède précieux. Puissions-nous détruire leurs argumens en nous expliquant sur ces complications ; mais généralisons nos vues et réduisons nos observations en préceptes.

C. Dans l'opinion de M. *Médicus* (1), le quinquina n'agit que par sa vertu tonique, et propre

---

(1) *Geschichte periodicher kranckeictem*, &c.

à diminuer la trop grande irritabilité des intestins et du ventricule. Mille exemples annonçent, en effet, que ce fébrifuge possède réellement la vertu de réduire, à un état moyen, ce vice fâcheux du système des forces motrices (§. XLIII); et sous ce point de vue, il n'est point de sujets à qui ce remède convienne plus spécialement qu'aux femmes grosses (1), parce que la grossesse décide toujours une augmentation d'irritabilité et de sensibilité, qui, le plus souvent, tombe et se dissipe après elle. Dans cet état, si la fièvre n'est pas des plus simples, on doit craindre 1°. que l'irritation permanente de l'uterus, ne rende cet organe le foyer des métastases, le noyau de l'irritation; 2°. que la pléthore qui, pour l'ordinaire, accompagne la grossesse, ne sollicite des pertes utérines qui décident l'avortement; 3°. que la stase des sucs dans les viscères du bas ventre, refoulés par le développement de l'uterus, ne fournisse au transport d'humeurs sur la matrice, ou ne favorise une inflammation des entrailles. Mais plus le quinquina devient indiqué par l'urgence du cas, plus il faut se hâter d'en assurer les effets. Chez les femmes grosses, les saignées en sont le moyen le plus assuré,

(1) Voy. *Darluc*, journal de Méd. t. XVI, p. 351, 365, *Lautter*, *hist. bien. morb. rur.* p. 18, &c.

comme le plus indispensable. *Guidetti* (1) a vu le défaut de ce secours préliminaire, produire une vraie perte utérine et même la fausse couche. Nous avons vu nous-même le quinquina donné à une demoiselle de 14 ans et quelques mois, qui, pubère encore, présentoit tous les indices du prochain établissement des règles, décider un spasme si violent dans l'hypogastre, qu'on crut que l'inflammation ne tarderoit pas à survenir. On saigna la jeune malade trois fois en 18 heures, on fomenta la région hypogastrique, on réitéra les demi-lavemens émolliens, on donna le camphre avec le nître; et comme les exacerbations de la fièvre augmentoient en intensité, on revint, le surlendemain des saignées, au quinquina à forte dose, mais uni avec les opiatiques, et notre malade ne tarda pas à entrer en convalescence. Il y a lieu de croire que le quinquina n'eût produit aucun fâcheux accident, si les saignées avoient été pratiquées. L'âge de puberté offre, comme on le sait, autant de ménagement à garder que l'état de grossesse.

Quelque précieuse que soit la combinaison du quinquina et des opiatiques (2) pour assurer

(1) Dans *Bianchi histor. hepat.* t. I, p. 636, §. 20, p. 637, §. 21.

(2) Plusieurs Auteurs ont vanté l'efficacité de l'opium pour la cure des fièvres intermittentes. *Hippocrate* &

les succès du fébrifuge dans les cas d'un vice d'irritabilité, on se flatteroit en vain d'admi-

Galien recommandent la graine de jusquiame, qui est une espèce de narcotique. Les Disciples de *Paracelse* parlent expressément de l'opium. *Rondelet* propose la thériaque dans le vin. *Rivière* osa donner l'opium pour prévenir l'accès d'une fièvre rémittente, maligne, soporeuse. Enfin, M. *Berryat* ressuscita une méthode oubliée. *Lind* (*an essai on diseases*, &c.) prodigue les plus grands éloges à l'opium donné pendant la chaleur de l'accès, & outre les vertus sédatives qu'il lui attribue, il dit que c'est le meilleur remède qui puisse être employé pour préparer les malades à l'usage du quinquina, & qu'il ne réussit jamais mieux, que lorsqu'on attend, pour le donner, que la chaleur du paroxisme commence. M. *Olivier* nous apprend (Journal de Méd. t, XI, p. 331) qu'il a été fort heureux en plaçant 3 ou 4 heures avant l'accès la potion suivante, faite avec la décoction de deux gros de quinquina, d'une pincée de roses rouges, y ajoutant un grain de camphre, & 15 à 20 gouttes anodines. M. *Duchanoy* a publié, en 1780, un Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes; & quelques Médecins de Paris (Extrait du *prima mensis*, Journal de Méd. t. LVI, p. 84.) ont confirmé leurs bons effets. Enfin, M. *Schœrtlich* a donné dans sa dissertation (*de usu opii in febribus intermittentibus*), des détails intéressans sur cette matière. Pour finir, nous parlerons des succès que le Docteur *Monro* eut dans le traitement des fièvres bilieuses rémittentes de l'hôpital de la Martinique en 1761, en donnant le quinquina uni à l'opium, à cause de la grande irritabilité de l'estomac. Mais l'opium ne faisoit rien à petite dose, & faisoit mal avant d'avoir nettoyé le canal intestinal,

nistrer avec fruit ce spécifique, lorsque le vice d'irritabilité est monté jusqu'à un certain point, et parvenu, pour ainsi dire, jusqu'à l'excès. Un remède tout-à-la-fois fébrifuge, astringent et tonique, opère alors, ou donne le résultat d'un âcre et d'un stimulant. Combien de fois ne s'en est-on pas convaincu, en voulant adapter le quinquina aux cas d'affection nerveuse qui demandent véritablement la méthode aqueuse de M. *Pomme*? Seroit-ce parce qu'un système trop irritable qui ressent vivement une impression astringente, sans pouvoir en recueillir le fruit, puisque toute action brusque et forte dérange plutôt l'ordre des mouvemens qu'elle ne le rend régulier, doit en être plus violemment ébranlé, et que l'excitation subite qui en provient, doit pareillement amener plutôt le spasme qu'un ordre tranquille et naturel?

Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés qu'il est en général très-difficile de faire prendre le quinquina, comme fébrifuge, à des femmes douées de beaucoup de sensibilité et excessivement irritables. Nous lui avons vu produire alors des souffrances spasmodiques, cruelles, la suppression de toutes les excrétions, l'augmentation de tous les accidens fébriles. Cependant le quinquina avoit été combiné, soit avec des

narcotiques, soit avec de simples sédatifs, soit enfin avec les meilleurs anti-spasmodiques.

(*) Madame Fournier, apothicaire, tombe malade; sa fièvre est celle de la constitution, et son tempérament est très-irritable et très-sensible; de plus elle est nourrice. Les redoublemens marqués en double tierce, commencent à être orageux au troisième paroxisme des jours impairs. Un émétique et deux purgatifs avoient déjà nettoyé les premières voies. Je conseillai le quinquina à la dose de six gros, mêlé avec un peu de magnésie et quelques grains de sel sédatif, pour quatre doses à prendre dans l'intervalle de deux exacerbations. La première prise du fébrifuge excite des accidens affreux; tels que des envies de vomir très-fatigantes, des crampes très-douloureuses dans l'estomac et dans tous les membres, des menaces de syncopes très-rapprochées. On suspend le quinquina; on administre la tisanne de poulet, acidulée avec la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*; on place sur l'épigastre et à la plante des pieds, un emplâtre de galbanum avec camphre et opium; on donne un lavement avec l'infusion des feuilles d'armoise et les fleurs de camomille. Le calme renaît et le paroxisme de ce jour est emporté. Celui du lendemain ne revient pas non plus, et la malade entre en convalescence.

Pour exciter l'appétit très-languissant, on usa d'une teinture aqueuse faite avec le quinquina, la rhubarbe, les fleurs de caillelait et de tilleul : ce qui réussit à merveille.

Dans cet exemple, on voit le quinquina produire de fâcheux effets dans une constitution très-irritable ; mais n'y voit-on pas aussi les preuves de la vertu fébrifuge de cette écorce, puisqu'une aussi petite quantité put arrêter les paroxismes d'une fièvre rémittente. Il est bon peut-être de faire observer que le quinquina qui fut employé, est le quinquina rouge, dont nous parlerons bientôt.

CI. Une grande atonie n'est guères plus favorable à l'emploi du quinquina, qu'une excessive irritabilité ; et cette proposition pourroit bien n'être regardée que comme un paradoxe, si l'expérience n'obligeoit d'en décider autrement. Soit qu'avec beaucoup d'atonie (§. XLIV.), le corps surabonde en humeurs crues, inertes, qu'il est dangereux de fixer ; soit que l'économie animale ne puisse passer subitement sans péril, d'un extrême à l'autre ; soit que, dans l'impossibilité que tout le corps puisse être également fortifié, le ton de quelque partie ne se relève qu'aux dépens de quelques autres ; soit enfin, que, faute d'une répétition sympathique de l'excitation que le remède fortifiant procure à

l'organe sur lequel il s'applique, l'action du remède, concentrée sur un organe, n'occasionne un spasme partiel, d'autant plus dangereux, que toutes les autres parties sont dans un relâchement morbifique : il n'en est pas moins vrai que le quinquina (1) nuit le plus souvent, lorsque l'atonie est extrême, et qu'il procure alors, sans pouvoir presque l'éviter, des obstructions, la jaunisse, l'hydropisie, etc., comme on peut le croire d'après les fâcheux effets que l'emploi du quinquina produit assez souvent en Hollande (2), et que nous avons observés sur des pêcheurs, auxquels on avoit mal-à-propos et sans ménagement administré le fébrifuge. Dans ces constitutions, suivant l'idée de *Celse*, la fièvre contribue autant à la guérison, que le feu contribue à l'amélioration des terreins humides. Aussi est-on plus heureux avec l'usage du musc, du castoreum, du camphre (3), de l'arnica, des

(1) *Voy.* les penſées ſur le relâchement du corps humain & ſur l'abus du quinquina dans ce cas & autres (*en Anglais*, 1783.)

(2) *Voy.* l'hiſtoire géographique, phyſique, naturelle & civile de la Hollande, par M. *Lefranq-de-Berkey*, Doct. en Méd.

(3) *Voy.* ſur les vertus de ce remède, les Auteurs cités à la pag 116, note *a*, & *Geſner*, découvertes des temps les plus modernes en Médecine (en allem.);

frictions sur la peau pendant l'intervalle des paroxismes; et quand on a recours au spécifique, il faut adopter ses teintures spiritueuses, et notamment des préparations analogues à la mixture fébrifuge purgative suivante. *Prenez trois onces de décoction faite avec une drachme et demie de quinquina concassé, six gros de sel cathartique amer et deux gros de teinture simple de quinquina pour une dose* (1). Dans les cas où on a besoin d'évacuer et d'arrêter promptement la fièvre, ce médicament est un purgatif et un fébrifuge très-actif; il est principalement destiné au traitement des fièvres rémittentes et intermittentes des contrées humides.

Mais l'atonie n'étant pas portée à l'extrême, suffisant seulement pour rendre les mouvemens de la nature imparfaits et trop foibles, le quinquina ne sauroit être différé sans danger. Un délai mal entendu favorise la formation des stases ou des engorgemens, toutes les excrétions languissent ou sont suspendues. Le levain fébrile qui ne s'évacue pas, reste dans le sang, pour l'altérer, le décomposer; son évacuation, lorsqu'elle a lieu, est presque l'effet du hasard,

---

comparez *Wagler* de morbo mucoso; p. 89, *Darluc*, Journ. de Médec. t. XVI, p. 362, &c., &c.

(1) Voy. *Lewis*, nouveau dispens. t. III, p. 317.

ou dépend des efforts extraordinaires de la nature qui n'a pas toujours de telles ressources ; enfin son dépôt sur quelque viscère essentiel, qui est l'événement le plus commun, entraîne des obstructions, la cachexie, l'hydropisie et tous les maux qui marchent à leur suite. Les gens mal-aisés sont sur-tout menacés de ces accidens, lesquels donnent lieu à une maladie toujours longue et conséquemment ruineuse. Chez eux, on a à combattre une vraie inanition, produite par le besoin ou par la mauvaise nourriture (1) ; la nature est souvent peu capable de lutter contre le mal, parce qu'elle est épuisée par un travail pénible et prématuré. Le quinquina renforcé même par l'action du camphre, leur convient donc à tous égards ; il leur tient lieu d'analeptique, de fortifiant, de fébrifuge. Nous avons alors vu quelques doses de quinquina en substance ou en décoction dans du bon vin rouge ou blanc (§ LXXXII), selon le besoin, arrêter presque subitement la fièvre. Nous avons vu son action rétablir le

---

(1) Nous croyons devoir remarquer ici dans un temps où plusieurs Médecins font la médecine par mode, qu'il faut bien se garder de prescrire à ces malades une diète végétale pour combattre des accidens putrides ; on redoubleroit leurs maux, on donneroit des ailes à la putridité. Voy. *Quarin de febrib.* pag. 49.

ton des solides, ranimer les crises, et changer, comme par enchantement, les évacuations fétides et séreuses, en matière d'une meilleure qualité. Le quinquina ne feroit-il que rétablir ou augmenter la transpiration intestinale, qui doit être bien grande, si l'on fait attention à la grande surface interne du conduit intestinal (elle est de 15 pieds ou égale à la surface de la peau), qu'il produiroit encore les meilleurs effets.

CII. Le quinquina n'est ni moins nécessaire ni moins essentiel, lorsque, dans une constitution généralement forte et saine, il se trouve un organe débile et disposé par-là à de grandes lésions; ce qui se connoît, entr'autres signes, parce que cet organe est si affecté du paroxisme, qu'à raison de ce, le malade est, à chaque reprise, dans un danger de plus en plus imminent. On diroit que, dans ces circonstances, le mal ne se fait sentir que sur l'organe affoibli. Nous avons vu des sujets énervés par des purgatifs répétés, avoir, dans chaque exacerbation, des météorismes affreux avec douleur, que le quinquina dissipoit avant que la fièvre fût totalement guérie. *Grant* parle de violens maux de tête (1) dans les uns; dans les autres, ce sont des en-

(1) Recherches sur les fièvres, t. I, p. 108. Il est essentiel de conférer ce passage pour bien placer le fébrifuge.

gorgemens et étranglemens, de cruels vomissemens (1), douleurs, crampes considérables, gonflemens de l'abdomen (2), qui, n'arrivant, pendant le paroxisme, que par une suite d'une foiblesse particulière aux parties lésées, demandoient que, sans balancer, on administrât le fébrifuge pour arrêter la fièvre et ses fâcheuses conséquences. On peut voir ailleurs (§. LXIX) ce que nous avons dit sur les dangers de différer l'emploi du quinquina dans les cas où l'on pouvoit craindre que l'affection subordonnée ne devînt dominante.

(*) Mademoiselle Chassanis, fille de 45 ans, me fait appeler pour une cardialgie violente, avec des angoisses et une gêne assez forte dans les mouvemens de la respiration. Elle avoit eu déjà deux attaques pareilles moins violentes, et dans leurs intervalles, la malade s'étoit ressentie du mal-aise, de l'agitation; sa bouche étoit mauvaise, sa tête étoit un peu pesante, et il y avoit par tout le corps un sentiment de lassitude. J'ordonnai une mixture anti-spasmodique et calmante. Le lendemain matin, les accidens étoient calmés. L'épigastre étoit encore très-sensible à la pression; et, à la cardialgie près, la malade

(1) *Ibid.* p. 111.

(2) *Ibid.* p. 112.

étoit dans l'état dont j'ai déjà fait mention. La nuit suivante fut bonne; le lendemain matin, je donnai un purgatif qui réussit très-bién. La cardialgie revint la nuit d'après avec la même intensité; ce qui fut attribué assez légèrement à l'action du purgatif de la veille. Les souffrances furent si vives que la malade crut ne pouvoir pas y résister. Les anti-spasmodiques, réunis aux calmans, produisirent encore de bons effets. Cependant le retour périodique de cette cardialgie me porta à prendre d'exactes informations sur les deux attaques que je n'avois pas observées; et je me convainquis par l'ordre alternatif et réglé des reprises, et les symptômes qui avoient lieu dans les intervalles, que la malade éprouvoit la fièvre épidémique de la constitution, mais déguisée sous les dehors de la cardialgie. J'appris que la malade avoit autrefois beaucoup souffert de l'estomac, et que ce viscère étoit, chez elle, habituellement foible et irritable. J'ordonnai le quinquina à forte doses. On m'opposa quelques résistances, et ce remède fut différé. On tint le ventre libre avec des lavemens; on appliqua ſur l'épigastre, un écusson anti-spasmodique et fortifiant (1). Après 24 heures

(1) Prenez une ou deux onces de diabotanum; quinze ou vingt grains de camphre; huit ou douze grains d'opium crud; une ou deux drachmes de feuilles de

de calme, la cardialgie reparut avec les accidens qu'elle avoit coutume de produire ; et la malade convaincue prit le quinquina, à la dose d'une once, qui emporta sans retour les réprises de cette fièvre rémittente cardialgique. L'état des premières voies exigea deux purgatifs dans la convalescence; ils furent suivis du quinquina. A la fin du second septénaire, il survint des accès de fièvre intermittente qui furent guéris après l'émétique et deux purgatifs, par le fébrifuge et les eaux de Balaruc.

Il faut bien distinguer néanmoins, entre la foiblesse particulière d'un organe qui le rend susceptible de quelques lésions, et cette foiblesse particulière d'un organe qui l'a rendu le foyer de quelque congestion humorale, ou le centre d'un spasme fixe pendant l'incubation de la maladie. Dans ce dernier cas, le quinquina ne doit être placé qu'après la résolution de l'engorgement ou du spasme ; il n'y a qu'un péril prochain, qui puisse autoriser à procurer un répit, en plaçant cette écorce à bonne heure. C'est ainsi que dans la cacochylie mésentérique qui complique les maladies de certains sujets adonnés à la bonne chère, le quinquina ne

---

macis en poudre, & suffisante quantité de baume du Pérou, pour faire, selon l'art, un écusson de grandeur convenable pour appliquer sur l'épigastre.

peut

peut étre employé qu'avec la dernière précaution et la sage retenue de *Baglivi.*

CIII. Si l'atonie et l'irritabilité indiquent et contr'indiquent également le quinquina dans les fièvres rémittentes compliquées de ce vice, on sent qu'il convient de réfléchir bien mûrement, lorsqu'il faut administrer ce médicament dans l'enfance ou dans la vieillesse. Les enfans sont ordinairement dans le cas du vice d'irritabilité; mais entremêlé de foiblesse; et les personnes âgées sont communément dans celui de l'atonie, mais compliquée de rigidité dans les solides et d'épaississement dans les sucs. Aussi doit-on suivre d'un œil vigilant les effets de la fièvre, dans ces deux termes opposés de la vie humaine. La constitution se déprave aisément dans l'enfance; la vie s'éteint facilement dans l'âge avancé. De-là, les indications urgentes de placer le quinquina, dès qu'on le peut sans danger, contre un mal qui peut occasionner d'aussi cruels ravages.

CIV. Dès qu'on connoît les effets naturels du quinquina et qu'on est instruit des accidens qui menacent les personnes dont les fibres pêchent habituellement par trop de délicatesse ou par trop de rigidité (§. XLVII), il est bien facile de s'apercevoir que le fébrifuge est généralement mauvais dans l'une et l'autre circonstance.

Des vaisseaux trop délicats se rompent aisément lorsqu'une vive astriction resserre leurs calibres, sans compter que les effets même de la fièvre dans les tempéramens dont tout le système pèche par délicatesse, ne sont pas de nature à être prévenus par le quinquina, puisqu'ils dépendent d'un vice de constitution antérieur à la fièvre. En effet, le quinquina ne réussit jamais bien que lorsque, dans une constitution délicate, les humeurs sont délayées et acrimonieuses, les solides flasques et mous. Mais la roideur des fibres est beaucoup plus opposée encore à l'administration de ce médicament; car, dès qu'il possède une vertu tonique, astringente, qu'il remédie à la dissolution des fluides, en conserve la crase, en rétablit la consistance (1), il ne peut être que contr'indiqué par un tempérament athlétique où des fibres fortes et roides réagissent sur des liquides grossiers et presque glutineux. Il ne peut être aussi que contr'indiqué par le plus haut période de l'âge viril, pendant lequel l'énergie des vaisseaux pousse avec beaucoup d'activité, un sang riche,

(1) On a long-temps cru dans les écoles, que le quinquina a une action dissolvante sur le sang, & *Stork* paroît même n'être pas fort éloigné de cette opinion. Quant à nous, il nous semble qu'on peut prouver que, suivant les cas, le quinquina épaissit ou dissout les fluides.

des humeurs presque trop consistantes ; il ne peut être enfin que contraire dans tous les cas où la fibre, trop sèche, trop tendue, se trouve avec des fluides dont la partie séreuse n'est pas en proportion de la partie concrescible, comme cela se rencontre assez généralement chez les sujets que le métier expose à un feu violent et soutenu. Il est à remarquer, par exemple, que les maréchaux, les serruriers, principalement sujets à des fièvres inflammatoires, dont le siège est au ventre, et d'un tempérament très-sec et très-aride, ne prennent pas le quinquina sans être exposés aux fièvres ardentes, aux fièvres lentes, etc. *Ramazzini* a déclaré ce fébrifuge très-préjudiciable aux chasseurs (1) et M. *Darluc* nous dit que le quinquina administré, sans trop de précaution, à deux sujets robustes et nerveux avant la reprise, leur fit perdre toute connoissance. Nous les trouvâmes, ajoute-t-il (2), dans le chaud de la fièvre, avec un pouls irrégulier, vif, tremblottant, agités de mouvemens convulsifs dans la partie supérieure de l'abdomen, qui partoient visiblement du diaphragme ; ce fâcheux état éluda tout secours (3).

---

(1) Malad. des artifans, trad. franç. p. 565.

(2) Journal de Médecine, t. XVI, pag. 371, 2.

(3) Au lieu de recourir au quinquina dans les cas qui font l'objet du §. CIV, on ne peut employer rien

CV. Quand l'humeur goutteuse (§. XLVIII) est mise en mouvement par la cause matérielle de la fièvre, elle présente, pour l'ordinaire, des indications plus urgentes que le levain fébrile et des contr'indications pour l'usage du quinquina, du moins pour son usage précoce. L'objet majeur est de prévenir la fixation de la matière arthritique, et d'en favoriser le dépôt sur les jointures. Or, si la goutte est inflammatoire, on ne peut lui opposer rien de mieux que les moyens nécessités par la fièvre; on a seulement attention de faire au pied les saignées requises, de multiplier les pédiluves, et d'insister sur les boissons tempérantes. Au contraire, si la goutte est froide, on se relâche sur les secours indiqués par la fièvre, pour user des doux diaphorétiques et des pédiluves âcres. Les purgatifs sont doublement utiles, et il faut d'autant moins en différer l'administration, que les saburres stagnantes, par leur irritation topique, peuvent appeler l'humeur goutteuse. Mais après

---

de mieux approprié que les bains tièdes; moyen qui cependant eſt auſſi utile que négligé. Voyez les réflexions intéreſſantes qu'on trouve dans le 63e. vol. du Journ. de Méd. pag. 183. On y voit que les idées de putridité ne doivent point éloigner de l'emploi des bains, ni même l'époque avancée de la maladie, & la foibleſſe apparente du malade.

leur opération, il est bon d'ordonner un doux stomachique ; et la thériaque remplit assez bien cette vue, comme celle de pousser au dehors. On sait que la liberté du ventre dispense souvent de rappeler la goutte aux extrêmités, et si cette indication est urgente, on prescrit ou des pédiluves animés par la moutarde, ou des sinapismes irritans, ou des embrocations avec la teinture de cantharides, ou bien, enfin, les vésicatoires (1). C'est lorsqu'on est rassuré sur la matière arthritique, qu'on pense à remplir l'indication de la fièvre par le quinquina. Pour l'ordinaire, il ne réussit parfaitement que sur la fin de la maladie, où le quinquina devient indiqué par la goutte et par la fièvre. Peut-être faudroit-il préférer le bois de Quassie (2) à

---

(1) Voy. M. *Stevenſon*, *a ſucceſsful méthod. of treating the gout bybliſtering*, &c. & M. *de Berger*, ſur l'efficacité des bains de moutarde dans les douleurs goutteuſes & arthritiques.

(2) Depuis qu'un Suédois (M. *Daniël Rolander*) a acheté d'un Négre, appelé *Quaſſie*, le ſecret qu'il avoit pour traiter les fièvres les plus funeſtes de Surinam, pluſieurs Médecins ont parlé avantageuſement du bois de quaſſie, ſoit comme analeptique, tonique, fébrifuge, antiſeptique, ou antiſpamodique. *Linné* en a fait le ſujet d'une diſſertation, qui eſt la 22e. du 6e. vol. de ſes aménités académiques. *Spielmann* en a parlé fort au long dans ſes inſtituts de matière médicale. M.

l'écorce du Pérou, et faire, dans cette maladie compliquée, un grand usage de la germandrée (1).

CVI. Dans le scorbut (§. XLIX) au contraire, le quinquina ne sauroit être employé trop tôt, puisqu'il est très-essentiel de soutenir l'action tonique et de prévenir la dissolution ultérieure des fluides. L'épaississement humoral, particulier au premier degré du scorbut, n'est point une contr'indication pour ce remède, puisqu'il est d'expérience qu'on obtient alors un meilleur effet des purgatifs, lorsqu'on leur associe des amers, des toniques, comme le quinquina, parce que c'est le moyen de soutenir les forces des malades qui supportent plus facilement l'action du remède évacuant (2); nous conseillons

---

le Profeſſeur *Kratzenſtein*, a donné une thèſe *de uſu ligni quaſſiæ medico*. M. *Patris*, Médecin à Cayenne, a publié l'hiſtoire naturelle & médicale de cet arbre. *Seb. Severi* a écrit ſur le même ſujet, *Commentarius in quo medicatæ quaſſiæ vires expenduntur*. M. *Aikin* en a de même parlé en détail dans ſon édition de l'hiſtoire expérimentale de la matière médicale, par *G. Leſwis*. Les tranſactions philoſophiques, t. LVIII, contiennent une lettre de M. *Farley*, Méd. à Antigoa, qui célèbre ſes vertus.

(1) C'eſt à *Veſale* que nous devons la découverte des vertus de la germandrée contre la goutte; *Riviere* & *Chomel* la regardent comme un excellent fébrifuge.

(2) Voy. *Colombier*, Médecin militaire, t. V. p. 202.

en conséquence, de faire entrer le quinquina dans toutes les purgations qu'on prescrit aux malades; et lorsque le temps est venu d'administrer le fébrifuge, lorsqu'à l'aide des acides enveloppés avec le sucre et des anti-scorbutiques appropriés, on a préparé son succès, il convient de le donner en substance combiné avec quelque sel neutre, ou bien de préférer son extrait, en qualité d'apéritif et de léger fondant. Si des accidens pressans forçent à donner cette écorce sous la forme la plus spécifique, on doit, dès que le danger est passé, recourir à quelques doux résolutifs, parce qu'il faut toujours craindre de supprimer la dépuration si nécessaire dans le scorbut. Et c'est dans cette vue qu'on fait un heureux emploi de l'oximel, uni à l'extrait de gentiane, d'absinthe ou de germandrée. En arrêtant les excrétions ou en ne les rétablissant pas, on retient dans le corps des sucs très-acrimonieux, et dont l'action dissolvante sur les fluides et irritantes pour les solides, est très-considérable. N'est-ce pas faute d'avoir employé quelques légers apéritifs, après un grand et long usage du quinquina, qu'on a observé que le scorbut survient quelquefois à la suite de cet usage dans les fièvres intermittentes et rémittentes? Quoi qu'il en soit, nous remarquerons ici que, dans tous les cas de

fièvre compliquée avec le scorbut, le tartre stibié est beaucoup moins avantageux que l'ipécacuanha (1), lorsqu'il s'agit d'exciter le vomissement; qu'on doit prodiguer les amers sous la forme d'extrait, parce qu'ils ont éminemment la qualité savoneuse, dans laquelle réside une vertu tonique; enfin, qu'il faut, de préférence, lorsqu'on le peut, exciter les excrétions qui se font par la peau, parce que *Lind* s'est convaincu que la sueur étoit très-favorable aux succès du quinquina et au bien-être des scorbutiques (2).

CVII. La cachexie scorbutique (§. L) tient de trop près, par les effets, au scorbut, pour que ce que nous venons de dire du quinquina dans ce dernier cas, ne convienne, à beaucoup d'égards, à l'autre. Ce fébrifuge paroît donc indiqué dans les fièvres qui attaquent ceux qui vivent dans l'opulence. Cependant une opinion, fondée sur l'expérience la plus authentique et la plus répétée, porte que la crise des maladies dans les grandes villes, est la diarrhée. Mais cette crise est-elle quelquefois facile ou possible? *Floyer* étoit si persuadé du contraire, qu'il propose de procurer une crise artificielle par le

(1) Voy. M. *Meyer, de eximio ipecacuannhæ nec non aliorum quorumdam emeticorum refracta dosi exhibitorum usu.*

(2) Traité du scorbut, t. I, p. 367.

quinquina; et le docteur *Fordyce*, qui croyoit pouvoir faire la médecine à Londres, comme il l'avoit faite en Ecosse, vit bientôt qu'il pouvoit et devoit faire à Londres avec de très-fortes doses de quinquina, ce qu'il faisoit en Ecosse avec des évacuations et des remèdes anti-phlogistiques. Plusieurs raisons paroissent étayer les avantages de cette pratique : 1°. l'air des grandes villes est peu propre à soutenir l'énergie du principe vital ; aussi le ton des fibres n'est jamais au degré convenable. 2°. Toutes les fièvres, quoique humorales, sont accompagnées dans ces villes d'un fond d'irritation, contre lequel le quinquina est très-approprié, suivant M. *Nev* (1) et qui produit mille symptômes nerveux ; vrais épiphénomènes très-redoutables.

3°. Mais une raison très-décisive est que la vie et le régime des opulens concilient le plus souvent à la masse des liquides une très-grande acrimonie. Ces fluides âcres sont d'une extrême dissolubilité, et il est à redouter que la fièvre prenne une forme corruptrice, que chaque exacerbation produise une fonte d'humeurs, une colliquation qui rend les effets de la maladie fort à craindre. Le quinquina prévient tous ces fâcheux accidens ; il rend la fièvre plus courte,

(1) *Dissert. inaug. medica exhibens observationes medico-practicas & chirurgicas.*

les crises plus rapprochées et plus complettes, et sur-tout il prévient ces longues convalescences qui toujours sont si orageuses. Plus on se hâte de l'administrer et plus les succès en sont évidens et assurés. Mais nous nous garderions bien de le proposer autrement que combiné avec des purgatifs, tant qu'il n'y a rien d'urgent. Cette combinaison (1) est des plus précieuses; il est même impossible de pouvoir la remplacer. Non seulement le quinquina résiste alors à la pourriture, à la dégénération ultérieure de la masse humorale, mais encore il diminue et affoiblit les exacerbations, en même temps qu'il donne une nouvelle activité aux purgatifs, et rend l'évacuation plus décisive et plus favorable. Il paroît, d'après les propriétés purgatives et fébrifuges du quinquina-piton (2), que cette écorce doit mé-

(1) Voy. M. *Duhaume*, réflexions ſur le quinquina & ſur l'uſage de cette écorce alliée aux purgatifs dans le traitement des fièvres continuës rémittentes, ſoit ſimples, ſoit accompagnées d'affections comateuſes & de paralyſies, à la page 106 de ſon traité des remèdes domeſtiques.

(2) M. *Mallet*, Docteur-Régent de la faculté de Paris, a donné un Mémoire ſur le quinquina de la Martinique, connu ſous le nom de quinquina-piton, imprimé à la page 102 de la ſéance publique de la Faculté de Médecine de Paris, du 9 décembre 1779. Par l'analyſe chimique, par les faits comparés, on voit

riter la préférence sur celle du Pérou, toutes les fois que, le danger n'étant pas pressant, il convient de combattre en même temps la fièvre et les sucs grossiers qui engouent les premières voies.

CVIII. L'humeur herpétique (§. LI) ne présente pas de plus grande indication que celle de pousser à la peau, autant que peut le permettre la nature de la fièvre. La décoction de douce-amère remplit très-bien ce but, sans compter qu'elle a une action spéciale sur la cause particulière (1) des dartres. On la donnera aiguisée, si rien ne s'y oppose, avec quelques gouttes de vin d'antimoine, notamment sur le déclin des exacerbations, parce qu'alors la nature se prête aux évacuations cutanés. Les sinapismes ou les vésicatoires, selon l'occasion,

---

que ces deux eſpèces de quinquina ſont de même nature ; mais avec cette différence que la réſine eſt ſurajoutée à la partie ſavoneuſe du quinquina du Pérou, & que, dans le quinquina-piton au contraire, s'il y exiſte un peu de gomme à nu, les principes d'ailleurs y ſont dans un état de combinaiſon plus exact, & y forment un corps ſavoneux plus abondant & plus parfait. Le quinquina-piton eſt fébrifuge, cathartique & vomitif. Voy. encore Journ. de Phyſ. octob. 1790, p. 241.

(1) Voy. M. *Carrere*, traité de la douce-amère, & lettre de M. *Paris* à M. *Carrere* dans la Gazette ſalutaire, année 1783, n°. XLVIII, C. 3.

peuvent être dans le même temps, de beaucoup d'utilité, par la vertu qu'ils ont, en excitant la peau, de réveiller les oscillations nerveuses et leur donner plus d'ordre, en les attirant vers un centre commun et les humeurs à leur suite. Nous croyons encore qu'une mixture faite avec l'extrait de douce-amère, le rob de sureau, le nitre et l'eau de chardon benit, peut être utile. En outre, pour que les autres remèdes coopèrent avec l'indication dont nous venons de parler, on ne saignera pas, autant que faire se pourra, pendant le paroxisme, mais on placera la saignée, jugée nécessaire, pendant la rémission. Les émétiques et les purgatifs ne doivent point être épargnés, et lorsque les évacuations auront été suffisantes, le quinquina sera administré, associé d'abord avec le tartre stibié, à forte dose (1), et donné ensuite en apozème avec la douce-amère, la bourrache, la chicorée.

---

(1) La dose qui a paru la plus convenable, est de douze ou quinze grains dans une pinte de décoction, & de vingt ou vingt-quatre grains sur une once de quinquina en poudre, incorporé avec du sirop, pour en faire un opiat. On sait que, par l'action du quinquina, le tartre stibié est décomposé, & qu'il n'est plus émétique. *Voy.* Mém. de la Société royale de Médec. de Paris, t. III, p. 249 de l'histoire.

Nous ne dirons rien sur la gale, parce qu'elle ne demande pas un traitement particulier. Quand au virus vénérien, il n'exige d'autre modification de la méthode propre à la fièvre, que de faire un grand usage du bois de Quassie, par le secours duquel M. *Tissot* a guéri des maladies vénériennes.

CIX. Le quinquina cause quelquefois des obstructions (1), c'est un reproche qu'on peut faire à son usage inconsidéré; et la fièvre emporte quelquefois de vieux engorgemens, c'est un éloge qu'il faut donner aux mouvemens accélérés qu'elle occasionne. Le fébrifuge est donc contr'indiqué par les obstructions (§. LII) antérieures à la fièvre rémittente. Cette proposition n'est pas admissible dans sa totalité. Si la fièvre survient à des tempéramens obstrués, et que chaque exacerbation règulière et simple, semble dégager le malade, diminuer ses souffrances, fondre les embarras qu'il porte dans les viscères; pour lors la fièvre est de la plus grande utilité. Aucune indication ne porte donc à la supprimer et l'effet du spécifique administré seroit toujours fâcheux, jamais indifférent. Mais

---

(2) Voy. M. *Buechner, de præcipuis usus corticis peruviani contra-indicantibus*; & M. *Lentin, de corticis peruviani cum mercurio nupti ad febres rebelles virtutibus*, &c.

si les tempéramens obstrués ont à souffrir d'une fièvre dont chaque paroxisme irrégulier et grave semble ajouter aux funestes atteintes des organes ; si des obstructions squirreuses deviennent de plus en plus douloureuses et par-là menacent de s'enflammer et d'empirer ; si les accidens cachectiques augmentent d'une reprise à l'autre, alors le quinquina devient indiqué, parce que la fièvre offre des indications plus urgentes que les complications qui la dénaturent. Bien plus, on ne peut quelquefois se promettre la résolution des obstructions, des empâtemens, qu'en usant du quinquina, et à haute dose. Ainsi, M. *Maret* (1) ayant à traiter un enfant de 9 à 10 ans, que plusieurs accès de fièvre tierce ou double-tierce avoient jeté dans une bouffissure universelle, avec le ventre gros, et taméfaction de la rate, employa le quinquina pour combattre un retour de double-tierce, quoique les urines fussent rares, orangées, avec un sédiment briqueté, quoique les engorgemens parussent le contr'indiquer d'une manière très-formelle. M. *Maret* donna le fébrifuge dans l'apyrexie, à la dose de demi-gros de deux en deux heures. Il le continua après la cessation de la fièvre, pendant huit jours, d'abord de

(1) Gazette salutaire A. 1782, n°. XXX, col. 7.

trois en trois heures, ensuite de quatre en quatre, puis de six en six heures, puis deux fois chaque jour, enfin, une seule fois. La leucophlegmatie disparut, la rate reprit son volume naturel et l'enfant se porta à merveille. *De Haen* (1) a de même vu réussir très-promptement le quinquina employé sur un sujet qui, à la suite de plusieurs paroxismes de fièvre rémittente et intermittente, étoit devenu ictérique. On sait que *Camérarius* (2) a vanté le quinquina dans la jaunisse; que *Sénac* (3) a prétendu qu'on ne pouvoit guérir l'hydropisie qui survient aux fièvres, qu'avec cette écorce; enfin, que *Storck* (4) a avoué l'usage du quinquina pour enlever les obstructions et certaines fièvres qu'elles compliquent. Nous ajouterons ici que ce n'étoit qu'avec le quinquina, mis en digestion avec la racine de gentiane et le sel ammoniac dans de l'esprit de vin, qu'on délayoit ensuite dans une certaine quantité de bon vin, dont on faisoit prendre aux malades deux fois par jour, qu'on parvenoit à détruire la tension des hypocondres qui persistoit après la guérison,

---

(1) *Ratio medendi*, t. VI, pag. 25.

(2) *Exercitatio qua corticis usus à febre ad icterum extenditur.*

(3) *De recondita febrium*, &c., pag. 392.

(4) *Annus medicus*, edit. de M. *Aubert*, t. I, p. 88.

par le quinquina, des fièvres épidémiques de Pesaro (1). C'est d'après une suite d'observations pareilles que M. *Girard* a été convaincu que l'anasarque, l'ascite, la toux, le flux dyssentérique, etc. etc., n'étoient point par eux-mêmes une contr'indication à l'usage du spécifique (2).

Mais, quelqu'utile que soit le quinquina contre les obstructions qui peuvent admettre ce fébrifuge, il paroît, d'après l'expérience de plusieurs praticiens, que la Benoite (3), ce fébrifuge indigêne

---

(1) Voy. *Lancisi, de noxiis palud. effluv.* p. 296.

(2) *Voyez* Journal de Médecine militaire, t. VI, p. 318 & suiv., & t. VII, p. 488 & suiv.

(3) La racine de la Benoite ou Caryophyllée, vient de nos jours, d'être mise à côté de l'écorce du Pérou, pour les vertus fébrifuge, anti-septique & autres. M. *Buchhave* (*observationes circà radicis gei urbani sivè caryophyllatæ vires*, traduites en allemand par M. *Tode*, & publiées dans une seconde édition), a le premier écrit sur ses propriétés, confirmées par divers Médecins de Copenhague; MM. l'Archiatre *Aaskou*, le Professeur *Callisen*, les Docteurs *Lang*, *Schoenheyden* & *Tode*. Plusieurs Praticiens de Friboug, MM. le Professeur *Staravasnig* & *Zanner*, les Docteurs *Klein* & *Anderwerth* (*diss. inaugur. medic. sistens constitutionem anni* 1782, *totius & anni* 1783, *ad solsticium æstivum usquè*, par M. *Anderwerth*), en ont retiré autant de bien que de l'écorce du Pérou. On a de M. *Frederic Anjou de Moscow* une dissertation sur le même médicament (*de radice caryophyllatæ vulgaris off. sivè geo urbano Lin.*) dans laquelle, entr'autres

indigène qu'on veut substituer au quinquina, lui est préférable dans les fièvres avec obstruction au foie.

CX. C'est à la faveur de la distinction qu'on vient de faire sur les indications du quinquina dans le traitement des fièvres avec obstruction, que nous déterminerions l'emploi de ce fébrifuge dans celui des fièvres compliquées avec des ulcéres internes, si nous pouvions donner d'autres détails sans nous répéter. Nous ne nous permettrons qu'une réflexion qui est que, dans ces maladies, les vésicatoires sont presqu'indispensables pour suppléer à la suppression du pus qui, pour l'ordinaire, est l'effet de l'érétisme et de l'ardeur fébrile.

---

faits intéreſſans, on trouve que la benoite a guéri une fièvre hémitritée, accompagnée d'accidens très-graves, qui paroiſſoient conduire à la conſomption ; & que, par l'analyſe chymique, une demi-once de racine de ce végétal a fourni 30 grains d'extrait réſineux, & 20 grains d'extrait gommeux. On voit, par la thèſe de M. le Profeſſeur *Webren* (*de Nonnullorum febrifugorum virtute & ſpeciatim gei urbani radicis efficacia*), que la benoite jouit d'une grande vertu contre les fièvres, ſur-tout contre celles qui ſont accompagnées d'obſtructions au foie ; & quoique des Médecins Suédois, au rapport de M. *Murray* (*apparatus medicaminum*, &c., t. III, p. 97), aient été moins heureux avec ce fébrifuge, on ne doit pas moins le conſidérer comme un remède efficace.

CXI. Quels que soient les accidens que suscite la complication d'une fièvre stercorale, ce n'est jamais avec le quinquina qu'il est permis de les combattre, à moins que ce ne fût avec le quinquina-Piton. Les évacuans en sont les vrais remèdes; et quoiqu'on ait observé que le quinquina produit un effet cathartique chez les malades dont les premières voies contiennent beaucoup de saburres, on ne doit pas se croire autorisé à administrer ici ce médicament, parce que la diarrhée n'a lieu, par l'effet du quinquina, que lorsque l'engouement des entrailles est déterminé par une véritable atonie : condition qui ne se trouve pas dans les fièvres stercorales, du moins dans leurs principes. Si l'irritation que les saburres excitent dans les premières voies, s'opposent à l'administration des émétiques modérément actifs, on doit recourir aux tisannes émollientes, animées par le tartre stibié, et seconder leurs effets par des lavemens purgatifs. Autrement, l'émétique en lavage, les purgatifs bien dosés, et dans leurs intervalles, le tartre stibié à doses réfractées, sont des secours qu'il faut employer avec d'autant plus de précipitation, que la fièvre stercorale dégénère souvent d'une manière aussi rapide que fâcheuse. Le crachement de sang, le délire, la foiblesse, les sueurs qu'on rencontre souvent dans ces

maladies, ne contr'indiquent point les moyens actifs de les traiter; car c'est alors qu'on voit les symptômes péripneumoniques aggravés par la saignée, et enlevés, comme par enchantement, après l'action de l'émétique : c'est dans ces cas qu'on voit les accidens les plus alarmans, tels que les défaillances, augmentés par les cordiaux qui même alors produisent quelquefois des pétéchies, tandis qu'à l'aide des évacuans, l'angoisse et la foiblesse diminuent, les forces se relèvent les épiphénomènes disparoissent, et la fièvre marche à grands pas vers sa terminaison naturelle. On l'a vérifié dans bien des occasions et notamment dans la fièvre de Lausanne, décrite par *Tissot.* N'est-ce point après de telles observations, que l'auteur des *pensées sur le relâchement du corps humain et sur l'abus du quinquina dans ces cas et autres* (1), soutient que les évacuans sont plus utiles dans le relâchement que tout ce qui fortifie.

CXII. La fièvre vermineuse ne réclame pas un autre traitement, lorsqu'elle est de la classe des stercorales (§. LIV). Le tartre stibié (2) y réussit sur-tout comme évacuant et comme anthelmintique. Mais cela n'empêche pas qu'on

(1) *Some thoughts on the relaxation of human bodie*, &c.

(2) Voy. *Vogel, de usu vomitoriorum ad ejiciendos vermes.*

ne fasse usage en même-temps des vermifuges; de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du mercure cru, ou d'une mixture faite avec une partie de suc de limon et deux parties d'huile, etc. lorsqu'il y a beaucoup d'érétisme; de l'helminthocorton et autres vermifuges connus, lorsqu'on n'a pas cet inconvénient à craindre. Si la propagation des vers étoit l'effet de l'influence de la fièvre, le quinquina rempliroit à la fois les deux indications. C'est sans doute par cette raison que *Ramazzini* (1) ne trouva pas de plus souverain vermifuge dans la fièvre épidémique de la constitution de 1689; exemple que nous retrouvons encore dans la plupart des épidémies décrites par *Lancisi* (2), M. *Boucher* (3) et autres. Si l'écorce dure et ligneuse de l'amande de la pêche, possède des propriétés vermifuges analogues à celle des autres parties de cet arbre, ce remède deviendroit d'autant plus précieux que, suivant les observations de M. *Burtin* (4), il est un fébrifuge aussi sou-

---

(1) Dans le 2e. vol. des œuvres de *Sydenham* p. 7, *& infrà* §. XLIX. pag. 25.

(2) *De nox palud. effluv.* p. 169, 299, 351, 279.

(3) Journ. de Méd. t. XIX, p. 189.

(4) Mém. ſur les végétaux indigènes, ſubſtitués aux végétaux exotiques, &c; couronné à Bruxelles 1784, pag. 32.

verain que celui du Pérou. La valériane peut être utile en qualité de vermifuge et d'anti-spasmodique ; car combien n'y a-t-il pas de maladies périodiques, qui n'exigent qu'un anti-spasmodique approprié (1) ! Nous nommerons encore le chardon benit, dont les propriétés anthelmintiques ne sont pas assez connues, et dont les qualités fébrifuges peuvent être appuyées par le témoignage de M. *Tode* (2). On sait que le camphre est anti-spasmodique, vermifuge (3), anti-septique, etc.

CXIII. Quant aux indications du quinquina, dans les fièvres compliquées de toute autre manière, elles sont plus ou moins décisives, suivant que les complications admettent ou rejettent l'usage du fébrifuge. Par exemple, la dyssenterie en réclame très-vite l'emploi, comme le prouvent les observations de *Cullen* (4), *Clarke* (5),

---

(1) Voy. *Ruer, de vi corticis peruviani antiſpaſmodica ; Bouteille*, Mém. ſur les vertus anti-ſpaſmodiques & fébrifuges de la valériane, Journal de Médecine, t. XLIX, pag. 80.

(2) *Diſſ. inaug. præſtantiſſimam rationem illuſtrandi materiam medicam practicam ſiſtens.*

(3) Voy. *Prange, diſſ. de camphor. virtute anthelmintica*, 1759.

(4) Voy. *Lind.*, Mém. ſur les fièvres, pag. 198.

(5) *Obſerv. on the diſeaſes in long voyages to hot countries*, &c.

Sims (1), *Darluc* (2) et autres. M. *Paris* (3) nous apprend que, dans la peste intermittente, il faut administrer le quinquina de très-bonne heure et libéralement. Enfin, dans les justes réflexions que fait M. *Grant* (4) sur les maladies atrabilieuses, nous voyons que le quinquina est en général très-funeste dans toutes les fièvres rémittentes ou intermittentes qui en sont compliquées, du moins jusqu'à ce que tout l'épaississement atrabilieux soit dissipé, parce que la fièvre est, dans presque tous ces cas, un instrument salutaire, et qu'il ne convient d'y appliquer le fébrifuge, que lorsque les forces sont très-épuisées, et que l'organe, par où se fait la dépuration, est foible et fatigué par la longueur de la maladie.

CXIV. Nous devons donc terminer ici nos discussions *sur les avantages et les dangers du quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes*. Suivant nous, cette écorce est souverainement indiquée par la cause matérielle de ces fièvres, et ses succès sont d'autant plus grands que le caractère rémittent est sensible dans ces

(1) Obferv. fur les malad. épidem. p. 179.
(2) Journal de Méd. t. XVI, p. 367.
(3) Mém. fur la pefte, p. 22 & 56.
(4) Recherches fur les fièvres, t. II, p. 307.

maladies, et leur est véritablement affecté. Pour l'administrer avec fruit, sans doute, il faut des indications bien nettes et tranchantes. On les trouve dans l'intensité des accidens paroxistiques, dans la nécessité de soutenir les forces pour la coction, dans le besoin de ranimer la nature épuisée sur la fin du combat. Mais quelques bons effets qu'on puisse produire avec ce remède, ses principes, sa manière d'agir, font quelquefois redouter son administration (1). Cette crainte est fondée dans le début de toutes les fièvres rémittentes, parce qu'il est alors plusieurs indications préliminaires à remplir; elle ne l'est pas moins dans toutes les maladies dont la cause secondaire et pour ainsi dire dominante, n'est pas de nature à céder au quinquina; elle est enfin très-juste dans les fièvres compliquées où l'affection qui s'y joint, répugne à l'emploi du fébrifuge. Un praticien judicieux cherche à dé-truire ces contr'indications; et lorsque la fièvre rémittente est l'objet majeur du traitement, il

(1) Voy. *Reichard, de peruviani corticis in plurium febribus generum exhibendi opportunitate. Kratzein de usu corticis peruviani medico. Longobardi, discorso della china china. Bencia, l'efficacia della china china. Martini, specimen inaugurale medicum de nimio & improvido corticis peruviani usu. Vesterveen, de cortice peruviano, diss. Ranh, adversaria medica*, t. I, &c., &c.

met sa confiance dans le quinquina, comme dans le secours qui en est le plus digne. Les circonstances font varier la forme de son administration; devenu nécessaire en substance, lorsqu'il s'agit de vaincre un ennemi puissant, ce remède, qu'il est si souvent utile et indispensable de combiner, n'est employé qu'en extrait, en décoction, en infusion, quand on veut diminuer son activité, son énergie. Telle est encore la règle qui dirige pour le doser. On est d'autant plus heureux, qu'on satisfait à toutes les conditions requises pour bien administrer ce spécifique.

Mais à quoi serviroient tant de sages précautions, si, dans l'emploi du quinquina, on ne mettoit en usage qu'une écorce adultérine, ou qu'une substance à qui le temps ou d'autres accidens (1) ont presque enlevé toute propriété.

---

(1) Il est d'expérience au Pérou, que le quinquina blanc jouit de quelque vertu fébrifuge lorsqu'il est récent, & que le quinquina rouge y a beaucoup plus d'efficacité qu'en Europe; sans doute, parce que le principe actif de ces substances est, ou volatil, ou susceptible d'une décomposition plus ou moins prompte. Un quinquina suranné est donc une substance presque tout-à-fait inerte, & l'on doit conclure qu'une écorce qui a déjà servi, ne doit plus être d'aucun usage. Cependant M. *Percival* (*essays médical and experimental* &c., 3e. essay) a prouvé que les principes médicamenteux du

N'est-ce point assez que le meilleur quinquina réussisse toujours moins bien en Europe qu'il ne le fait au Pérou, sans avoir encore à lutter contre l'infidélité des falsificateurs et contre l'ignorance ou l'insouciance des pharmaciens. O combien ces écueils trop multipliés de nos jours, nuisent-ils à la réputation du quinquina, à la sensibilité des médecins, au salut des malades! Heureux ceux qui, conduits par un praticien habile, peuvent opposer à leurs maux la véritable écorce rouge (1) du Pérou, et qui, plutôt

---

quinquina peuvent difficilement être épuiſés. Après 30 macérations à froid, & 25 décoctions dans différentes eaux, les réſidus, quoique parfaitement inſipides, ont donné, au moyen de la digeſtion avec l'eſprit de vin rectifié, une teinture amère & aſtringente; de l'autre côté, pluſieurs digeſtions dans l'eſprit de vin, n'ont pas empêché que le réſidu, dont l'eſprit n'extrairoit plus rien, ne communiquât un degré manifeſte d'aſtringence à l'eau froide; car M. *Percival* prétend que la macération à froid, extrait la même quantité des parties réſineuſes du quinquina qu'on en obtient par la coction, & que cette ſubſtance communique ſa vertu auſſi-bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude. (*Voy.* note 2, p. 196.) Ce fait nous a été confirmé par un Apothicaire, chimiſte éclairé, qui tire un grand parti, pour la guériſon des fièvres, du marc du quinquina, après la préparation de l'extrait. Ce marc ſéché & mis en poudre enlève, ſelon lui, très-ſûrement les fièvres intermittentes.

(1) On ſait que le quinquina ordinaire ou du com-

que d'être inutilement gorgés d'un faux quinquina toujours dangereux même lorsqu'il n'est

---

merce, eſt le jaune ou le noueux; mais qu'il en exiſte une autre variété qui eſt le quinquina rouge, dont les vertus ſont ſupérieures. Voy. M. *SAUNDERS*, *obſervations on tne ſuperior efficacy of the red peruvian barck*; & *RIGBY*, *an eſſay on the uſe of the red peruvian bark in the cure of intermittent*, &c. Le quinquina rouge agit plus ſpécifiquement, donné à moindre doſe, & le principe qui le diſtingue des deux autres, paroit conſiſter dans une réſine noire, caſſante, qu'on rencontre vers ſon milieu, & ſuivant l'analyſe de M. *Saunders*, dans une plus grande quantité de ſubſtance mucilagineuſe, & de parties réſineuſes. Auſſi les nationaux le regardent-ils comme trop actif, & lui préfèrent-ils le quinquina jaune. Cependant M. *Joſeph de Juſſieu* qui a examiné & ſuivi les effets de cette écorce au Pérou, ſe décide en faveur du rouge; & M. *Saunders* prétend que les Eſpagnols n'ont d'autre motif, en recommandant aux étrangers le quinquina jaune, que de garder pour eux le rouge, ſans concurrence. C'eſt ce qu'on doit inférer du témoignage du feu *Comte de Marichal* qui, de retour d'Eſpagne, ayant apporté en préſent à M. *Gleditſch*, Profeſſeur de Botanique à Berlin, une livre de ce quinquina, l'aſſura que cette écorce valoit mieux que toute autre eſpèce, en ajoutant que c'étoit le ſeul dont les Eſpagnols fiſſent uſage. Il faut croire que les exportations de cette eſpèce ont été autrefois aſſez conſidérables, puiſque *Gleditſch* lui-même, qui en avoit reçu en 1733 un échantillon d'écorce rouge du Pérou, enveloppé dans un papier, portant pour étiquète: *cortex peruvianus certus*, approuvé par *Tournefort*, *Baldouin* &

qu'indifférent, prennent avec méthode ces fébrifuges négligés que la providence a répandu dans tous les pays (1), pour suppléer aux exotiques.

Barbie, assure qu'il n'y avoit point d'autre quinquina que le rouge chez les Apothicaires de Poméranie, il y a environ 60 ans, & qu'alors trois ou quatre doses guérissoient régulièrement les fièvres. M. *Cothenius*, premier Médecin du Roi de Prusse, dans un rapport des observations & expériences sur l'écorce rouge du Pérou, lu à l'assemblée de l'Académie des Sciences de Berlin, le 4 juillet 1783, a remarqué que le quinquina rouge est plus pesant que le quinquina ordinaire. Un gobelet du premier en poudre, a pesé cinq gros; & un gobelet de l'autre n'a pesé que quatre gros, 14 grains. A l'analyse chymique, huit onces de quinquina rouge ont fourni 22 grains de sel alkali végétal, 6 grains de tartre vitriolé, 8 grains de terre martiale, 48 grains de terre calcaire, & 6 grains de sélénite. La même quantité de quinquina ordinaire a donné 30 grains de sel alkali végétal, 4 grains de tartre vitriolé, 4 grains de terre martiale, 37 grains de terre calcaire, & 6 grains de sélénite.

Nota. Pour completter l'idée que nous voudrions donner des différentes espèces du quinquina, nous renvoyons au Mémoire suivant. Memoire contenant la description & l'analyse de deux espèces de quinquina, naturels à l'île de Saint-Domingue, présenté à la Société royale des Sciences & Arts du Cap-français, &c. Par M. le Vavasseur, &c. Journal de Physique, tom. XXXVII, pag. 241.

(1) La liste des fébrifuges indigènes s'est beaucoup accrue, ou du moins leur histoire a été très-perfection-

née par les écrits publiés de nos jours. Indépendamment de ceux dont il a été question dans le cours de cet ouvrage, on a vanté les suivans.

1°. L'ÉCORCE D'AULNE : *Vogel* en a indiqué les vertus sur l'autorité du Botaniste français *Fabregou*, & M. *Barailon* en a constaté les vertus. d'après les observations réitérées de ce Praticien, il paroît que cette écorce donnée à double dose du bon quinquina, peut la remplacer sous toutes les formes & dans tous les cas, où jusqu'à présent, après bien des tentatives sur les médicamens indigènes, on a toujours fini par s'en tenir au fébrifuge d'Amérique.

2°. L'ÉCORCE DE MARONIER D'INDE : *Zanichelli* en indiqua les propriétés, qui furent ensuite confirmées par *Pontadera*, *Turra*, *Spielmann*, *Leidenfrost*, *Bucholz* & M. *Sabarot de la Venière*, Médecin de Nismes. *Zulatti*, Médecin de Padoue, les a contestées, mais les Auteurs des essais de matière médicale indigène (MM. *Coste* & *Willemet*), marchant sur les pas de *Moehring* & de *Peiper*, ont démontré le contraire. M. *de Lacroix*, Médecin à la Ferté-Bernard, a profité d'une épidémie qu'il a observée en 1786, pour constater la vertu fébrifuge de cette écorce. (*Voy.* gaz. de santé, ann. 1787, pag. 85.) Enfin, mon ami M. *Cusson*, que la mort a moissonné au printemps de son âge, au grand regret de ceux qui ont connu son amour pour les sciences, & le talent qu'il avoit pour les faire servir au bonheur de l'humanité ; M. *Cusson* a présenté dans un bon Mémoire, des observations sur les propriétés fébrifuges de l'écorce du maronier d'inde, & sur les avantages que peut retirer de son emploi la Médecine dans le traitement des fièvres intermittentes, 1788.

3°. L'ÉCORCE DE SAULE BLANC : MM. *Coste* & *Willemet*, *Burtin*, *Duplanil*, *Spielmann* & autres, ont déterminé ses vertus fébrifuges que M. *Tode* n'a point observées.

4°. L'ÉCORCE DE CHÊNE : M. *Cornette* a lu dans la Séance publique de la Société Royale de Médecine, du 31 août 1790, un Mémoire sur la propriété fébrifuge de cette écorce.

A ces fèbrifuges indigènes, quelques observations ont joint l'écorce de putiet, celle du frêne, celle du prunier épineux, ou prunellier (*Coste* & *Willemet*); l'écorce dure & ligneuse de l'amande de la pèche (*Burtin*); le lichen furfuracé, qui est la mousse amère à feuilles d'absinthe de Bauhin (*Hagen, tentamen historiæ lichenum*, &c.)

M. *Tode* a célébré les vertus de l'infusion aqueuse du chardon benit, de même que celles de la décoction de dent de lion saturée de sa racine; *Bergius* a vu de grands effets d'un mélange de quinquina & de senevé, ou un septième de noix vomique, ainsi que de la poudre de pied de veau, de tartre vitriolé & de rhubarbe, mêlés ensemble.

Enfin, M. *Joseph Mosca* (*de Bononiensi, scientiarum & artium instituto atque academiâ commentarii*, t. VI.), a proposé l'usage d'un sirop fait avec parties égales de sucs exprimés (ou à leur défaut, des eaux distillées, ou des infusions saturées) de scordium, de chardon benit, de camomille & de petite centaurée.

Le Journal de Médecine militaire, t. 2, p. 540, a exposé, dans le plus grand détail, un remède employé dans les Hôpitaux de Lille & de Dunkerque, par ordre du Ministre, pour la guérison des fièvres intermittentes.

EXTRAIT des Regiſtres de la Société Royale de Médecine.

MEssieurs *Andry*, *de Chamseru* et *de Fourcroy*, Commissaires nommés par la Société Royale de Médecine, pour lui rendre compte d'un Mémoire de M. BAUMES, son Associé Regnicole, lequel Mémoire a partagé le prix proposé par cette Compagnie, sur l'usage du Quinquina dans les fièvres rémittentes, et distribué dans la Séance publique du 30 août 1785, en ont fait le 20 octobre, présent mois, un rapport très-avantageux.

L'Auteur, disent ces Commissaires, a suivi strictement les termes de la question, et cependant il l'a traitée fort en grand. Rien ne paroît lui être échappé des principaux ouvrages modernes sur les fièvres rémittentes et sur toutes les épidémies auxquelles le Quinquina est applicable. Avec de tels matériaux, M. BAUMES appuye son travail sur un grand fond d'érudition, dont il ne se sert cependant que pour étendre ses vues, généraliser les résultats, et d'un petit nombre de principes clairement posés, tirer des conséquences utiles. Il n'a pas oublié de noter beaucoup de fébrifuges indigènes,

d'après le témoignage des meilleurs observateurs, etc., etc.

D'après cet exposé, la Société Royale de Médecine a pensé que ce Mémoire, dont M. BAUMES lui a offert la Dédicace qu'elle a acceptée, étoit très-digne de son approbation, et d'être imprimé sous son privilége.

Ce que je certifie conforme au jugement de cette Compagnie. *A Paris ce 23 octobre 1789.*

VICQ D'AZYR, Secrétaire perpétuel.

ERRATA.

N. B. TOus les § qui sont précédés par une (*), ont été ajoutés depuis que ce Mémoire a été couronné par la Société Royale.

Page 52, ligne 11, sa, *lisez* la

62, lign. 8, genre, *lisez* génie.

73, au commencement du §, qui commence par le mot; disons, etc., *placez* l'astérique (*).

166, lign. 1 de la note (1), *clini calexperimentz*, lisez *clinical experimentz*.

180, lign. 7, ammonical, *lisez* ammoniacal.

238, lign. 11 de la 2e. note, *gardaune*, lisez *gardanne*.

242, lign. 2 de la note 2, après *civitate*, placez un point.

257, lign. 1 de la note *evancuantium*, lisez *evacuantium*.

A NISMES, chez C. BELLE, Imprimeur du Roi & du Département du Gard, rue des Fourbisseurs. 1790.